PALLI

Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Solaio
7-V-37

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

7

V

37

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ENCOURAGEMENS

DE LA JEUNESSE.

*

TOME I.

Digitized by Google

Digitized by Google

La Chienne de Florian

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google

13402

LES

ENCOURAGEMENS

DE

LA JEUNESSE,

PAR J.-N. BOUILLY.

SEPTIÈME ÉDITION.

TOME I.

BRUXELLES,
LOUIS HAUMAN ET COMPe.
1834.

Digitized by Google

Google

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Après avoir tracé dans les *Contes* et les *Conseils à ma fille*, ce qui peut contribuer au bonheur d'un sexe, j'ai entrepris d'être utile à l'autre. J'ai essayé d'encourager les jeunes littérateurs et de les prémunir contre les obstacles qu'ils auraient à vaincre, en leur offrant le tableau des jouissances si pures et si vraies, qu'éprouvèrent plusieurs gens de lettres qu'ils ont connus, qu'ils ont aimés.

C'est surtout aux élèves des lycées que je destine ce nouvel ouvrage ; et j'ai désiré qu'il parût sous les auspices d'un nom illustre qui leur fut cher.

Je n'en ai point trouvé de plus digne que le vôtre, Monseigneur : vous qui sûtes honorer une longue proscription par la culture des sciences et des lettres ; vous dont le premier héritier, en ce moment élève du lycée d'Henri IV, y dispute le prix des jeux et de l'étude, comme autrefois l'un de ses ancêtres, de mémoire tant chérie, disputait sur les montagnes du Béarn, le prix de la course et d'une bonne action, avec les jeunes pâtres ses contemporains, qu'il ne cessa jamais d'appeler ses amis.

En daignant légitimer le désir ardent que j'éprouvais de dédier à Votre Altesse Sérénissime les *Encouragemens de la Jeunesse*, vous avez réalisé d'avance l'espoir que j'ai conçu d'intéresser mes jeunes lecteurs et particulièrement ceux qui sont heureux et fiers de se dire les condisciples de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Chartres.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

BOUILLY.

INTRODUCTION.

On offre trop souvent aux jeunes gens qui se disposent à parcourir la carrière des lettres, l'effrayant tableau des tourmens qui les attendent. « Si vous réussissez, leur » dit-on, l'envie et la médiocrtié parvien- » dront à troubler vos succès; et, sous le » masque d'une critique nécessaire, elles » vous feront payer cher vos lauriers. Si » vous ne réussissez pas, cette même en- » vie, non contente d'éprouver une joie » secrète, vous accablera d'injures, vous » couvrira d'opprobre. On pardonne ra- » rement à qui veut se faire un nom. Ah! » loin d'ambitionner une gloire littéraire, » si difficile à conquérir, suivez l'humble

» sentier de la vie; préférez à l'éclat, une
» heureuse obscurité. On parlera peu de
» vous, après votre mort; eh! que vous
» importe, si, pendant votre vie, on n'en
» peut dire aucun mal? »

Ces vérités frappantes doivent sans doute produire un effet salutaire sur les âmes timides qui n'abordent qu'en tremblant le Temple de Mémoire; mais si tous ceux qu'anime une noble audace, en étaient également effrayés, que deviendrait le culte des lettres, qui sont la source morale du bonheur de l'État, qui conservent à l'homme toute sa dignité, guident sur le trône, consolent dans la chaumière, et transmettent d'âge en âge les hauts faits des héros, les découvertes du génie et la splendeur d'un grand siècle?

Combien de fois ai-je vu de jeunes favoris d'Apollon, découragés dans leurs pre-

miers élans, par les craintes qu'on ne cessait de leurs inspirer sur leurs succès! combien de fois, lorsque l'ignorance et la présomption faisaient de vains efforts pour atteindre à quelque renommée, le vrai talent, souvent timide et presque toujours modeste, s'est-il arrêté dans sa marche rapide, au moment d'arriver au but qu'il s'était proposé!

C'est donc un système dangereux que de vouloir détourner les jeunes gens de la carrière à laquelle ils sont appelés par leurs goûts et leurs travaux, par cet instinct de la nature, si difficile à réprimer. Eh quoi! parce qu'une réputation méritée attire quelques tourmens, il faut y renoncer? parce qu'un homme célèbre est rare, il faut étouffer en soi le désir et les moyens qu'on a de le devenir? Oh! que de talens cette crainte prématurée a détruits dans

leur germe! Que de larcins elle a faits à la postérité?

C'est pour combattre ce dangereux système, que j'ose entreprendre d'offrir aux jeunes littérateurs une esquisse fidèle des jouissances qui indemnisent les gens de lettres des atteintes de l'envie. Il en est qu'on ne peut décrire sans les avoir éprouvées, et dont une seule suffirait pour faire oublier de longs chagrins. Il en est d'autres que nous retrace l'histoire, et que j'ai cru inutile de rappeler ici. Mon unique intention est d'intéresser et de convaincre ceux pour qui j'écris, par des tableaux variés et dessinés d'après nature. Je n'ai donc voulu prendre mes modèles que parmi les hommes de lettres, morts depuis peu de temps, et qu'une grande partie de mes lecteurs ont pu voir, ou connaître. On s'intéresse toujours davantage à ceux dont les

traits et le son de voix sont restés dans notre mémoire.

Je fus le contemporain de tous ceux dont je vais parler : plusieurs d'entre eux furent mes amis ; et j'éprouve une double satisfaction en écrivant ces anecdotes : celle de me retrouver sur la scène du monde avec des gens de lettres que j'avais tant de plaisir à y rencontrer ; celle de donner aux jeunes littérateurs qui voudraient marcher sur leurs traces, l'assurance d'y cueillir quelques fleurs pendant leur vie, et de laisser après eux d'honorables souvenirs.

Comment ne pas s'occuper constamment de ces souvenirs qui planeront sur notre tombe? Comment ne pas songer à cet impartial arrêt de la postérité, nous assignant pour jamais le rang que nous méritons ? Qui de nous ne laisse pas un parent, un ami que cet arrêt doit rendre heureux ou

désespéré, honteux ou fier, de nous avoir appartenu? Oui, de même que le plus grand supplice est de se dire : « Chaque » fois qu'on prononcera mon nom, mes » enfans rougiront de leur naissance ; » de même il n'est point sur la terre de plus douce ivresse que celle de léguer à sa famille une mémoire honorée, une réputation reconnue. On est sûr de vivre sans cesse parmi les siens; et lorsqu'on s'en sépare, c'est avec l'idée consolante de les attacher plus tendrement encore à une célébrité qui, méritée, augmente toujours après la mort.

Le fond des différentes anecdotes que je rapporte dans cet ouvrage, est historique. Je fus témoin des unes; les autres m'ont été données par des personnes qui vivaient dans l'intimité des littérateurs nommés dans ce Recueil. Je les ai plus ou moins éten-

dues, suivant que le sujet me paraissait susceptible de rassurer les jeunes amis des Muses, intimidés dans leurs essais. Eux seuls m'ont guidé dans cette entreprise. Les encourager est mon unique but; contribuer à leur gloire est ma seule espérance. Ah! si parmi ceux qui daigneront parcourir cet ouvrage, il s'en trouvait qui fussent ramenés à cette conviction que les lettres procurent des plaisirs qui dédommagent des peines; si je pouvais rendre à mon pays et à mon siècle un digne successeur des hommes célèbres dont j'ai recueilli les indemnités, j'obtiendrais à mon tour la plus honorable et la plus chère.

Digitized by Google

LES ENCOURAGEMENS

DE LA JEUNESSE.

LA MALADIE DE BERQUIN.

Le guide chéri du premier âge, celui qui sut le mieux en mériter la confiance, en diriger les penchans, Berquin, que ses nombreux travaux on fait surnommer, à si juste titre, *l'Ami des enfans*, était d'une santé faible et chancelante. Il ne parvenait à la ranimer que par les secours de l'art, et surtout, par le bonheur inexprimable d'être utile et cher à tout ce qui l'environnait.

Il demeurait à Paris dans un hôtel garni, mais solitaire, où l'on conserve encore avec respect son souvenir. Cet hôtel est situé dans une petite rue du quartier Montmartre, et

donne sur un jardin séparé par un seul mur, du vaste hôtel d'un ancien duc et pair de France.

Ce fut dans ce modeste asile qu'un hasard favorable me conduisit à cette époque, en arrivant à Paris. L'appartement que j'occupais était immédiatement au-dessus de celui de Berquin, et ne m'en était devenu que plus agréable. Là, chaque jour, parvenaient jusqu'à moi les cris joyeux des enfans du quartier, que leur ami se plaisait à consulter sur les ingénieuses productions qu'il destinait à leur bonheur. Combien de fois ai-je vu ce fidèle interprète de la nature, courir dans le jardin de l'hôtel, avec ceux qu'il appelait ses petits camarades, se mêler à leurs jeux, et sous les dehors du plus aimable enfantillage, observer leurs mouvemens, leurs caractères, leurs passions naissantes, recueillir les mots heureux qui s'échappaient de leurs bouches naïves, et rédiger ensuite cette charmante collection de portraits variés, de dialogues attachans,

qui conduisent insensiblement l'enfance au désir d'imiter, au besoin de s'instruire, en un mot à la douce habitude du bien!

C'était surtout lorsque Berquin sortait de sa demeure, qu'il éprouvait les heureux effets de l'amour de ses élèves et de l'estime publique. « Voilà notre ami! » s'écriaient, en le voyant, les enfans qui se trouvaient sur son passage. Aussitôt la jeune fille de l'artisan quittait la boutique de son père, et venait offrir une fleur à celui dont elle lisait dans l'instant même les écrits attachans; un essaim de petits garçons se disputaient ses mains qu'ils couvraient de baisers, tandis que l'un d'eux, plus audacieux ou plus sensible, grimpait à l'aide des vêtemens de Berquin, l'enlaçait dans ses bras, et de ses lèvres innocentes essuyait les larmes délicieuses qui s'échappaient des yeux de son ami..... Spectacle touchant! honorable salaire! quelles faveurs du sort, quels prix, quelles couronnes académiques pourraient vous égaler?

L'ami des enfans était devenu, en quelque sorte, l'arbitre des familles, le juge-de-paix des habitans du quartier. La défiance ou l'intérêt élevaient-ils une querelle entre deux vieux amis, ceux-ci venaient consulter Berquin, et celui qu'il condamnait, n'en appelait jamais à un autre tribunal. Un mariage assorti par l'amour, éprouvait-il les obstacles de l'ambition ou de la fortune, un fils avait-il excité le juste ressentiment de l'auteur de ses jours, une fille avait-elle oublié les droits sacrés d'une mère, Berquin, dans ses contes dialogués si naïvement, dans ses tableaux frappans de ressemblance, savait offrir à chacun de ceux qu'il trouvait égarés sur la route, des sentiers couverts de fleurs, qui les ramenaient au devoir qu'ils avaient méconnu, au bonheur qu'ils regrettaient. Ce fut ainsi qu'il prit dans la nature les scènes intéressantes où il dépeint avec tant de vérité les premiers mouvemens du cœur humain : ce fut ainsi qu'en nous retraçant tous les charmes, toutes les jouis-

sances de la vertu, Berquin fut son propre historien, et sans y songer, nous révéla sa vie privée.

Un mérite aussi réel et son utilité si généralement reconnue, attirèrent chaque jour à *l'Ami des enfans* une considération plus grande, et donnèrent lieu à l'anecdote intéressante dont le récit fidèle n'a pas besoin des prestiges de l'art, pour intéresser vivement ceux qui cultivent les lettres, et leur consacrent leurs momens les plus chers.

Berquin, depuis plusieurs années, sollicitait sa mère, qui habitait Bordeaux, où il avait reçu le jour, de venir le rejoindre à Paris; mais la force de l'habitude, si puissante sur les personnes d'un grand âge, le chagrin de se séparer de ses anciens amis, tout fit hésiter quelque temps cette mère si ardemment désirée, à combler par sa présence le bonheur de son fils. Cependant malgré les obstacles qui se présentaient, cette dame respectable éprouva, de son cô-

té, le besoin de se rapprocher de l'unique appui de sa vieillesse; et tout fut disposé pour son départ. Berquin, ivre de joie, comptait avec impatience les jours, les heures, les instans. Il avait fait préparer, tout près du sien, un appartement absolument semblable à celui que sa mère occupait à Bordeaux. La tapisserie de point de Hongrie, les vieux vases de porcelaine du Japon, le christ d'ivoire sur un fond de velours noir encadré, la petite bibliothéque remplie de livres de dévotion et couronnée d'un buis bénit, le lit en tombeau, la commode en gondole, et jusqu'aux écrans à manche d'ébène, représentant les Indes galantes et les fêtes d'Hébé, avec les airs notés de Rameau..... Rien n'avait été négligé pour surprendre agréablement la plus tendre mère, et lui faire trouver, au sein de la capitale, tout ce qui composait son existence accoutumée et ses pieuses habitudes.

Mais le sort, qui permet rarement qu'on éprouve un bonheur parfait, priva Berquin

de la plus grande jouissance que son cœur pût ambitionner. Le jour même fixé pour le départ de sa mère, elle fut atteinte d'une maladie qui la conduisit au tombeau. A peine eut-elle le temps de tracer, d'une main défaillante; ses derniers adieux à son fils, et de lui témoigner ses regrets de quitter la vie sans pouvoir presser encore dans ses bras celui qui, par sa tendresse et sa réputation, avait embelli la fin de sa carrière.

La douleur de Berquin fut inexprimable. Il allait, dans son délire, jusqu'à se reprocher la perte cruelle qu'il avait faite. Vainement les enfans du voisinage venaient-ils entourer leur ami; leurs jeux, leurs caresses ne pouvaient le distraire de son abattement; leurs questions ingénues semblaient même le fatiguer : rien ne pouvait dissiper la tristesse profonde où son âme était plongée. Ce qui effrayait le plus en lui, c'est que ses yeux, que mouillait si facilement la plus simple émotion, étaient secs, et n'expri-

maient plus que la souffrance, le besoin de la solitude. Il restait des matinées entières dans son appartement, seul, immobile, sans idées, sans aucune expression que celle de la douleur.

La santé faible et chancelante de ce fils inconsolable, ne put résister à une atteinte aussi vive : il fut attaqué d'une fièvre ardente, qui mit ses jours dans le plus grand danger. Le célèbre Des Essarts, surnommé le Médecin des enfans, accourut offrir ses soins à leur ami : il ne put dissimuler que le malade, dont le délire augmentait à chaque instant, lui laissait peu d'espoir. Cette funeste nouvelle, répandue dans tout le quartier Montmartre, y jeta l'alarme et la consternation. Les enfans, de tout sexe et de tout âge ne cessaient de se porter à la demeure de Berquin : les uns se mettaient en sentinelles, à chaque bout de la petite rue qu'il habitait, pour inviter les cochers à prendre une autre route et à ne pas troubler le repos de leur ami; les au-

tres, dès l'aube du jour, apportaient, des remises et des greniers du voisinage, de quoi former une épaisse litière de long des murs de l'hôtel, afin que les voitures, qu'il était impossible de détourner, ne pussent, à ce moyen, causer le moindre bruit. On eût dit, à l'aspect de cette litière abondante et renouvelée si souvent, que le malade était un grand seigneur, ou quelque riche traitant; mais c'était un simple littérateur, aussi modeste que chéri; c'était l'ami des enfans, qui tous s'empressaient de rendre ce touchant hommage à celui dont ils désiraient, au prix de leur sang, de conserver la vie et de calmer la souffrance.

Ce fut surtout le septième jour de la maladie de Berquin, que l'inquiétude de ses petits camarades fut portée au comble, et offrit à l'œil observateur le spectacle le plus attendrissant et le plus délicieux. Des Essarts, après avoir employé une grande partie de la journée auprès du malade,

annonça qu'il reviendrait y passer toute la nuit, parce qu'il prévoyait une crise forte et décisive. « Berquin, disait-il, m'est » confié par l'estime publique et l'amour » des enfans; ce dépôt m'est trop cher, » pour que je ne mette pas tous mes soins » à le conserver. » En effet, dès que le jour fut sur son déclin, le docteur vint s'établir auprès du pauvre agonisant, alors sans connaissance et presque sans mouvement. Le plus grand silence régnait autour de l'hôtel; tous les enfans du voisinage s'étaient distribué leurs postes, et formaient alors trois différens groupes : le premier se tenait à la porte de l'appartement du malade, l'oreille attentive, respirant à peine, attendant la moindre nouvelle, qu'il transmettait aussitôt, et à voix basse, à un second groupe posté dans le jardin, au bas de l'escalier. Celui-ci la reportait de la sorte à un troisième groupe établi à la porte de la rue, et qui courait à l'instant même répandre dans tous les environs l'es-

pérance ou la crainte, la joie ou la douleur. Enfin, le médecin Des Essarts s'apercevant qu'une dernière potion qu'il avait ordonnée, produisait tout l'effet qu'il osait en attendre, s'écria dans le premier mouvement de la joie : «Berquin est sauvé !..» Ces mots sont aussitôt répétés avec ivresse par tous les enfans réunis, confondus, joignant leurs mains innocentes, et mettant un genou en terre..... « Doucement, chers petits, doucement! vint leur dire le docteur; oui, j'ai l'espoir de vous rendre votre ami; mais songez que le moindre bruit, la moindre secousse, achèverait de l'éteindre. — Nous nous taisons, monsieur Des Essarts; nous ne remuons plus..... » A ces mots, ils se retirent en silence et vont annoncer cette heureuse nouvelle à leurs familles, en ajoutant : « Nous pour-
» rons donc le voir encore, l'embrasser,
» jouer avec lui! Nous pourrons l'entendre
» nous lire *Jacquot, le Petit Joueur de*
» *Violon, le Nid de Moineaux, la Petite*

» *Glaneuse*, et toutes les jolies choses dont
» il nous régalait sans cesse!... Il est sauvé!
» Il est sauvé! »

La Providence et les soins de Des Essarts rendirent en effet Berquin aux vœux de tous ceux qui le chérissaient; mais sa convalescence fut longue et pénible. On remarquait dans son regard une sombre mélancolie, qui annonçait que la guérison n'était pas complète. Une irritation de nerfs, qui lui causait une insomnie continuelle, lui arrachait souvent des cris douloureux qu'il s'efforçait en vain de réprimer. Le médecin, après avoir employé divers secours de l'art, s'aperçut que l'aspect des fleurs et une douce harmonie pouvaient seuls adoucir les souffrances du convalescent; aussitôt ses petits amis font placer sur sa cheminée, sur son bureau de travail, les fleurs les plus fraîches, les plantes les plus rares. Tous s'empressent de se cotiser, selon leurs moyens respectifs. Les marchands de fruits et de

gâteaux s'aperçoivent que leurs jeunes pratiques les négligent beaucoup, mais en revanche, la bouquetière du coin ne fit jamais de meilleures affaires.... Ces aimables enfans portèrent même le désir de soulager leur ami jusqu'à louer un jour trois orgues de Barbarie, qu'ils firent avancer sous ses fenêtres, et qui, à un signal donné, formèrent ensemble un charivari peu propre à calmer les nerfs du cher convalescent; mais il excusa ce vacarme en faveur du motif: l'idée même de ses petits camarades lui parut si plaisante, qu'elle lui arracha le premier sourire qui, depuis long-temps, reparaissait sur ses traits décolorés.

Le lendemain, vers le soir, son oreille fut frappée d'une harmonie plus douce et plus propre à jeter le calme dans ses sens. Des Essarts était le médecin d'un duc et pair, tuteur ou proche parent de trois jeunes demoiselles, dont les talens égalaient l'éclat de la naissance et les plus aimables

qualités du cœur. En leur rendant compte de l'état de Berquin, dont elles demandaient sans cesse des nouvelles au docteur, celui-ci leur avait raconté la scène comique des orgues de Barbarie, ajoutant qu'il persistait à croire qu'une musique suave et adroitement ménagée, pouvait seule achever de rétablir l'ami des enfans, et de le rendre à tous les vœux. Aussitôt les trois charmantes sœurs projetèrent d'opérer en secret la guérison de celui dont les ouvrages leur avaient fait éprouver tant de vives émotions. Dès que le jour est sur son déclin, ces trois jeunes personnes font apporter dans un bosquet qui se trouvait au bout des jardins de l'hôtel du duc, à peu de distance des fenêtres de Berquin, les instrumens nécessaires à leur projet. L'aînée accompagne sur la harpe ses deux sœurs, qui exécutent sur le piano quelques morceaux de la plus parfaite harmonie.

La première fois que Berquin entend ces accords délicieux, il croit que c'est une fa-

veur du hasard, et s'y livre sans réflexion. Le lendemain, il s'aperçut qu'on choisissait les morceaux les plus suaves, les plus mélancoliques, et se douta que c'était pour lui qu'avait lieu ce mystérieux concert. Ses soupçons devinrent une certitude, lorsque, peu de jours après, il entendit s'unir au son des instrumens trois voix ravissantes qui chantaient, sur des airs nouveaux, plusieurs de ses idylles. Celle, entr'autres, qui dépeint deux jolis petits enfans venant implorer le dieu des Bergers pour leur pauvre père malade, fut chantée avec tant d'expression, que son auteur, tout modeste qu'il fût, ne put s'empêcher d'admirer son propre ouvrage, et d'être ému jusqu'aux larmes de cette idylle, chef-d'œvre de sentiment et de naturel. Assis à sa croisée, et promenant ses regards avides sur le bosquet solitaire d'où sortaient ces divins accords, il s'écrie avec la plus touchante expression: « Merci! oh merci mille fois, célestes créa-
» tures, qui sans doute avez emprunté la

» voix des Anges pour me consoler et me
» guérir! Qui n'aimerait la vie, que vous
» savez rendre si chère? Ah! je n'imagi-
» nais pas inspirer tant d'intérêt. — Vous
» n'avez donc jamais relu vos ouvrages? »
Lui répondit une voix tremblante, qui retentit sous le feuillage, et tout à coup se perdit dans le lointain.

Pendant près de quinze jours qu'eut lieu ce concert nocturne, Berquin éprouvait un soulagement sensible. Un doux repos vint peu à peu rafraîchir ses paupières brûlantes. Ses jeunes amis l'aidèrent à descendre au jardin, où, dans un grand fauteuil à roulettes, ils lui faisaient parcourir les allées, et se livraient autour de lui à leurs jeux accoutumés. Bientôt, enfin, revint le calme de l'ame, qui, produit par tant d'égards et de soins, opéra la plus parfaite guérison.

Le premier usage que fit Berquin de ses forces nouvelles, fut consacré à la reconnaissance. Il se fit conduire par le médecin

Des Essarts, qui l'avait instruit de tout, chez le duc et pair, où il eut le bonheur de voir ses trois libératrices. Il trouva sur leurs figures charmantes l'expression des rares qualités qui les distinguaient, et leur dit en les abordant : « Vous voyez votre ouvrage. C'est à vos ingénieuses consolations, c'est à votre infatigable bonté que je dois et le calme et la vie. Comment jamais pouvoir m'acquitter envers vous ? — En reprenant vos utiles travaux, lui répondit l'aînée des trois sœurs ; en faisant encore le charme et le bonheur de ceux dont vous êtes le guide et le plus tendre ami. — Ce ne seront pas uniquement les enfans qui m'inspireront désormais, reprit vivement Berquin ; je veux, je dois consacrer aussi mes veilles à l'aimable adolescence dont je suis devenu le débiteur. Ce que vous avez fait pour moi donne à mes idées plus d'étendue, et me fait concevoir un projet dont je vous devrai l'exécution. »

En effet, Berquin ne tarda pas à faire

paraître l'*Ami des Adolescens*, qui bientôt fut suivi du *Livre de Famille*, et des *Introductions à la Connaissance de la nature* : ouvrages inappréciables, où, sous l'attrait du plus aimable badinage et de la narration la plus naïve, la grande scène du monde physique et moral se trouve développée avec autant de charme que de clarté. Chaque fois que Berquin travaillait à ces intéressantes productions, qui lui méritèrent de l'Académie Française le prix d'utilité, son âme s'épanchait avec délices; et se rappelant alors le charivari des orgues de Barbarie et les accords mélodieux des trois sœurs lui chantant ses idylles, il répétait ces mots remarquables, tracés par lui dans l'un de ses ouvrages..... : « *Quel doux encouragement pour mon cœur, lorsque je me représente dans la génération qui s'élève, des milliers d'êtres attachés à mon souvenir!* »

BARTHÉLEMY

SUR LES BORDS DE LA LOIRE.

Rien ne donne une plus haute idée de l'amitié, que de la voir s'établir entre l'homme puissant et l'homme de lettres : tous deux y trouvent un avantage inappréciable qui se renouvelle sans cesse. L'autorité prend plus de force, en ce qu'elle doit aux lettres ce charme qui persuade; les sciences et les lettres acquièrent plus d'éclat, par cela même qu'elles sont chères à la puissance; et ce noble échange répand dans toutes les classes de la société ces égards mutuels du rang et du mérite, cette douce concorde et cette heureuse urbanité qui doublent le bonheur de la nation, sans jamais rien coûter à sa gloire.

Telle fut l'intime liaison du duc de Choiseul avec le célèbre auteur d'Anacharsis. Ce ministre, honoré de l'entière confiance de son roi, et qui influa si puissamment sur les destinées de la France, sentit qu'il avait besoin d'un ami vrai, d'un guide sûr, d'un savant et d'un sage, qui le familiarisât avec les ressorts de cette vaste politique qui porta la Grèce au plus haut degré de splendeur. Le duc de Choiseul trouva tous ces avantages réunis dans l'éloquent historien à qui nous devons l'un des plus beaux monumens littéraires qu'ait produits le dix-huitième siècle, dans cet annotateur infatigable, qui employa trente années à composer ce riche tableau de l'ancienne Grèce, depuis la fondation d'Athènes, jusqu'au règne d'Alexandre.

Ce fut par les conseils et la profonde érudition de l'auteur du Jeune Anacharsis, que le duc de Choiseul se signala dans son ambassade à Vienne, et dans le fameux traité de paix de 1763. Ce fut à lui qu'il

dut cette élévation de caractère et cette grande connaissance des hommes, qui le rendirent si cher à son prince, et si nécessaire au peuple. Ce fut à lui surtout qu'il dut un grand nombre d'amis, la reconnaissance des gens de lettres, et les honorables consolations qui adoucirent son exil, lorsque le pouvoir immense dont il était revêtu, et que la rivalité jalouse ne manqua pas de peindre comme un abus d'autorité, lui fit perdre la confiance du monarque et les faveurs dont il l'avait comblé.

Le duc de Choiseul s'était retiré à sa terre de Chanteloup, située près de la ville d'Amboise, sur les bords de la Loire. Tout ce que la France comptait de grands personnages, tous les seigneurs et les hommes célèbres des cours étrangères, se faisaient un devoir d'aller y visiter cet homme extraordinaire, qui, par sa magnificence, son esprit et sa grâce, réunissait encore autour de lui tous les prestiges de la grandeur, et semblait n'avoir rien perdu de sa puissance.

L'abbé Barthélemy, qui, pendant vingt ans, ne s'était point séparé de son illustre ami, ne lui fut que plus tendrement attaché dans sa disgrâce. Il le suivit à Chanteloup, dont le séjour enchanteur convenait à ses goûts, à ses travaux. Pendant que le duc de Choiseul cherchait à perpétuer le souvenir de son exil par des établissemens publics, par l'embellissement et la prospérité de cette belle Touraine, dont il était gouverneur, son digne ami s'occupait à terminer le grand œuvre commencé depuis long-temps. Il mit au jour son Voyage du Jeune Anacharsis, dont le style attachant, les tableaux frais et variés, prouvent, pour ainsi dire, que l'auteur écrivit cet immortel ouvrage au milieu du jardin de la France.

Barthélemy avait en effet l'habitude d'aller méditer chaque matin sur les bords de la Loire. Il prétendait que le doux aspect et le murmure de l'onde calmaient l'effervescence de l'imagination, classaient

les idées, et rendaient plus dispos au travail. Dispensé par le duc d'assister aux grands cercles du soir, autorisé par lui à ne faire que ce qu'il eût fait dans la plus simple retraite, ce poète historien se retirait ordinairement de bonne heure dans son appartement; le lendemain il allait, au lever de l'aurore, s'asseoir sur les bords du fleuve, où il se livrait à tous ses antiques souvenirs.

Il ne tarda pas néanmoins à remarquer que l'esprit, comme le corps, avait besoin de repos; et, pour se condamner à un néant momentané, qui ne devait donner ensuite que plus de ressort à l'âme, que plus de brillant à la pensée, il prit l'habitude de pêcher à la ligne pendant des heures entières. Ce délassement devint un de ceux qu'il chérissait le plus, et auquel il resta long-temps fidèle. Vêtu d'une simple redingotte grise, et portant un fichu de soie noué négligemment autour de sa tête, il arrivait sur les bords de la Loire avec ses

lignes, son petit panier contenant ses amorces et le dejeuner le plus frugal; il s'établissait à l'ombre d'un saule ou d'un peuplier; et lorsqu'après une longue immobilité et la patience la plus prolongée, il avait le bonheur de faire une pêche abondante, il était dans un ravissement inexprimable. S'apercevant enfin que le soleil s'élevait au-dessus de sa tête, et que la matinée s'avançait, il reprenait son modeste attirail de pêcheur, retournait au château, offrait le résultat de sa pêche au premier villageois qu'il rencontrait, montait à son appartement, et paraissait quelques instans après au grand salon, rayonnant de joie et de santé.

Parmi les personnes de distinction qui formaient la société habituelle du duc de Choiseul, Barthélemy avait remarquée M. Ducluzel, intendant de la généralité de Tours, et dont le mérite et l'aimable urbanité inspiraient le désir de s'en faire un ami. Il devint celui de l'auteur d'Anachar-

sis. La sympathie de goûts et de caractère qui régnait entre eux, les unit intimement. Barthélemy prenait plaisir à diriger l'éducation de la fille aînée de M. Ducluzel, dont la beauté ne pouvait être égalée que par les rares qualités de son cœur. Elle avait pour l'abbé Barthélemy la plus respectueuse déférence, et trouvait un charme infini dans ses leçons. Celui-ci tâchait, de son côté, de faire oublier sa haute réputation à son adorable élève, et descendait jusqu'à elle sans qu'elle pût s'en apercevoir. Sa taille haute et sa figure noble qui rappelait celle d'un des sages de la Grèce, pouvaient bien quelquefois intimider la jeune écolière; mais sous ces dehors imposans, elle trouvait un son de voix si pénétrant, une modestie si vraie, et une érudition qui se cachait avec tant de grâce et d'adresse, que, rassurée par des égards et des soins si doux, elle s'imaginait s'entretenir avec un ami qui cherchait à s'instruire avec elle. On eût dit, à les voir, deux voyageurs parcou-

rant une route inconnue, et se prêtant un mutuel secours.

Il était d'usage, dans la ville de Tours, que l'intendant, qui, dans l'absence du gouverneur, représentait le roi, donnât des fêtes aux principaux habitans, et surtout aux militaires qui s'y trouvaient en garnison. M. Ducluzel, dont la fortune était considérable, et qui, malgré tous les dons qu'il répandait sans cesse, ne pouvait trouver le moyen d'égaler sa dépense à son immense revenu, ne manquait jamais de se montrer aux époques solennelles le digne délégué du prince. C'était surtout le jour de la Saint-Louis qu'il avait coutume de donner un bal où l'on voyait réuni tout ce que peuvent inventer le goût et l'opulence. Le régiment *Royal-Vaisseau* était alors caserné dans la ville; tous les officiers appartenant aux plus anciennes familles de France, et parmi lesquels on remarquait des hommes lettrés, devaient être invités à cette grande réunion. M. Ducluzel, qui passait une partie de la

belle saison à Chanteloup, s'était rendu à Tours quelque temps auparavant; et l'abbé Barthélemy, qui chaque jour s'attachait davantage à sa jeune élève, avait accompagné cette honorable famille. Elle habitait ordinairement, pendant l'été, le prieuré de Saint-Côme, situé à une demi-lieue de la ville, et dont le parc touchait aux bords de la Loire. Cette charmante retraite était à très-peu de distance du château de Plessis-les-Tours, bâti par Louis XI. L'abbé Barthélemy, toujours avide de ce qui pouvait offrir des traces historiques, s'était empressé d'aller visiter ce triste séjour dont les épaises murailles et les cachots souterrains rappellent encore aujourd'hui la mémoire de ce monarque cauteleux et sanguinaire, qui sacrifiait à son fanatisme et à ses terreurs paniques, ses amis les plus dévoués, ses sujets les plus fidèles.

Pour se distraire de ces pénibles souvenirs, Barthélemy passait l'eau et parcourait sur l'autre rive de la Loire les rians coteaux

de Saint-Cyr, où se trouve cette butte remarquable par l'entrevue qu'eurent, en 1589, Henri III et le jeune roi de Navarre, qui donna dans cette circonstance une preuve si touchante de son amour pour les Français, en venant offrir son secours à leur monarque poursuivi par les ligueurs, et puni d'avoir repoussé tant de fois l'alliance et l'amitié du brave et franc Béarnais. Cette butte, qui devrait porter le nom chéri de Henri IV, semble offrir, par son aspect, l'un des plus beaux de l'Europe, le souvenir du prince adoré des Français. On n'y arrive qu'à travers des collines où on récolte les meilleurs vins de la Touraine; le sommet est couronné d'arbres qui forment un bosquet délicieux, sous lequel on découvre le vaste et riant jardin de la France qu'arrosent le Cher et la Loire. La vue s'étend depuis Blois jusqu'à Saumur, et parcourt un espace de trente lieues. La mémoire sacrée du roi-troubadour anime cet aspect ravissant, en augmente encore

la magie. Le ciel lui-même, d'accord avec nos souvenirs, semble veiller à la conservation de cette butte historique, en la couvrant d'arbres majestueux, en l'ombrageant d'un épais feuillage.

Barthélemy ne pouvait se rassasier de ce magnifique spectacle. Il allait, presque tous les soirs, y relire ses auteurs grecs, ou s'y livrer à ses savantes méditations. Quant à ses matinées, elles étaient presque toujours employées à son délassement favori. Du parc de Saint-Côme, il pouvait, pour ainsi dire, tendre ses lignes sur la Loire : aussi jamais il n'avait fait de pêches plus heureuses; et chaque jour, dès qu'il s'éveillait, il venait s'établir, selon sa coutume, au pied d'un arbre et distribuait ses hameçons.

Un jour, c'était la veille du bal annoncé chez l'intendant, comme il se livrait aux plaisirs de la pêche, il entend dans une oseraie, auprès de laquelle il était assis, la voix de deux personnes qui s'entretenaient

des innombrables beautés du Voyage d'Anacharsis, qu'il avait publié depuis quelque temps. Il regarde à travers le feuillage qu'il écarte avec précaution, et découvre deux jeunes officiers d'infanterie en petit uniforme du matin, qui parlaient de la vive impression que produisait sur eux la lecture de ce chef-d'œuvre déjà répandu dans toute la France. « Nous n'avons encore lu que l'introduction, disait l'un : quelle idée imposante elle donne de l'ouvrage! — Comme nous avons dévoré, disait l'autre, ces belles descriptions des premiers temps de la Grèce! Quel riche abrégé de l'histoire! Comme on passe en revue les mœurs, les lois, les usages et tous les monumens des sciences et des arts! — Oh! que j'aime ce beau siècle de Périclès, qu'on pourrait appeler à bon droit le Louis XIV de l'antiquité. — Ce que j'admire surtout dans Barthélemy, c'est qu'il met continuellement son lecteur en scène avec tous les grands hommes dont il parle. — Voyons si le second volume sera

digne du premier. Quel plaisir de lire ensemble ce bel ouvrage sur les bords de ce fleuve, à l'aspect de cette butte remarquable où l'ombre de Henri IV semble nous sourire et nous encourager ! »

Les voilà donc qui se mettent à lire le second tome du voyage d'Anacharsis. Ils parcourent d'abord avec rapidité le Pont-Euxin, Byzance et le détroit de l'Hellespont; ils suivent ensuite le jeune voyageur à Lesbos, à Mytilène, à Thèbes, et s'arrêtent avec lui dans Athènes. Comme ils s'intéressent à ce lycée, à ces gymnases, à ce portique immortel, à ces jardins d'Académus! Comme ils sont touchés de ces belles funérailles! Mais ce qui les attache plus particulièrement, comme guerriers, c'est la savante et fidèle description des levées, des revues et de l'exercice des troupes chez les Athéniens; c'est surtout cette bataille de Mantinée et la mort d'Épaminondas. Ils ne peuvent s'empêcher de mêler leurs larmes à celles des amis de ce héros; ils voudraient retar-

der le moment fatal où l'on doit retirer ce javelot qui va trancher le cours d'une si belle vie.... Mais, à l'annonce de la victoire, ils admirent ces dernières paroles du grand hommes mourant : « J'ai assez vécu. » Ils voient ses yeux encore étincelans attachés sur son bouclier; ils épient, avec une terreur religieuse, le moment où son âme va s'exhaler et s'élever aussitôt vers l'immortalité.

Barthélemy ne les perdait pas de vue, et prêtait une oreille attentive à tout ce qu'ils disaient. Vainement ses hameçons disparaissaient dans l'eau, vainement les plus beaux poissons de la Loire s'y trouvaient pris, le pêcheur était en Grèce, et recueillait le dernier soupir du héros thébain. Oh! que l'émotion de ces deux jeunes lecteurs avait d'attraits pour lui! que les larmes qui s'échappaient de leurs yeux lui devenaient chères!

Cependant la matinée s'avançait, et Barthélemy oubliait, ainsi que les officiers,

qu'il avait des devoirs à remplir. La jeune Ducluzel attendait en vain la leçon de son aimable instituteur; et la discipline militaire allait prendre en défaut deux nobles enfans de Mars. Ceux-ci se rappellent, au milieu de la Grèce, qu'ils sont sur les bords de la Loire, et remarquent bientôt que les rayons du soleil dardent perpendiculairement à travers le feuillage sous lequel ils sont assis : ils se lèvent avec précipitation, se demandent l'heure; mais, sortis de la ville sans précautions, et dans le négligé le plus simple, aucun d'eux ne s'était muni de sa montre. Ils font quelques pas, aperçoivent le pêcheur qui rassemblait ses lignes, et, loin de se douter que sous cet humble vêtement se cachait l'écrivain célèbre qui venait d'exciter leur admiration, ils l'abordent et lui disent : « Bon-» homme, pourriez-vous savoir quelle » heure il est en ce moment? » Celui-ci, regardant le soleil, répond qu'il n'est pas loin de midi. « Midi! reprend l'un, nous

ne serons jamais rendus pour la parade.— Gare les arrêts! ajoute l'autre; notre major est inflexible, et nous serons punis pour la première fois. — Comme cette lecture d'Anacharsis attache et brûle le temps! — Il serait dur cependant de ne pas assister au bal que donne demain l'intendant. — J'en serais d'autant plus désolé, qu'il y aura des femmes charmantes, et que le célèbre Barthélemy doit, dit-on, s'y montrer un instant à la demande de tous les habitans de la ville. — Il sera loin de se douter que ceux des officiers de notre régiment qui désirent le plus ardemment de le connaître, seront privés du bonheur de le voir, pour s'être livrés trop long-temps à celui de le lire.... » Tel était l'entretien des deux amis en regagnant à toutes jambes la ville, où ils ne purent arriver en effet qu'après la parade, qui se faisait à midi très-précis.

Barthélemy, qui avait entendu une partie de cette conversation, s'empresse de retourner à Saint-Côme : il y reprend son

costume ecclésiastique, et prie M. Ducluzel de lui prêter sa voiture, pour se rendre à la ville le plus promptement possible. « Eh, bon Dieu, l'abbé, qu'avez-vous donc de si pressant, et que vous est-il arrivé? — Rien, mon ami... C'est bien la plus étrange aventure!... Et je souffrirais que ces deux aimables jeunes gens fussent pour moi privés de leur liberté! — Quels jeunes gens? et que voulez-vous dire? — Il faudrait que le major fût le plus inflexible de tous les hommes... — En vérité, l'abbé, vous m'effrayez; je ne vous vis jamais dans un aussi grand trouble; dans une pareille agitation. — C'est celle du plaisir, mon ami: rassurez-vous; mais votre voiture au plus tôt, je vous en supplie.... Dites-moi, vous devez connaître le major du régiment *Royal-Vaisseau*: quel homme est-ce? — Un militaire très-distingué, mais sévère, inexorable, en fait de discipline. — Tant pis: après tout, c'est son devoir. — Auriez-vous quelque grâce à demander? Je vais

vous accompagner.—Non, non; seul j'ai fait commettre la faute, seul je dois la réparer.—Mais, encore une fois, quel est donc ce mystère?—Vous saurez tout, et vous avouerez vous-même que je ne puis mettre trop d'empressement..... Mais j'entends la voiture, et je n'ai pas de temps à perdre....» En achevant ces mots, il sort, monte dans la calèche de l'intendant, et se rend à Tours, où il se fait conduire à l'hôtel du major.

« Qui annoncerai-je? lui demande le valet-de-chambre.—Un étranger.-... » On l'introduit auprès du major. « Monsieur, lui dit-il, parmi les officiers qui ont l'honneur de servir sous vos ordres, il en est deux qui ont dû manquer aujourd'hui à la parade.—Il est vrai, Monsieur, et dans ce moment même, ils se rendent aux arrêts pour huit jours.—Eh bien! monsieur le major, vous voyez le seul coupable; c'est moi qui les ai débauchés.—Vous, monsieur l'abbé! Votre ton, votre figure, sem-

bleraient plutôt propres à ramener des jeunes gens dans leur devoir, qu'à les en détourner.—Rien pourtant n'est plus vrai : veuillez m'entendre. » Aussitôt il lui fait le récit fidèle de tout ce qui s'est passé, et se désigne comme l'auteur du Voyage d'Anacharsis. « Quoi! s'écrie le major, c'est M. Barthélemy que j'ai l'honneur de recevoir! Mes deux jeunes officiers ne pouvaient avoir un avocat plus célèbre, un défenseur plus éloquent ; mais la discipline avant tout : mon cœur les excuse sans doute, et j'en eusse fait autant à leur place. Je ne puis cependant autoriser une faute qui, tolérée, deviendrait préjudiciable au régiment : mais, pour vous donner en même temps, Monsieur, une preuve de la haute considération que vous inspirez, je réduis les arrêts de huit jours à trois. — Il ne me reste plus qu'une seule grâce à vous demander, monsieur le major. — Parlez, que puis-je faire encore? — C'est de me permettre d'aller m'enfermer pendant ces trois

jours avec mes deux jeunes lecteurs; la jouissance qu'ils m'ont fait éprouver, était trop vraie, trop pénétrante, pour que je ne cède pas au tendre intérêt qu'ils m'inspirent. — Je vois bien, monsieur l'abbé, qu'un militaire est battu d'avance, quand il veut se mesurer avec un homme de votre mérite : puisque telle est votre résolution, je n'ai pas la force, je l'avoue, de retenir prisonnier pendant trois jours l'illustre guide du jeune Anacharsis. Dès ce moment les deux officiers sont libres : je vais leur en faire porter l'ordre. »

Après avoir exprimé toute ma reconnaissance au major, et lui avoir fait promettre de ne point nommer aux deux officiers l'heureux auteur de leur délivrance, Barthélemy retourne à Saint-Côme, et persiste à cacher le motif de son voyage; mais la joie, empreinte sur sa figure, fit soupçonner à la famille Ducluzel qu'il venait de faire en secret quelque bonne action; et chacun crut devoir respecter ce mystère.

Digitized by Google

Le lendemain eut lieu la grande fête donnée par l'intendant : tout ce qu'il y avait de personnes notables dans la ville, s'y trouvait réuni. L'empressement à répondre à l'invitation de M. Ducluzel, cher à tous les habitans, fut d'autant plus vif, qu'on avait l'assurance d'y voir le célèbre auteur de l'ouvrage dont le succès éclatant retentissait dans toute la France, et devenait le sujet de toutes les conversations. La ville de Tours comptait à cette époque, parmi ses magistrats et ses jurisconsultes, ainsi que dans plusieurs autres classes de sa population, des hommes instruits, des littérateurs distingués, à l'estime desquels Barthélemy venait d'acquérir des droits, et qui tous se proposaient de lui prodiguer les plus honorables suffrages.

Leur attente ne fut point vaine : celui-ci, malgré toute sa modestie, ne put se refuser aux instances de l'intendant, qui se faisait un honneur de présenter à ses administrés un ami tel que l'auteur du Voyage d'Ana-

charsis. La jeune Ducluzel, qui, chaque jour, prenait plus d'empire sur son cher instituteur, lui témoigna le désir de le voir à cette fête, dont elle devait être un des premiers ornemens; et ce désir fut un ordre. Un charme secret, et plus puissant encore, attira Barthélemy à cette belle réunion : c'était le plaisir d'y rencontrer ses deux jeunes lecteurs qui lui devaient leur liberté, et qui, d'après la promesse du major, ne pourraient reconnaître en lui leur libérateur. Avec quel vif intérêt il les suivait des yeux dans cette nombreuse assemblée! combien il se félicitait de la démarche qu'il avait faite!

Cependant il est bientôt l'objet de cet honorable empressement qu'on témoigne au vrai mérite; tous les yeux sont fixés sur lui : c'est à qui l'abordera, le contemplera de plus près. Les deux jeunes amis, excités par l'enthousiasme que leur avait inspiré la lecture d'Anacharsis, éprouvaient le désir bien naturel de voir l'auteur de ce chef-

d'œuvre. Ils se pressent dans la foule, s'approchent de lui, et sont frappés tout à coup de cette voix expressive, de ce coup d'œil si pénétrant, de cette figure où la dignité perce à travers la bonhomie. « Comme il ressemble au pêcheur des bords de la Loire! dit l'un tout bas à son camarade. — Serait-ce donc le *bonhomme* à qui nous avons demandé l'heure, et qui semblait nous suivre des yeux avec tant d'intérêt? — L'intimité de M. Ducluzel avec cet illustre savant, le parc de Saint-Côme, près duquel nous lisions Anacharsis; l'inflexibilité du major vaincue pour la première fois de sa vie.... Il n'y a que l'abbé Barthélemy qui puisse avoir opéré ce prodige. »

Ils l'abordent, et joignent leurs hommages à tous ceux dont il est comblé. Il leur répond avec la plus touchante affabilité, mais en même temps avec un trouble dont il n'est pas maître, et qui confirme encore plus les deux officiers dans leurs soupçons. Ils retournent auprès du major,

qui, fidèle à sa promesse, élude adroitement la moindre explication. Cependant l'impression qu'ils ont reçue est si forte, et la reconnaissance les agite à un tel point, qu'ils ne songent plus qu'à découvrir la vérité. Bientôt ils s'aperçoivent que l'auteur d'Anacharsis, retiré modestement dans l'embrasure d'une croisée, s'entretient avec le major, que leur conversation est animée, et semble faire soupçonner une secrète intelligence; enfin, que les regards qu'ils portent sur eux, sont toujours accompagnés d'un mystérieux sourire. Entraînés par toutes ces apparences, ils s'approchent avec précaution, prêtent l'oreille la plus attentive, et entendent l'abbé Barthélemy dire à demi-voix: « Avouez, monsieur le major, que c'eût été bien dommage de priver ces deux beaux jeunes gens d'assister à cette fête; et cela pour s'être oubliés quelques instans en lisant Anacharsis. — C'est lui! oui, c'est lui » s'écrièrent à la fois les deux amis, d'une voix qui retentit dans

tout le bal, et attire sur eux tous les regards. « Ma foi, monsieur, dit le major, vous vous êtes nommé vous-même. » Déjà Barthélemy est enlacé dans les bras de ses deux protégés, qui, ne pouvant plus réprimer les divers sentimens qu'il leur inspire, le nomment leur libérateur, et instruisent toute l'assemblée de leur lecture du matin, par un récit fidèle que termine le major, en avouant qu'il n'avait pu résister aux instances si pressantes de cet homme célèbre.

« Voilà donc, dit alors M. Ducluzel, le » motif de cet étrange empressement dont » vous nous aviez fait mystère! Ah! mon » ami, je vous reconnais bien là. » Chacun applaudit à cette aventure, qui bientôt fut répandue dans toute la ville. Barthélemy avoua qu'elle ne ferait qu'augmenter le plaisir qu'il éprouvait à la pêche. Les deux officiers supplièrent le *bonhomme* de venir tendre ses lignes auprès d'eux, pour les avertir de l'heure qu'ils oublieraient encore en lisant ses ouvrages; et tous les trois se

promirent de se rappeler long-temps la lecture d'Anacharsis et les bords charmans de la Loire.

Digitized by Google

LA CHIENNE DE FLORIAN.

L'aimable auteur de cette collection, si recherchée par tous ceux qui, dans leurs lectures, aiment à trouver la grâce unie au sentiment, Florian, qui fut le plus habile traducteur de Michel Cervantes, et fit parler avec tant d'esprit et de naturel les arlequins et les bergers, se procurait souvent les plus douces jouissances qu'on puisse obtenir dans la carrière des lettres. Honoré de la confiance et de l'amitié du vertueux duc de Penthièvre, dont il était le premier gentilhomme, il trouvait amplement dans les honoraires que lui faisait accepter ce prince, de quoi pourvoir à ses besoins. Tout ce que sa plume élégante et féconde pouvait lui produire, était employé secrètement à des bienfaits, dont il jouissait avec d'autant plus de sécurité,

qu'il feignait de les répandre au nom du duc qui chaque jour l'envoyait distribuer dans Paris la majeure partie de ses richesses.

Déjà *Galatée* avait sauvé plus d'une jolie orpheline, en lui procurant un état qui mettait sa jeunesse et ses charmes à l'abri des piéges adroits de la séduction. Déjà les nombreuses éditions d'*Estelle* avaient doté plus d'une jeune villageoises qu'une disproportion de fortune eût empêchée de s'unir à celui qui possédait son cœur; les *Deux Billets* en avaient acquitté bien d'autres auxquels des malheurs imprévus ne permettaient pas de faire honneur; le *Bon Ménage* empêchait souvent que la gêne et le besoin ne troublassent la paix de celui qui habite sous le chaume; et la *Bonne Mère*, qui, à cette époque, faisait courir tout Paris, partageait entre ses semblables le produit de son succès. En un mot, Florian pouvait compter plus d'un heureux par chacun de ses ouvrages.

Un jour qu'il était chez son libraire; homme probe, mais sévère dans le commerce, le commis de ce dernier, qui avait été toute la matinée en recette, entre dans son cabinet, et, après lui avoir rendu compte de sa tournée, lui remet un billet à ordre de six cents livres, que le débiteur s'était trouvé dans l'impossibilité d'acquitter. « Eh bien, faites protester; dit brusquement le libraire. — Ah, monsieur! un artiste malade depuis plusieurs mois, sa femme enceinte, et trois enfans. — J'en suis bien fâché; mais il faut que je me mette en règle. — Quel est donc ce débiteur qui vous intéresse tant? demande au commis le chantre d'*Estelle* et de *Galatée*. — C'est un Languedocien, homme d'honneur; mais un peu trop facile à obliger des amis dont il est dupe. — Un Languedocien! reprend Florian; il m'intéresse comme vous, en qualité de compatriote, et je me charge de sa dette. Elle est de six cents livres, si j'ai bien entendu? — Oui, répond

le libraire : c'est un emprunt qu'il a fait par un billet à ordre; tombé dans mes mains. — Eh bien, retenez ces six cents livres sur le prix du manuscrit de *Numa*, que je vous remis l'autre jour. Si l'artiste paie la somme, vous m'en ferez compte; mais vous me promettez bien de ne jamais la lui demander, et surtout de lui taire mon nom. — En ce cas je vais mettre mon acquit au billet et vous le rendre. — Non, non : je ne veux aucunement connaître ce débiteur; il suffit qu'il soit du Languedoc et père de famille. »

Plusieurs mois se passèrent : Florian, accoutumé à faire du bien, tant au nom du duc de Penthièvre, que pour son propre compte, avait entièrement oublié ce billet de six cents livres; mais celui qu'il avait obligé si généreusement, sans qu'il pût s'en douter, et qui se croyait toujours débiteur de cette somme envers le libraire, vint le trouver dès qu'il fut rétabli de sa longue maladie. Ce débiteur se nommait

Quéverdo, graveur et dessinateur, élève du célèbre Eïsen, et qui déjà s'était fait dans la capitale, une réputation méritée. Il remercie d'abord son créancier de l'obligeance qu'il avait eue, et lui propose de renouveler son billet pour six mois, époque où il est certain d'y faire honneur; lui offrant d'ajouter au capital de la somme les intérêts pour la prorogation qu'il réclame. « Vous ne me devez rien, lui répond le libraire; votre billet est acquitté. — Comment! Et par qui? — Par quelqu'un qui ne veut pas se faire connaître, et qui vous accorde tout le temps que vous voudrez.... Oh! il n'est pas difficile en affaires celui-là : je gagerais même qu'il a déjà tout-à-fait oublié ce qu'il a fait pour vous. — Mais, je ne me laisse obliger à ce point que par ceux que je connais. Artiste et né sur la Durance, j'ai trop de fierté, je l'avoue, pour vouloir ignorer à qui je dois un semblable service. — Et c'est précisément pour cela que vous devez, sans crainte

de blesser la délicatesse, accepter le secours d'un compatriote. — Quoi! c'est un Languedocien?..... Cet aveu me fait grand bien, je ne puis le dissimuler. Mais, de grâce, achevez de me nommer ce généreux appui que le ciel m'envoie : mon cœur a besoin de le connaître, et si vous me refusez, vous allez me forcer à vendre le peu d'argenterie que je possède, ou l'un de mes tableaux que je chéris le plus, pour acquitter cette dette sacrée; je souffrirais trop du moindre délai. La libraire voulut persister à cacher le nom du nouveau créancier, mais Quéverdo mit tant d'instance, et lui témoigna un si pénible tourment de son silence, que celui-ci n'eut pas le courage de le laisser dans une plus longue incertitude et lui avoua que c'était le chevalier de Florian. « J'aurais dû m'en douter, » reprit l'artiste, ce sont là de ses tours; » et je connais plusieurs de mes confrè- » res qu'il a secourus de même avec le » produit de ses ouvrages. Mais j'espère me

» venger bientôt, et lui prouver que ce
» n'est pas gratuitement qu'on m'oblige
» avec tant de grâce et de générosité. »

Plusieurs mois s'écoulèrent encore, sans que le graveur languedocien, malgré tous ses efforts et son économie, pût amasser de quoi retirer son billet resté dans les mains du libraire. Florian, depuis quelque temps, travaillait à ses *Nouvelles*, qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ses œuvres. Il venait de terminer *Claudine*, où il dépeint, sous des couleurs si touchantes, les malheurs et les remords de la séduction. Content de son travail, il voulut s'assurer s'il avait bien exprimé la douleur de l'innocence abusée, et le tourment inévitable de l'auteur de ses maux. Il fit une lecture de cette Nouvelle au cercle du duc de Penthièvre, qu'on pouvait consulter avec confiance, en fait de morale et de sentiment : ce prince, ainsi que toutes les personnes qui l'entouraient, éprouva la plus vive émotion au récit des aventures de la

jeune pastourelle de Chamouni. On ne savait, en effet, ce qu'on devait admirer le plus dans cette charmante production, ou les situations adroitement ménagées, ou le style pur, toujours local, et souvent entraînant. Des applaudissemens unanimes donnèrent à Florian la certitude d'avoir dépeint fidèlement la nature, et surtout d'avoir atteint le but moral qu'il s'était proposé.

La lecture de cette Nouvelle avait produit un effet très-remarquable sur un des jeunes pages du duc de Penthièvre, nommé Ernest, fils d'un officier mort aux armées, et doué d'une sinsibilité qu'il cachait sous la plus aimable espièglerie. Il était ce jour-là même de service, et se trouvait placé derrière le fauteuil du prince : il ne perdit pas un seul mot de la Nouvelle de Florian. Comme cette pauvre *Claudine* l'intéressa! comme l'anglais Belton lui parut coupable! Oh qu'il aurait eu de plaisir à secourir cette jeune mère proscrite, errante, et portant

dans ses bras l'enfant qui seul ranime tout son courage! Oh qu'il aurait voulu la rencontrer sur la Place-Royale de Turin, déguisant son sexe et réprimant l'amour maternel, courbée sous de lourds fardeaux, ou prosternée aux pieds des passans, dont elle nettoie les chaussures! Le moment surtout où elle s'aperçoit que l'étranger qui met le pied sur la sellette, est ce même Belton qui ne peut reconnaître dans le pauvre savoyard la pastourelle qu'il a séduite, et qu'il cherche en vain depuis long-temps, ce moment, dis-je, fit sur Ernest la plus vive impression. Sans cesse il voyait ce délicieux tableau : partout il racontait cette *Nouvelle* avec la chaleur et l'enthousiasme d'une âme neuve et d'une ardente imagination.

Il allait souvent visiter un de ses parens, ancien officier d'artillerie, et grand amateur de tableaux, qui demeurait dans la petite rue Baillif, attenant à l'hôtel de Penthièvre. Dès que le service d'Ernest lui lais-

sait un instant de loisir, il courait chez le vieux capitaine, et prenait plaisir à nettoyer, à ranger lui-même tout ce qui composait sa riche et nombreuse collection. Souvent il s'y laissait suivre par une chienne de chasse appartenant à Florian, très-belle épagneule nommée Diane et dont il s'amusait à développer l'instinct, à exercer l'intelligence : aussi le jeune page était, après son maître, celui que chérissait le plus cet excellent animal. On les voyait toujours ensemble : Ernest et Diane étaient inséparables.

Un jour qu'il était, avec sa compagne fidèle, chez son parent, entre Quéverdo, portant sous le bras un petit *Guillaume Miéris*, très-bel original, qu'il propose au vieil amateur. Celui-ci grand connaisseur et franc appréciateur du vrai talent, trouve qu'en effet cette production est une des plus estimables de son auteur, et demande à Quéverdo combien il veut la vendre. « En » tout temps, répond ce dernier, cela vau-

» drait cinquante louis : donnez-m'en la » moitié, et il est à vous. » En prononçant ces derniers mots, il laisse échapper un soupir, et ne peut s'empêcher d'exprimer le regret qu'il éprouve de se dessaisir de ce chef-d'œuvre de son auteur. « Pourquoi, lui dit le capitaine, vendre à moitié prix un objet d'une valeur réelle? — Que voulez-vous? les artistes parfois éprouvent des momens de gêne : une longue maladie, une famille nombreuse, une dette d'honneur à acquitter. » Tout en causant ainsi, il fait tomber la conversation sur Florian, et raconte le service qu'il en avait reçu, ajoutant que ses forces affaiblies ne lui ayant pas permis d'amasser par son travail de quoi satisfaire au billet de six cents livres, il se déterminait à vendre son *Guillaume Miéris*. » Si M. de Florian, dit Ernest, savait que vous faites pour lui ce pénible sacrifice, il n'accepterait pas votre argent : permettez-moi de lui parler de votre dette, et je suis sûr qu'il vous accor-

dera tous les délais qui vous conviendront. — Eh ! ce n'est point pour lui que je veux m'acquitter, répond Quéverdo ; mais pour moi-même. Je ne suis point habitué à porter aussi long-temps le poids de la reconnaissance, et je prétends l'alléger, à quelque prix que ce soit. »

La conversation continue sur Florian. Le jeune page, qui sans cesse avait présente à l'imagination la lecture de *Claudine*, annonce que l'auteur charmant d'*Estelle* et de *Galatée* composait des Nouvelles qui ajouteraient à sa réputation : il exprime alors tout l'effet qu'avait produit une de ces Nouvelles dans le salon du duc de Penthièvre ; il en détaille tous les incidens avec tant de vérité, dépeint si bien le site, l'action, les personnages, que Quéverdo voit la scène, en est ému lui-même ; et, pressant Ernest dans ses bras, il s'écrie : « Eh » bien, si vous voulez me seconder, je puis » conserver mon Guillaume Miéris, et » m'acquitter envers Florian d'une ma-

» nière digne du service qu'il ma rendu,
» et de la reconnaissance que je lui dois.
» Je ne puis m'expliquer davantage; mais
» veuillez vous trouver ici dans huit jours,
» à cette même heure, et je vous confierai
» le reste de mon secret..... » En achevant ces mots, il sort, emportant son tableau, et comme frappé d'une idée qui déjà répandait sur sa figure l'expression de sa joie et de l'honneur satisfait.

Ernest, toujours accompagné de la belle épagneule, ne manqua pas de se trouver à l'entrevue, qui produisit les détails intéressans qu'on va lire, et que je tiens du page lui-même, aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de l'armée française.

Florian, après avoir retracé dans *Claudine* les danger qui souvent environnent l'innocence de la beauté, voulut rendre hommage à la nation qui lui avait fourni ses premiers modèles; il voulut peindre la noblesse, la galanterie et la vivacité du caractère espagnol, et composa sa Nouvelle

intitulée *Célestine*. Un matin, qu'il se livrait à ce travail, et que, parcourant avec son héroïne le beau pays de Grenade, il lui faisait entendre cette romance qu'on a tant répétée :

> Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
> Chagrin d'amour dure toute la vie.....

au moment, dis-je, où Florian éprouvait un plaisir inexprimable à décrire les sites romantiques où il retrouvait les traces d'*Estelle* et de *Galatée*, Diane, sa chienne fidèle, entre dans son cabinet dont la porte était entr'ouverte, s'approche de son bureau de travail, et posant sa belle tête sur un bras de son fauteuil, lui présente, avec un air de joie et de triomphe, un petit porte-feuille de cuir noir, attaché par un simple cordon. Florian le prend, l'ouvre avec empressement, et trouve une petite planche de cuivre, admirablement gravée, et à laquelle étaient jointes plusieurs épreuves avant la lettre, d'une vignette représen-

tant *Claudine* vêtue en simple commissionnaire, sur la Place-Royale de Turin, avec son fils Benjamin, qui la prend pour son frère : un étranger, le pied sur la sellette, regarde avec intérêt ce jeune savoyard si prévenant, et dont tous les mouvemens sont si doux : *Claudine*, de son côté, portant un regard sur celui dont elle nettoie les bottes, reconnaît lord Belton, et la brosse lui tombe des mains..... Cette scène charmante était rendue avec une perfection et une vérité qui causèrent à Florian une surprise extrême. « Quand j'aurais, se di-
» sait-il, donné moi-même le programme
» de cette gravure, et fait faire l'esquisse
» sous mes yeux, elle ne serait pas plus
» fidèle. Jamais hommage ne fut plus flat-
» teur et plus inattendu.... Mais qui peut
» en être l'auteur ? Point de nom, et Diane
» pour messagère !... » A ces mots la chienne, qui s'entend nommer, vient de nouveau lécher les mains de son maître, et semble partager tout le plaisir qu'il éprou-

ve. « Comme j'ai lu cette Nouvelle dans le
» grand salon du prince, se dit encore
» Florian, et qu'elle a paru vivement in-
» téresser mes nombreux auditeurs, il s'y
» sera trouvé quelqu'un qui m'aura joué
» ce tour ingénieux. Oh! je le connaîtrai;
» il m'est devenu trop cher, pour que je
» ne parvienne pas à le découvrir. »

Quelques jours après, sa seconde Nouvelle étant terminée, il la lit de même au duc de Penthièvre, mais en petit comité, et sans avoir aucunement annoncé cette lecture. Au bout d'une semaine, lorsqu'il travaillait encore, entre Diane, portant un nouveau portefeuille de cuir, qui contenait, comme le premier, la planche et plusieurs exemplaires d'une jolie gravure : celle-ci représentait *Célestine* pénétrant sous le nom de *Marcélio,* et les habits d'un alcade, dans la prison de dom Pèdre : elle le presse dans ses bras, le rend à la vie, et lui fait éprouver tous les charmes de l'amour le plus constant. Chaque détail

d'une exactitude remarquable, et les figures semblaient proférer ce que Florian fait dire dans sa Nouvelle à ces deux personnages. Surpris de nouveau, il cherche vainement dans sa tête, et ne peut concevoir d'où lui vient un si rare présent. « Quand » j'ai lu, se dit-il, ma seconde Nouvelle » au duc, il n'y avait auprès de son al- » tesse que la duchesse de Chartres, sa » fille, et la princesse de Lamballe sa bru. » Serait-ce donc l'une ou l'autre de ces » dames qui daignerait honorer à ce point » mes Nouvelles, en les analysant à quel- » que artiste célèbre? » Il questionne, avec discrétion, ces deux aimables princesses, à qui il fait part de ce singulier événement, le confie au duc de Penthièvre lui-même, s'informe à tous les gens de l'hôtel, et ne peut en tirer un seul indice, ni même asseoir le moindre soupçon.

Après avoir retracé dans *Claudine* et *Célestine* les malheurs de la séduction et la constance de l'amour. Florian voulut

peindre les mœurs et la chevalerie des premiers temps de la monarchie française; il s'occupa d'une troisième Nouvelle, intitulée *Bliombéris*. Il s'y livrait avec d'autant plus de zèle, qu'il avait l'intention d'offrir dans la fille bien-aimée de Pharamond, l'image fidèle de cette jeune et charmante princesse qui venait de s'unir au fils unique du duc de Penthièvre. Cette Nouvelle étant terminée et revue avec le plus grand soin, Florian propose au duc de l'entendre; mais désirant savoir l'effet qu'elle produirait sur madame de Lamballe, dont il croyait avoir fait un portrait ressemblant, il supplie son altesse de permettre qu'il n'y ait à cette lecture que la jeune princesse sa bru. On se réunit donc dans une pièce séparée des grands appartemens; on ferme les portes avec soin, et *Bliombéris* obtient tout le succès que pouvait espérer son auteur. Jamais chevalier ne s'était montré plus digne de posséder le cœur et d'obtenir la main de la fille de

son roi; jamais princesse n'avait uni à l'éclat de la naissance un plus rare assemblage de vertus et de charmes. On félicite Florian et sur le choix du sujet et sur le talent avec lequel il est traité. Madame de Lamballe qui, malgré sa modestie, s'est reconnue dans les traits charmans de Félicie, remercie elle-même, en rougissant, l'heureux auteur, de tout le plaisir que lui a fait éprouver sa Nouvelle, et prédit qu'elle sera l'une des plus intéressantes de son recueil, dont elle agrée la dédicace. Le duc de Penthièvre serre avec expression la main de Florian, et lui fait sentir combien il approuve ce juste hommage rendu publiquement à la jeune princesse qui lui est devenue si chère.

Cette lecture achevée, on veut se retirer, Florian ouvre une des portes du salon particulier; et aussitôt Diane, qui attendait dans la place voisine, entre plus triomphante que jamais, et remet à son maître un troisième porte-feuille, contenant la

gravure de la Nouvelle même qu'il vient de lire. Elle représentait le preux Bliombéris venant de sauver Félicie de la fureur d'un sanglier étendu sur la poussière, et délivrant un tourtereau des serres d'un milan, qui tombe percé d'une flèche lancée par ce héros. La frayeur et la joie empreintes à la fois sur la charmante figure de Félicie, le lieu solitaire où se passe la scène, la fraîcheur du bois, les battemens d'ailes des deux tourtereaux qui semblent remercier leur intrépide libérateur, tout offre un charme, une expression qui jettent Florian dans un étonnement difficile à dépeindre. « Pour le coup, s'écrie-t-il, cela » passe l'imagination. Je n'ai lu cette Nou- » velle qu'à vous seuls; ce matin j'y re- » touchais encore; et à peine en ai-je fait » la première lecture, que la gravure qui » représente la situation la plus intéres- » sante, arrive comme par enchantement, » et semble sortir des mains d'un génie » créateur, aussi prompt que la pensée!

» Cela, je l'avoue, pique ma curiosité à un » point que je ne saurais exprimer. » La surprise de Florian est partagée par le duc et par la jeune princesse, qui ne peuvent se lasser d'admirer cette ingénieuse vignette, où l'artiste anonyme, pour lui prêter encore plus de charmes, semblait avoir donné à la belle *Félicie* les traits ravissans de madame de Lamballe. Cette princesse prodigue elle-même à Diane mille caresses; jamais émissaire ne fut mieux récompensé. Bientôt les soupçons se portent sur tel ou tel artiste qui avait l'honneur d'être reçu chez le duc de Penthièvre. Ce dernier, qui joignait à une bienfaisance universellement reconnue, un coup d'œil sûr et un bon sens inaltérable, présume que le jeune page qu'on rencontre sans cesse avec la chienne de Florian, ne peut ignorer entièrement d'où vient cet étrange message; il ordonne qu'à l'instant même on fasse venir Ernest. Celui-ci, que déjà vainement avait interrogé l'auteur des Nouvelles, ar-

rive d'après l'ordre que lui en est donné, et veut, sous les dehors de son espièglerie accoutumée, cacher le secret qu'on lui a tant recommandé; mais serré de près par Florian, intimidé par les questions réitérées du duc de Penthièvre, à qui il n'a pas la force d'en imposer, il fait l'aveu de tout, instruit le prince du trait généreux de l'auteur des Nouvelles, du désir ardent qu'avait témoigné l'artiste languedocien de s'en venger, et du plaisir qu'il avait pris lui-même à l'y aider, en lui reportant d'abord le sujet de *Claudine*, dont la lecture était encore présente à sa mémoire, et saisissant ensuite tous les momens que le chevalier de Florian passait auprès de son altesse, pour se glisser dans son cabinet, lire à la hâte, sur son bureau de travail, ce qu'il avait écrit, et courir aussitôt en faire le récit le plus fidèle à l'heureux *Quéverdo*, qui sur-le-champ, prenait ses notes, esquissait le dessin, et donnait à ses figures toute l'expression qui leur convenait.

« C'est ainsi, ajoute Ernest, qu'il a fait, » sous ma dictée, les trois premières gra- » vures de vos Nouvelles, et que dans ce » moment même, il commence celle de » *Sélico*, que je n'ai pu lire tout entière : » le moment où ce bon fils se dévoue au » plus affreux supplice, pour donner du » pain à celle qui l'avait fait naître, m'a » si fort mouillé les yeux, que je ne dis- » tinguais plus votre écriture. Oh! comme » vous peigniez éloquemment ce qu'on doit » à sa mère! Il faut que vous ayez bien » aimé la vôtre... » Florian ne peut répondre au page qu'en le pressant dans ses bras, et qu'en laissant couler quelques larmes.

« Vous méritez bien un pareil tour, lui dit le duc de Penthièvre, qui partageait son émotion; vous ne cessez de m'approprier vos bienfaits. — Et son Altesse n'en a pas besoin, ajoute le page : elle est si riche d'amour et de reconnaissance! — Ernest, reprend le prince, affectant un ton sévère, vous avez commis une indiscrétion

coupable, en lisant à son insçu, les manuscrits de M. de Florian; et pour vous en punir....., je vous donne une sous-lieutenance dans le régiment qui porte mon nom, et j'aurai les yeux sur vous. La première fois que vous irez chez M. *Quéverdo,* n'oubliez pas de venir prendre mes ordres. » En achevant ces mots, il sort avec madame de Lamballe, et les laisse tous les deux se concerter ensemble sur les moyens de faire partager à l'habile graveur le bonheur qu'ils éprouvent. « Il me vient une » idée, dit le chevalier; et, d'abord, je » vais chez mon libraire, lui demander » de passer à mon ordre le billlet de six » cents livres; il est nécessaire à mon pro- » jet. Vous, cher Ernest, ne tardez pas à » venir me trouvez dans mon appartement, » et je vous confierai le plan que j'ai for- » mé. »

Dès le lendemain donc, lorsque Quéverdo était dans son modeste appartement, entouré de sa nombreuse famille, et tra-

vaillant à la vignette de *Sélico*, dont le site et les personnages devaient si bien contraster avec ceux des autres Nouvelles, il entend heurter à sa porte, ouvre et voit Diane, qu'il avait tant de fois reçue et caressée, lui rapporter le portefeuille de cuir dans lequel il avait envoyé la première vignette de *Claudine*. Il s'imagine d'abord qu'on lui renvoie ses gravures ; et sa fierté ne pourra supporter une pareille humiliation. Il n'ouvre qu'en tremblant le portefeuille....., et il y trouve son billet à ordre avec cet acquit de la main de Florian : » » Reçu de M. Quéverdo le montant ci-des- » sus, en trois planches gravées, qui va- » lent plus du double de la somme. » — « Tout est découvert, s'écrie-t-il, et le » page m'a trahi. » Mais sa surprise redouble, son dépit se calme, lorsqu'il voit dans le même portefeuille un autre écrit : c'était un brevet de dessinateur du cabinet du duc de Penthièvre, aux appointemens de trois mille livres, avec un appartement

dans l'hôtel, pour toute sa famille... Il relit ce brevet, rédigé par Florian, et signé du prince; il ne peut en croire ses yeux; le relit encore à sa femme, à ses enfans qui entourent Diane, dont la joie semble exprimer qu'elle partage l'ivresse de toute sa maison. A l'instant même Quéverdo s'habille, sort accompagné du fidèle émissaire, se rend à l'hôtel de Penthièvre, et demande à parler au chevalier de Florian. Ernest l'aperçoit à travers une croisée causant avec le suisse; il accourt à sa rencontre, lui explique tout ce qui s'est passé, et s'empresse d'aller avertir Florian, qui se trouvait en ce moment auprès du prince. Celui-ci veut voir et connaître l'artiste estimable, l'homme délicat qui sait si dignement reconnaître un service. Il l'accueille avec cette touchante bonté qui lui conciliait tous les cœurs; et lui dit : « Si je vous ai choisi, Monsieur, pour diriger mon cabinet de peinture, c'est dans l'espoir que j'y verrai bientôt une production

de votre savant burin, qui représentera le chevalier de Florian, recevant de sa fidèle Diane la première gravure de ses Nouvelles; c'est un sujet charmant, qui vous honore également tous les deux. » — « Prince, répond Quéverdo, votre Altesse est trop juste pour confondre ainsi le bienfaiteur et l'obligé. Mes vignettes ne sont qu'un faible à-compte de la reconnaissance, mais ce qu'a fait pour moi votre premier gentilhomme, sans me connaître, sans même s'informer si j'étais en état de lui restituer la somme qu'il avançait, le met trop au-dessus de moi, pour que je souscrive au parallèle. — Il serait bien difficile, réplique à son tour Florian, de décider qui de nous doit être le plus heureux, puisqu'avec le premier produit du manuscrit de *Numa*, j'ai pu servir un compatriote, obliger un artiste célèbre, assurer le bonheur d'une famille honorable, et peut-être me faire un ami. — Jusqu'à la mort! s'écrie Quéverdo. » A l'instant

même, ils tombent dans les bras l'un de l'autre; et le duc de Penthièvre, les désignant à la jeune princesse de Lamballe, lui dit: « Qu'ils sont heureux! Est-il rien » de comparable à ce noble échange des » talens? Non, le rang, la fortune, la puis- » sance même, ne procurent jamais des » plaisirs aussi délicieux que ceux qu'on » éprouve en secret et sans envie dans » l'honorable carrière des lettres et des » arts. »

LA FÊTE DE SAINT-LAMBERT,

OU

LES VIEUX AMIS.

Deux arbrisseaux élevés l'un près de l'autre, mêlent, en croissant, leurs rameaux, leurs racines; ils ne forment qu'un seul ombrage, sont caressés des mêmes zéphirs et bravent la fureur des vents en s'enlaçant plus étroitement encore : ainsi deux jeunes enfans qui firent l'heureux échange du premier sourire, de la première caresse, conservent toujours l'un pour l'autre cet instinct fraternel, ce penchant invincible de la nature qui ne perd jamais ses droits. Vainement des amis d'enfance sont-ils séparés par les distances sociales, par tous les événemens de la vie, ils se retrouveront

toujours avec ivresse, et seront étonnés de la ressemblance des goûts et des penchans qui les caractérisent. Vainement, s'ils sont d'un sexe différent, les lois de la bienséance et de l'hymen lui-même, viennent-elles les désunir, ils conserveront, tout en les respectant, ce lien secret des âmes qui se resserre de jour en jour, devient nécessaire comme l'air qu'on respire, et ne se romp qu'à la mort.

Tel fut l'attachement remarquable qui régna pendant quatre-vingts ans entre Saint-Lambert et la comtesse D***. Tous les deux étaient nés en Lorraine, le même jour et presqu'à la même heure, de familles honorables qui, dans tous les temps, s'étaient donné des preuves mutuelles de dévouement et de considération. Elle était née avec eux cette douce affection, qui tour à tour embellit leur jeunesse, les unit plus fortement encore dans la maturité de l'âge, et les charma dans leurs vieux jours.

Saint-Lambert joignait aux talens qui

distinguent l'homme de lettres, les qualités qui caractérisent un sage. Élève chéri de Voltaire, il avoua les erreurs de ce grand homme, en admirant son génie. Ennemi de tout ce qui pouvait porter atteinte au bonheur de sa patrie, il avait quitté Paris à l'époque où les troubles politiques commençaient à rembrunir l'horizon, et s'était retiré à la jolie maison de campagne qu'il possédait près du village d'Eaubonne, dans la vallée de Montmorenci. Cette retraite était son ouvrage : il n'y avait pas un arbre qui ne fût planté de sa main : lui-même avait dessiné le jardin et fait construire l'habitation dont le riant aspect et la simplicité semblaient annoncer l'asile des Muses, du repos et de l'indépendance. Florian, qui souvent allait y visiter l'amitié, traça de ce modeste réduit un tableau qui faisait envier le sort de celui qui l'habitait.

La comtesse D***, veuve depuis longtemps, demeurait, à cette époque, au village de Sannois, l'un des plus voisins d'Eau-

bonne. Il ne se passait pas un seul jour sans qu'une aussi courte distance ne fût parcourue par l'un ou l'autre de ces vieux amis, qui, tous les deux sexagénaires, semblaient éprouver encore plus de charme dans leur ancienne liaison. Elle faisait l'admiration de tous ceux dont ils cultivaient la société; elle fut plus d'une fois célébrée par les littérateurs distingués qu'attiraient auprès d'eux le plaisir et la considération. Saint-Lambert, quoique blanchi sous les glaces de l'âge, sacrifiait encore aux Muses. Il venait de faire paraître les *Consolations de la Vieillesse*, qui prouvaient que le chantre éloquent des *Saisons*, cueillait dans son hiver des fleurs qui ne déparaient point sa couronne. On y retrouvait même cet élan, cette chaleur du bel âge, qu'il devait, disait-il, au bonheur d'aimer et d'être aimé; trésor inappréciable pour un vieillard, et surtout pour un poète; source féconde de cette jouissance de tous les instans, qui ne laisse aucun vide entre l'existence et la mort.

Depuis que Saint-Lambert et la comtesse étaient unis par des liens si respectables, ils n'avaient jamais oublié de célébrer le jour de leur fête et de s'offrir mutuellement les plus touchans hommages. Chaque année leur inspirait une idée nouvelle; et l'esprit, secondé par les ressources du cœur, trouvait toujours le moyen de varier ses offrandes et d'embellir son sujet. La fête de la comtesse, qui se nommait Julie, arrivait à la fin du mois de mai, dans la plus brillante saison de l'année. Tout concourait à l'entourer, ce jour-là, des dons du printemps, heureux emblèmes de la fraîcheur de son imagination et des grâces répandues encore sur toute sa personne. Le patron de Saint-Lambert était Charles, dont la commémoration n'a lieu qu'en novembre, époque où la terre commence à se dépouiller de sa parure. L'approche de l'hiver n'avait point jusqu'alors effrayé la comtesse, qui toujours avait coutume de peindre à son ami, dans des vers qu'elle composait avec

une facilité remarquable, l'avantage et la durée de leur vieille amitié ; mais dès qu'une fois Saint-Lambert eut compté soixante printemps, elle n'osait plus lui rappeler les charmes de la jeunesse; elle craignait de faire naître des regrets en retraçant d'aimables souvenirs; et les fleurs d'automne dont elle couronnait ce poète aimable, ne l'avertissaient que trop bien qu'il était au déclin de sa carrière.

Enfin arriva la soixante-dixième année du jour où tous les deux ils avaient vu la lumière. La date en était gravée dans leurs cœurs. Cet heureux anniversaire tombait précisément le jour de Saint-Charles; et l'auteur des Saisons se douta bien que la comtesse, chez laquelle il devait aller dîner ce jour-là, lui offrirait son bouquet de fête. Voulant, de son côté, célébrer l'époque d'un attachement si constant et si rare, il projeta de ménager une surprise à son amie, lorsqu'elle viendrait le reconduire le soir dans sa voiture. Il donne, en consé-

quence, l'ordre à son jardinier et à tous les gens à son service de préparer des guirlandes de feuillage et de fleurs, autant que l'arrière-saison pouvait le permettre, et d'en orner toute la cour d'entrée, depuis la grille jusqu'à la porte du vestibule de la maison. Il réunit ensuite les différentes caisses de son parterre, les pose sur chaque marche de l'escalier, et forme le plus délicieux sentier qui conduit à son cabinet de travail. Là, se trouvait le portrait de son amie, peinte dans la fleur de l'âge : il s'empresse d'orner le cadre de roses, d'immorlelles, et se dispose à tracer au bas quelques vers, fruits d'une inspiration qui le transporte et l'étonne.

Comme il se livrait à tous ces préparatifs, et que déjà le dôme de feuillage, sous lequel devaient passer en triomphe les vieux amis, s'élevait majestueusement, il aperçoit, dans la plaine qui sépare Eaubonne de Sannois, la voiture de la comtesse qui venait le visiter. Il fait aussitôt fermer

la grille et la double porte en bois qui la couvre; défend à tous ses gens de paraître et ordonne à son jardinier d'ouvrir seulement une petite porte du potager, et de dire à la comtesse qu'il était sorti dès le matin. Tous ces ordres sont exécutés fidèlement. Celle-ci, qui croit bonnement que le poète est allé rêver dans le bois Jacques, sa promenade favorite, ou visiter quelque habitant des environs, retourne sur ses pas et remporte le bouquet de fête qu'elle désirait offrir à son ami, pour l'empêcher de soupçonner qu'elle eût fait chez elle d'autres préparatifs. En tournant un coin des murs du jardin, elle jette encore un regard sur cette modeste habitation, où les Muses et l'amitié lui firent passer tant de momens délicieux. Quelle est sa surprise, lorsqu'elle aperçoit, à travers une croisée, Saint-Lambert à moitié caché derrière un rideau, qui la regarde s'éloigner, et paraît même satisfait d'avoir su l'éconduire ainsi! Elle ne sait si elle veille : Saint-Lambert

lui refuser sa porte! la traiter comme un de ces fâcheux dont la présence importune! sur quel motif? dans quel dessein? Son imagination ne pouvait suffire à toutes les idées qui venaient l'assaillir dans ce moment. Elle arrive à Sannois, triste, rêveuse, et surtout piquée au vif d'avoir été reçue de la sorte. C'était la première fois de sa vie; elle se promettait bien de s'en venger.

Saint-Lambert ayant achevé de décorer sa charmante retraite, craignit cependant que son amie ne fût inquiète de ne l'avoir pas rencontré chez lui, surtout à l'heure où rarement il avait coutume de s'absenter. Il s'empresse donc de faire un peu de toilette, et se rend à pied au village de Sannois, pour tranquilliser la comtesse et lui témoigner ses regrets de n'avoir pu la recevoir. Il éprouve, à son tour, une étrange surprise lorsqu'au lieu de lui offrir la grande porte d'entrée, selon l'usage, un garçon jardinier vient lui dire, par une petite porte de service, que madame la comtesse est sortie

dès le matin, et qu'elle ne rentrera que pour dîner. Il demande alors à l'attendre : on lui répond que cela n'est pas possible, et que les ordres sont donnés de ne laisser entrer personne. Saint-Lambert se retire aussitôt, ne sachant de même à quoi attribuer un semblable refus : il se décide à regagner Eaubonne, seul, à pied. Il marche lentement et avec humeur, jette un regard sur l'habitation de la comtesse, et l'aperçoit à l'un des balcons de son appartement, où elle semblait se montrer sans nulle précaution, il crut même remarquer sur sa figure une satisfaction très-apparente de l'avoir éconduit aussi brusquement. « M'aurait-elle donc aperçu, se dit-il, quand elle est venue chez moi ce matin, et chercherait-elle à se venger de ce que je n'ai pas voulu la recevoir? Si elle savait que c'est pour lui ménager une surprise digne de notre amitié, combien elle se repentirait de l'insulte cruelle qu'elle m'a faite! — Combien il m'en coûte, disait de son côté la comtesse,

le suivant des yeux, de le renvoyer ainsi!... Mais je dois lui faire sentir que je ne suis pas sa dupe; et puisqu'il m'a refusé sa porte, j'ai dû lui refuser la mienne. »

Cependant l'heure du dîner approche : déjà les amis les plus intimes de Saint-Lambert s'étaient rendus à l'invitation de la comtesse, pour l'aider à fêter cet aimable Charles qui leur était si cher. Le maréchal de Beauvau, le duc de Nivernois, Gaillard, La Harpe, Florian, Marmontel et plusieurs autres membres de l'Académie Française, s'étaient réunis à un grand nombre de dames distinguées, tant par l'éclat de la naissance, que par celui de la beauté, pour offrir au chantre des *Saisons*, les hommages qu'ils méritait. La comtesse, qui, malgré elle, se repentait d'avoir éconduit aussi cruellement son vieil ami, et surtout de s'être montrée à son balcon pour le blesser plus vivement encore, s'était empressée de lui envoyer sa voiture; mais il la refusa, disant qu'il n'allait point dîner

chez les gens qui lui fermaient leur porte. On vint instruire la comtesse de la résolution de Saint-Lambert; elle se hâta d'en donner l'explication à tous ceux qui l'entouraient : elle était dans un trouble inexprimable, et voulait aller chercher elle-même celui dont elle avait causé le juste ressentiment. Ses amis s'y opposèrent : ils députèrent trois d'entre eux auprès du poète, et parvinrent, non sans beaucoup de peine, à l'arracher de sa retraite, lui donnant pour raison qu'il était le seul qui ne pût pénétrer chez madame D***, et qu'il ne devait pas être blessé d'un refus qui n'avait pour cause que les préparatifs de sa fête et les témoignages de la plus constante amitié.

Saint-Lambert, entraîné par l'éloquence des ambassadeurs qu'on lui avait envoyés, se rend donc avec eux chez la comtesse, qui vint le recevoir à la tête d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles plusieurs s'étaient empressées de lui rappeler les différentes productions qui avaient si-

gnalé sa carrière littéraire. Les unes figuraient *les Quatre Parties du Jour;* et l'on remarquait que le *Matin* portait un vêtement sombre, et paraissait chagrin de la brouillerie des vieux amis. Les autres représentaient *les Quatre Saisons :* Florian, comme le plus jeune, et d'une figure fraîche et riante, était couronné de fleurs, et faisait le personnage du Printemps. La Harpe, dans la maturité de l'âge, et dont les yeux lançaient des feux dévorans, annonçait l'Été, par la couronne d'épis qu'il portait sur la tête. Marmontel, plus tempéré, mais aimant la table et le bon vin, désignait l'Automne, tenant d'une main un tyrse orné de pampres, et de l'autre une coupe remplie du jus divin dont s'enivrait Silène. Enfin, le vieux duc de Nivernois, couvert de cheveux blancs, et s'étant mis une longue barbe postiche, représentait l'Hiver, se réchauffant au feu de la Jeunesse, que portait, dans un vase antique, une jeune et jolie femme de la société. Ces

quatre littérateurs célèbres adressèrent chacun les vers les plus flatteurs, à leur confrère, qui reçut au milieu des Saisons, fières d'avoir été chantées par lui, les hommages de toute cette brillante assemblée, à laquelle il ne put cacher l'émotion qu'il éprouvait. « Voilà, lui dit la comtesse, en le pressant à son tour dans ses bras, voilà le motif du refus qui vous avait si cruellement blessé : avouez que j'étais bien excusable de chercher à vous ménager une semblable surprise; mais vous, méchant, quelles raisons pourriez-vous me donner pour légitimer votre conduite de ce matin? — Mille pardons, répond Saint-Lambert, voulant cacher à son tour les préparatifs qu'il avait faits : je composais des vers qui ne me permettaient pas la moindre distraction. A mon âge on a de la peine à bien monter sa lyre; et quand par hasard elle rend encore quelques sons harmonieux, l'interrompre c'est la réduire au silence. »

Après le festin le plus joyeux, les jeunes

dames et plusieurs jeunes gens, exécutèrent sur un théâtre construit dans le salon, *les Fêtes de l'Amour*, comédie-ballet de Saint-Lambert, et quelques épisodes de ses *Fables orientales*. Enfin, quand on eut épuisé tout ce que l'esprit et l'amitié peuvent inspirer dans des momens si doux, l'auteur des *Saisons* propose à tous ceux qui contribuaient à le fêter, de venir visiter sa modeste retraite. Le temps était calme et serein; c'était une de ces belles soirées d'automne qui semblent rappeler les premières du printemps. On accepte la proposition : on décide que tout le monde ira à pied, et que les voitures suivront. On arrive donc, après une demi-heure de marche, à l'entrée du jardin de Saint-Lambert, et l'on se trouve à la grille; elle s'ouvre tout à coup, et découvre une voûte de fleurs illuminée avec art, et qui mène au vestibule. Là, se présente un escalier orné de caisses remplies d'arbustes odoriférans, et qui conduit dans le cabinet de travail du

poète, où de nombreuses inscriptions, entre autres celle qu'il avait tracée au bas du portrait de la comtesse; attestent leur inaltérable amitié! « Voilà, dit-il à son tour, en embrassant sa vieille amie, voilà le motif du refus dont vous m'avez si sévèrement puni. J'ai pensé que deux êtres qui se chérissent depuis soixante-dix ans, n'en font plus qu'un; et que la fête de l'un devient celle de l'autre. Je voulais vous faire hommage de toutes ces fleurs en échange du bouquet que vous me destiniez. Oh! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté de vous renvoyer pour vous ménager cette surprise! — Pas plus qu'à moi mon ami, quand je vous ai forcé de revenir ici, seul, inquiet, et doutant peut-être, pour la première fois, de toute mon amitié, mais, ce qui m'a le plus affligée, ce que je ne pourrai me pardonner, c'est d'avoir éprouvé un plaisir véritable à vous tourmenter ainsi. — Ah! ce qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, c'est d'avoir pu trouver la force

de vous éconduire, de vous refuser la porte de cette retraite où tant de fois, je vous attendis avec impatience! — Du moins vous vous étiez caché derrière vos rideaux. Mais moi, me montrer à mon balcon pour vous narguer, pour ne vous laisser aucun doute de mon ressentiment! Oh! de quel dépit, de quelle extravagance est donc susceptible le cœur le plus aimant, dès qu'il se croit blessé! « Chacun riait et regardait avec le plus vif intérêt ces deux septuagénaires, s'avouant réciproquement leurs torts, et se donnant la preuve mutuelle d'un attachement inaltérable. Saint-Lambert fit servir des glaces, des rafraîchissemens de toute espèce; il ne négligea rien pour embellir cette soirée, qu'il regardait comme l'une des plus charmantes de sa vie, et que prolongèrent fort avant dans la nuit toutes les personnes distinguées qui s'y trouvaient réunies. Il ne cessait de raconter cette brouillerie d'un instant avec la comtesse. Tous les deux furent, jusqu'à

Digitized by Google

leur dernier jour, un modèle parfait d'amitié, de constance; vainement de nombreuses années vinrent courber leurs têtes, ils ne perdirent ni cette vivacité d'esprit, ni cette expression de sentiment qui ne s'éteint jamais tant qu'on aime : leurs âmes ne connurent point la vieillesse; et tous les habitans de la belle vallée de Montmorenci, conserveront long-temps encore le souvenir des vieux amis.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE LEMIERRE

OU

LE PREMIER DU MOIS.

Si l'intrigue et les cotteries font quelquefois réussir dans le monde, et forment des réputations éphémères dont le temps fait bientôt justice, on voit souvent le vrai talent fuir ces fabriques de fausse gloire que dirigent l'impudence et la médiocrité, dédaigner ces prôneurs stipendiés qui mesurent le mérite à la bourse, et préférer au triomphe des salons et aux suffrages des sots à la mode, la méditation de la solitude et le conseil d'un véritable ami. Tel fut le système de Lemierre, de ce littérateur qui, n'ayant pour appui que ses propres forces, pour protecteur que son travail, et

pour toute fortune que son courage et son indépendance, parvint à l'existence la plus honorable et au fauteuil académique.

Doué d'un caractère aimable, et d'une simplicité de mœurs qui lui firent un grand nombre d'amis, on ne le vit jamais envier le succès d'un rival, attaquer une réputation justement établie, et, comme tant d'autres; fronder sans cesse, pour mieux cacher l'impuissance de produire. Pénétré de toute la dignité de l'homme de lettres, et s'abandonnant sans relâche au délire poétique, il négligea plus d'une fois, dans sa jeunesse, des hommes puissans et les faveurs de la fortune, pour se livrer exclusivement à ses occupations chéries, et parcourir avec honneur la route épineuse qui conduit au temple de la gloire.

Cependant il était l'unique soutien de la mère la plus tendre et la plus vénérable, réduite, par des malheurs, à un état de gêne qu'il sut alléger avec un zèle infatigable, avec une piété filiale dont il mérita

d'être cité comme le plus parfait modèle. Jeune encore et relégué dans une humble demeure, Lemierre se réduisait à Paris au plus trict nécessaire, pour subvenir aux besoins de celle qui l'avait fait naître. J'ai plus d'une fois entendu ce littérateur distingué raconter avec plaisir les premiers momens de sa carrière qu'il regardait comme le plus heureux temps de sa vie; et nous assurer qu'à cette époque, sa dépense générale ne montait pas à plus de vingt-cinq sous par jour. Il se faisait alors environ douze cents francs de ses ouvrages. Plusieurs prix remportés à différentes académies de province, et la vente de quelques manuscrits, lui procurèrent à peu près cette somme pendant plusieurs années. Il eût pu, comme tant d'autres de ses confrères, se montrer dans le monde avec certains avantages, et sacrifier quelque chose à ses besoins, si ce n'était à ses plaisirs; mais il songeait sans cesse qu'à Villiers-le-Bel, près d'Ecouen, demeurait sa mère

âgée de cinquante ans, trop fière pour lui jamais rien demander; mais en même temps trop tendre pour refuser ses pieux et honorables secours. Il avait donc pris l'habitude d'aller, chaque premier jour du mois, offrir lui-même à cette mère chérie tout le surplus de sa dépense particulière : c'est-à-dire, à peu près soixante francs, avec lesquels cette respectable dame trouvait, dans le joli village qu'elle habitait, une existence suffisante, et qui la dispensait de recourir au travail de ses mains. Cependant, ne voulant point abuser de la générosité de son fils, dont elle ignorait une grande partie des sacrifices, elle se restreignait de son côté dans son humble habitation, seule et sans domestique, vaquant elle-même aux soins de son petit ménage. Sa dépense était si bornée! son économie si sévère! Avec quel plaisir elle se réduisait à la vie la plus frugale, pour fêter chaque mois la présence de ce bon fils, qui ne manquait jamais, quelle que fût la rigueur

ou la chaleur de la saison, d'arriver à Villiers-le-Bel sur les dix heures du matin, après avoir marché pendant quatre heures, et se refusant même la modeste ressource des petites voitures de St.-Denis, pour ne diminuer en rien son offrande! Oh! que cette entrevue était délicieuse et mutuellement sentie! comme Lemierre oubliait promptement les fatigues du voyage, en voyant les yeux attendris de sa mère s'attacher sur les siens, en sentant ses bras caressans le presser contre ce sein qui avait allaité son enfance! qu'il se trouvait riche alors du peu qu'il possédait, et que le premier produit de ses ouvrages lui paraissait un précieux trésor!

Il passait ordinairement tout le reste de la journée auprès de sa mère; tantôt il travaillait au petit jardin dont il arrosait toutes les fleurs; tantôt il préparait le bois nécessaire pour la cuisine ou le chauffage, et prenait plaisir à remplir d'eau la grande fontaine de grès. Le soir s'établissait la

causerie la plus intéressante, et souvent la plus gaie : elle s'animait pendant un souper très-frugal, mais que Lemierre ne se permettait pas toujours à Paris; enfin, après la nuit la plus heureuse et le sommeil le plus doux, notre voyageur, comblé de tendresses, chargé de bénédictions, se mettait en route, et revenait à pied dans la capitale, où il préparait de nouveau son pèlerinage pour le mois suivant.

Plusieurs années se passèrent ainsi; mais comme l'ambition va toujours recherchant le cœur de l'homme le plus simple et le plus indépendant, elle fit naître à notre poète un seul désir bien légitime, sans doute, ce fut de pouvoir offrir assez à sa mère, pour qu'elle eût auprès d'elle une bonne gouvernante, qui lui évitât le gros du ménage, et la soignât en cas de maladie ou d'infirmité; mais, pour cela, il fallait en quelque sorte doubler la somme; ce qu'il ne pouvait faire à moins de nouveaux succès. Le sort fut favorable à ses vœux :

son poème sur *l'Empire de la Mode*, et celui sur le *Commerce*, lui méritèrent les prix de poésie de l'Académie Française, et le classèrent parmi les jeunes littérateurs qui donnaient l'espoir d'une véritable célébrité. Avec quel transport il alla faire hommage à sa mère de sa nouvelle couronne! Il partit cette fois dès les premiers rayons du jour, et parcourut les cinq lieues de Paris à Villiers-le-Bel en moins de trois heures. C'était au mois d'août, et la chaleur était excessive : comme il était entre Pierrefite et Sarcelles, marchant à l'ardeur du soleil, inondé de sueur et couvert de poussière, il est rencontré par Barthe et Rivarol, deux de ses confrères, qui revenaient du château d'Ecouen, dans une voiture brillante. Ils la font arrêter pour féliciter le lauréat de l'Académie sur son double triomphe, et lui demandent comment il peut voyager ainsi à pied, seul, et par la chaleur. » C'est mon usage, répond Lemierre; j'ai fait vœu d'un pèlerinage tous

les mois, auprès d'une femme qui m'est bien chère, et je viens de Paris sans m'arrêter. — J'entends, dit Barthe, ami du plaisir et grand coureur d'aventures, c'est une jolie personne qui va recevoir l'hommage de vos lauriers. — Mais, mon cher, ajoute Rivarol, avec ce ton caustique et cette piquante saillie qui le caractérisaient, des lauriers académiques sont quelquefois bien pesant, et vous allez arriver chez votre belle un peu trop fatigué peut-être. — Sans doute, reprend Barthe, vous deviez au moins prendre une petite voiture jusqu'à Saint-Denis. — Oh! non, réplique naïvement le poète couronné; ce serait quinze sous de moins pour elle. » A ces mots il les quitte, et continue son chemin. « Quinze sous de moins pour elle! répète Rivarol; cela ne donne pas une haute idée de la dame de ses pensées. — Vous verrez, ajoute Barthe, que ce sera quelque minois de village, quelque jolie petite laitière de ces environs, qui aura blessé l'invulnéra-

ble.... Il a du talent, sans doute : mais les goûts trop simples, et fuyant sans cesse le plaisir. — Et puis une austérité de mœurs, une duperie de principes !..... Quand un écrivain se couvre de pavots, c'est en vain qu'on lui prodigue des lauriers; il ennuie, ne parvient à rien, et voyage à pied. »

Pendant que ces deux aimables fous, suppôts renommés de l'épigramme et de la satire, achèvent leur voyage, en passant en revue les cercles qu'ils ont charmés, les réputations qu'ils ont faites ou détruites, les femmes sensibles qu'ils ont désespérées, le simple et modeste Lemierre arrive à Villiers-le-Bel, et double l'éclat de ses lauriers, en les offrant à sa mère. « Ils me sont » d'autant plus chers, lui dit-il, qu'ils me » donnent enfin le pouvoir d'exécuter le » projet que j'ai formé depuis long-temps, » de vous remettre chaque mois le double » de la somme que vous receviez. Mais c'est » à condition que vous prendrez une gou- » vernante, qui vous rendra tous les ser-

» vices dus à votre âge et à vos anciennes » habitudes. » Madame Lemierre voulut s'opposer à cette offre, que réprouvait la prudence. « La carrière littéraire, disait-elle à son fils, est si chanceuse! Un succès vous donne aujourd'hui de l'aisance, et bientôt un revers peut vous en priver. — Je n'en disconviens pas, répond le poète; mais en attendant que ce revers m'arrive, laissez-moi jouir avec délices de mes premiers avantages, en vous entourant de tous mes soins, en vous ramenant à cette honnête aisance dans laquelle vous avez vécu si long-temps, et dont vous n'avez été privée que par des malheurs imprévus et par les sacrifices sans nombre que vous avez faits pour mon éducation. Puisque le champ dans lequel vous avez semé devient fertile, il est bien juste que vous jouissiez de ses prémices. » En achevant de parler ainsi, il met un genou en terre, et dépose sur ceux de sa mère attendrie, cinq louis, en la laissant libre d'en faire l'usage qu'il lui

plairait; mais en lui déclarant que tous les mois elle recevrait pareille somme.

Le sort parut seconder tant de dévouement et d'amour : le poème des *Fastes* et celui de la *Peinture*, qui achevèrent de fonder la réputation de leur auteur, lui méritèrent de nouvelles couronnes académiques. Bientôt les tragédies d'*Hypermnestre* et de *la Veuve du Malabar*, obtinrent un si grand succès d'affluence, que Lemierre se trouva non-seulement en état de fournir à sa mère les cent vingt livres par mois, mais que bientôt il acheta la petite maison qu'elle habitait. Il l'agrandit, l'embellit peu à peu, donna au jardin plus d'étendue; et la bonne dame eut par ce moyen l'assurance de conserver toute sa vie cette charmante retraite, où jamais, tant qu'elle vécut, son fils ne manqua d'aller faire son pèlerinage accoutumé. Lui-même se procura dans Paris une demeure plus commode et plus propre à recevoir les personnes de distinction qui le recher-

chaient, tant pour ses talens, que pour ses qualités morales. Il sentit alors qu'il ne pouvait plus se dispenser de se montrer dans le grand monde; mais, craignant de dissiper ce qu'il avait amassé par son travail et sa persévérance, chaque fois qu'il allait porter son offrande à sa mère, il lui déposait tout ce que ses succès soutenus lui produisaient, la chargeant d'employer ces fonds à l'acquisition d'une ferme qui, dans le cas où il viendrait à mourir avant elle, lui assurât un revenu suffisant pour conserver l'aisance qu'il avait tant de plaisir à lui procurer.

Un jour qu'il cheminait, selon son usage, vers Villiers-le-Bel, par une pluie d'automne assez considérable, il est rencontré de nouveau sur la route de Saint-Denis, par l'élégant et joyeux Barthe, qui se rendait seul, dans un riche vis-à-vis, au château d'Ecouen, où se réunissait alors la plus brillante société de Paris. «Comment, c'est vous, mon cher Lemierre! Eh quoi,

toujours à pied; et par un temps semblable! — Je me suis fait à toutes les intempéries de l'air, aux caprices de toutes les saisons. — Comme vous voilà mouillé, crotté! C'est bon pour un auteur tombé, mais non pour vous que Melpomène vient de couronner des plus brillans lauriers. — La pluie ne leur fait point de mal. — Et où donc allez-vous comme cela? — A ma petite maison de Villiers-le-Bel. — Et moi à deux pas de là, au château d'Ecouen: parbleu, vous monterez dans ma voiture, c'est-à-dire dans celle que la duchesse D*** a bien voulu me prêter. — Je vous rends grâce; je fais toujours mon pèlerinage à pied. — J'entends; pèlerinage sentimental: il faut que votre amour soit d'une constitution bien robuste, pour supporter un si pénible voyage. — J'en fais l'aveu; mon attachement est tel, qu'il ne finira qu'avec ma vie. — Vous voilà donc pris, à la fin, grand moraliste, qui, sans cesse, boudiez le plaisir! D'honneur, j'en suis

ravi.... Mais encore une fois, montez donc; je vous conduis à Villiers : vous saluez à la hâte votre belle qui s'empresse de faire sécher vos habits; vous faites un peu de toilette, et je vous emmène au château d'Écouen, où l'on reçoit avec distinction l'auteur couronné, où chacun lui prodigue les hommages les plus flatteurs. — Je vous remercie; les grands cercles m'étourdissent, je n'y verrais plus au milieu de vous tous. — Adieu donc, et courez où l'amour vous appelle. — Et vous, où le plaisir vous attend. »

Lemierre s'amusait plus que jamais de la méprise de Barthe; et bravant avec courage la pluie qui redoublait encore, il arrive chez sa mère transpercé jusqu'aux os, et en reçoit les soins les plus tendres. Elle avait, conformément aux intentions de son fils, pris pour sa gouvernante une pauvre veuve, dont le babil et la franche gaieté faisaient supporter la laideur repoussante et l'allure grotesque. Elle se joignit à

sa maîtresse pour combler Lemierre d'égards et de douces prévenances. Elle lui devait la paix et le bonheur de ses vieux jours : aussi n'était-il pas un seul habitant du village à qui elle ne contât chaque jour ce que ce digne fils faisait pour sa mère, et, par contre-coup, pour elle-même.

Lemierre, en arrivant, remit à sa mère environ cent louis, montant des huit dernières représentations de *la Veuve du Malabar*. C'était un des produits les plus forts qu'il eût encore recueillis au théâtre; et cette somme complétait celle que désirait madame Lemierre, pour acquitter le prix d'une ferme des environs, qu'elle avait achetée au nom de son fils. Ce fut donc avec une joie inexprimable qu'elle en grossit le petit trésor dont elle était dépositaire, se promettant bien d'aller, dès le lendemain matin, porter la somme entière chez le notaire du canton, qui demeurait à une demie-lieue de Villiers. Le beau temps succédant à la pluie, et le soleil ayant déjà

séché la surface de la terre, Lemierre employa le reste de la journée à cueillir les fruits d'automne, à les ranger dans le fruitier, à préparer des plantations pour renouveler les espaliers, et à donner surtout les soins les plus empressés à une petite serre-chaude qu'il avait fait établir au fond du jardin; et qui produisait à sa mère des légumes pendant l'hiver et des fleurs dans toutes les saisons.

Enfin, la nuit, à cette époque, venant par degrés couvrir plus promptement l'horizon de ses voiles, notre poète, moins fatigué du voyage qu'il avait fait le matin, que des travaux auxquels il se livrait avec ardeur dans son jardin, rentre près de sa mère, et tous les deux reprennent le tête-à-tête du soir, qui les conduit jusqu'au souper. Dix heures venaient de sonner à l'horloge du village, et madame Lemierre, malgré tout le plaisir qu'elle éprouvait à prolonger cette délicieuse soirée, allait se retirer dans sa chambre à coucher, lorsque

Digitized by Google

tout-à-coup on entend une voiture qui s'arrête à la porte où l'on frappe. C'était Barthe lui-même, qui, malgré l'obscurité de la nuit, s'était fait conduire du château d'Écouen à Villiers-le-Bel, où il n'avait pas eu de peine à découvrir la petite maison de Lemierre. A l'aspect de la vieille gouvernante qui vient ouvrir, il croit voir un de ces argus redoutables que la défiance et la jalousie placent ordinairement en sentinelles auprès de la jeunesse, et de la beauté. « Est-ce que l'austère moraliste serait ja-
» loux de sa belle? » se dit-il, en entrant;
« ma présence et ma réputation vont ache-
» ver de l'effrayer.... » Il pénètre jusqu'à la porte d'un petit salon, toujours conduit par la gouvernante, et brûlant de voir la beauté pour qui le poète avait fait vœu de pèlerinage : il entre, et le trouve auprès d'une dame de soixante ans, dont la coiffure à papillon et le costume antique sont loin de répondre à l'attente du curieux. Lemierre s'aperçoit de la surprise de celui-

ci et lui désignant sa mère comme la dame qui, chaque mois, l'attirait à ce village, il le fait rire de son erreur et rougir de ses soupçons. Barthe, impatient de remplir le but de sa visite, annonce qu'il s'est imprudemment lancé dans un trente et quarante au château d'Écouen, qu'il y avait perdu non-seulement l'or qu'il portait sur lui, mais cinquante louis sur sa parole; et qu'il venait tout franchement prier Lemierre de les lui prêter. » Mon créancier, dit-il, est un secrétaire d'ambassade qui part demain pour Berlin; il m'est impossible de différer un instant. J'ai voulu d'abord m'adresser à plusieurs gens de qualité que je connais; mais ils n'ont jamais d'argent sur eux: les financiers ne prêtent qu'à forte usure; je ne vois donc que vous, mon cher Lemierre, qui puissiez me sauver de cette crise d'honneur. J'ai pensé que, nouvellement doté par *Melpomène*, vous pourriez facilement m'avancer cette somme, que je vous remettrai sous deux mois. — De tout

mon cœur! s'écrie celui-ci : combien je vous remercie de m'avoir préféré à tout autre! A ces mots, il prie sa mère de lui remettre cinquante louis sur son petit trésor ; ce qu'elle fit, non sans quelque regret, puisque ce prêt l'empêchait d'acquitter le lendemain le prix de la ferme, ainsi qu'elle se l'était proposé. Barthe, muni de la somme, réitère à son confrère ses remircîmens du service important qu'il veut bien lui rendre, renouvelle à madame Lemierre ses excuses de son étrange méprise, et remonte en voiture.

« J'avoue, dit Lemierre, que je suis heureux et fier d'obliger à ce point un homme de lettres, et surtout un de ces beaux esprits que leurs succès dans le grand monde aveuglent sur le mérite obscur, qui peut les servir avec franchise, et conquérir leur estime. Celui-ci m'a quelquefois décoché ses traits malins, et m'a badiné sur la simplicité de mes mœurs ; je ne suis pas fâché de lui prouver que c'est là que

se trouve toujours la véritable amitié. — Mais, mon fils, êtes-vous bien certain que cette somme pour nous assez considérable.... — Me sera rendue : oh, très-fidèlement, je vous assure; Barthe est léger, brillant, caustique, mais homme d'honneur. Quant à l'acquit de la ferme, il ne sera différé que d'un mois; le succès inespéré de ma *Veuve* me produira, d'ici à notre première entrevue, au delà de cinquante louis que je puis dire avoir bien placés, puisqu'ils m'ont fait un ami. »

Bercé de cette aimable idée, Lemierre se livra toute la nuit au sommeil le plus paisible; et le lendemain matin, à son heure accoutumée, il se remit en route pour Paris. Lorsqu'il était sur l'avenue de Saint-Denis, il fut atteint par Barthe toujours dans le vis-à-vis de la duchesse D***. Celui-ci le fait arrêter aussitôt, en descend, le renvoie au château d'Ecouen, et dit au poète en lui serrant la main : « Je » ne puis rester en voiture à côté de Le-

» mierre qui marche à pied. Je veux ache-
» ver la route avec vous, et j'éprouve déjà
» que le char brillant de l'opulence, ne
» vaut pas le bras d'un véritable ami. » Ils cheminent donc ensemble, et s'entretiennent des charmes, des avantages de la vie privée, et de ce vide qu'on éprouve tôt ou tard dans le tourbillon du grand monde. Pour achever de s'en convaincre, chacun d'eux s'amuse à faire la récapitulation de son voyage. «Hier, dit Barthe, j'arrive sombre et rêveur au château d'Ecouen, préparant néanmoins tous les moyens d'égayer un grand cercle, d'y briller et de plaire. — Moi, dit Lemierre, quoique mouillé jusqu'à la peau, et crotté jusqu'à la ceinture, j'entre joyeux et triomphant chez ma mère, qui, par ses soins et sa tendresse, me délasse promptement des fatigues de la route. — Je n'ai trouvé dans ce vaste château que l'ennui de l'étiquette; l'orgueil des rangs et des cœurs froids. — Dans mon humble retraite, la joie brillait

sur chaque visage, et tous les bras m'étaient ouverts. — Malgré l'appétit qui me dévorait, je n'ai pu dîner qu'à cinq heures du soir, ne sachant que choisir à l'aspect de mets nombreux donc j'étais rassasié d'avance. — A deux heures précises j'ai fait avec ma bonne mère le repas le plus frugal, mais le plus sain. — J'étais, à gauche, étourdi par le caquet assommant d'un petit-maître; à droite, suffoqué par une vieille femme laide et musquée.—A droite, j'étais égayé par le chant délicieux des oiseaux de ma volière; à gauche, embaumé par le parfum des fleurs de mon jardin.— J'ai passé tout la nuit à courir après l'esprit et à ne rien produire. — J'ai dormi neuf heures de suite, et à mon réveil j'ai fait quelques bons vers. — Enfin, j'ai compromis au jeu ma fortune et mon honneur. — Et moi j'ai pu réparer l'un et sauver l'autre. Jugez, ajoute Lemierre en lui serrant la main, jugez si j'ai raison d'aimer la vie privée, et si je dois être fidèle à mon cher pèlerinage. »

SEDAINE AU PARTERRE.

Celui qui passait à si juste titre pour être en France le premier charpentier dramatique, cet homme qui, moins par calcul que par instinct, savait prendre la nature sur le fait, et donner à toutes ses productions un intérêt, une vérité dont tant de beaux esprits dédaignent le charme, et méconnaissent la puissance, Sedaine, en un mot l'un des fondateurs de l'Opéra-Comique, et qui longtemps encore en sera le plus ferme soutien, ne cherchait point à plaire aux spectateurs opulens et désœuvrés, qui viennent apporter aux loges l'indolence et l'ennui; ils ne recherchait que l'approbation du parterre et des galeries; il n'ambitionnait que les suffrages de cette nombreuse portion du public, toujours impartiale, et qui se laisse

aller naturellement à toutes les sensations qu'elle éprouve.

« Laissons, » disait souvent Sedaine aux jeunes auteurs qui l'honoraient et cherchaient à l'imiter, « laissons à ceux de nos » modernes confrères qui s'imaginent riva- » liser Molière ou Racine, la tâche glorieuse » de charmer la grandeur et l'opulence : » pour nous qui suivons un sentier plus » modeste et qui prenons la plupart de nos » tableaux au village, ou dans les classes les » plus obscures de la société, bornons-nous » à plaire aux bons vieux bourgeois du Ma- » rais, aux honnêtes marchands de la rue » Saint-Denis ou des Lombards ; mettons » notre gloire à les amuser, à les intéresser, » à les instruire sans qu'ils s'en doutent ; » et si nos couronnes ne sont pas formées » du beau laurier qu'on cueille à la cime » du Parnasse, elles nous offriront du moins » quelques fleurs dont le doux parfum nous » consolera des atteintes de la critique et » de l'envie. »

Ce qui surtout rendait Sedaine remaquable, et lui fit obtenir au théâtre tant de succès durables, c'était l'art si difficile de préparer les situations, d'où dépend le sort d'un ouvrage; il possédait cet art à un tel degré, que plus d'une fois on le vit oser déplaire un moment avec intention, pour se montrer ensuite plus brillant, et porter dans les cœurs de profondes émotions. J'étais un jour près de lui à la représentation d'une de ses pièces, dont le premier acte excita dans le parterre de sinistres murmures. Il resta calme, et dit, avec cette noble assurance du triomphe: « Je » crois qu'ils se fâchent tout de bon; ils mé- » riteraient bien que pour les punir, je fisse » baisser la toile, et que je les privasse de » mon second acte. »

En effet, ce second acte commence et le vif intérêt qu'il inspire, les mots heureux dont il brille, et la rapidité de l'action embrasent tout l'auditoire, qui passe du mécontentement et du trouble à l'accord le plus unanime, à l'enthousiasme le plus

universel. « Je savais bien, » reprend alors Sedaine en souriant, «qu'ils se repentiraient » de leur imprudence. Ne faudrait-il pas » leur donner des situations dès la première » scène? Oh? je les formerai. »

Cependant cet auteur célèbre, qui semblait en apparence vouloir commander au public, était un de ses plus adroits adulateurs, et ne négligeait aucun moyen de lui plaire. Peu confiant dans le faux zèle de tous ces officieux qui viennent, après la première représentation d'une pièce, indiquer ce qu'il faut changer ou retrancher, et qui bien souvent ne sont que les émissaires de l'envie qui n'ose se montrer à découvert, Sedaine avait coutume de ne s'en rapporter qu'à lui seul. Il allait à cet effet, pendant la seconde représentation de ses ouvrages, se placer dans un des coins les plus sombres du parterre; et là prêtant une oreille attentive, et se jugeant avec la sévérité d'un censeur impitoyable, il recueillait toutes les opinions dont il faisait son profit. Ni les éloges outrés,

ni les critiques amères dont il était souvent assailli, ne pouvaient détourner son attention de ce qui était louable ou répréhensible dans son ouvrage, et de ce qu'il fallait y corriger ; c'est ainsi que toujours guidé par le goût du public, il savait tour à tour exciter l'attendrissement et provoquer le rire. C'est ainsi qu'en variant les sensations du peuple, et lui retraçant des scènes toujours à sa portée, il parvint à rivaliser au théâtre les littérateurs plus distingués, et à se faire un nom que rappellent chaque jour en France les nombreux ouvrages dont il enrichit notre scène lyrique.

Après avoir soutenu le berceau de l'Opéra-Comique par d'agréables productions, où tout Paris se portait en foule, Sedaine, de concert avec Anseaume et Favart, voulut donner plus d'extension à ce genre de spectacle si analogue au caractère français; il fit valoir le talent des acteurs qui s'unirent aux Comédiens Italiens; et, se-

condé par les harmonieux accords de Monsigny, de Philidor et de Grétry, il enrichit le répertoire de ces ouvrages nombreux et variés qui sont devenus modèles en ce genre, et portèrent le Théâtre-Italien au plus haut degré de splendeur.

On venait d'y donner la première représentation de *Richard Cœur-de-Lion*. L'enthousiasme qu'avait excité cette pièce nouvelle, attirait un si grand concours de monde au théâtre, que Sedaine, malgré tous ses efforts, ne put aller se placer au parterre, qu'à la cinquième représentation. On avait joué, ce jour-là même, *Rose et Colas*, chef-d'œuvre de naturel, de grâce, de fraîcheur; et tous les spectateurs, favorablement disposés par ce tableau frais et riant, se livraient avec plus d'ivresse encore aux situations entraînantes de *Richard*. Celle, entr'autres, où *Blondel*, cherchant partout son roi, au retour de la Palestine, grimpe sur un arbre qui borde les fossés d'un château fort, et s'as-

sure en chantant une romance, que son maître gémit dans la tour obscure d'où il se promet de l'arracher; cette situation, dis-je, l'une des plus heureuses du théâtre, produisait un effet irrésistible. D'un côté, l'héroïsme et la majesté réduits à l'impuissance, et gémissant dans les fers; de l'autre, le noble élan, le zèle infatigable, et les doux accens de l'amitié, pénétraient à la fois d'inquiétude, d'attendrissement et d'admiration: tous les cœurs étaient épanouis, tous les yeux étaient mouillés de larmes. Sedaine seul, immobile dans un coin du parterre, ne donnait aucun signe d'approbation, et méditait en secret sur les moyens de porter dans l'âme des spectateurs ces commotions électriques qui, bien souvent, empêchent de remarquer les défauts d'un ouvrage, lorsqu'un de ses voisins, surpris, choqué de cette froideur apparente, dit en grommelant: « Il faut être bien malheureusement organisé, pour ne pas sentir une scène aussi touchante. —

Quand on n'a pas daigné sourire à *Rose et Colas*, ajoute un autre spectateur, il n'est pas étonnant qu'on soit insensible aux beautés de *Richard*. — Chacun est libre, répond Sedaine, avec la brusquerie qui le caractérisait : si je pouvais applaudir la musique sans les paroles; je m'en donnerais le plaisir aussi bien que vous. — Et que trouvez-vous donc à blâmer dans cette pièce? répond l'un : tout ce que dit *Blondel* n'est-il pas l'expression du sentiment, le noble élan d'un chevalier loyal, d'un ami vrai, du sujet le plus fidèle? — Trouverez-vous, s'écrie un autre, dans les chefs-d'œuvre même de nos grands maîtres, une situation plus vraie, plus attachante, et surtout plus adroitement préparée? — Je ne vous empêche pas, messieurs, de vous extasier tout à votre aise. Oh! je ne trouve pas cela mauvais, je vous assure; mais chacun a sa manière de voir et de sentir; et, quant à moi, je ne peux pas applaudir cet ouvrage-là. — Il n'y a

qu'un ennemi de Sedaine qui puisse parler ainsi. — Moi, son ennemi! je ne le fus jamais de personne. — Le vrai talent a toujours tant d'envieux! continue un des spectateurs : tel qui critique si sévèrement les autres, ne pourrait pas en faire autant qu'eux. — Oh! si je voulais m'en donner la peine.... répond l'heureux auteur, avec un sourire qu'il ne peut réprimer. — Vous, imiter Sedaine! vous seriez bien embarrassé, si l'on vous prenait au mot. — Peut-être ai-je fait mes preuves tout autant que lui. — Je gagnerais que monsieur est un de ces grands auteurs à petits succès. — Des succès! ajoute un voisin, il n'en eut jamais, et n'en aura de sa vie : quand on est aussi froid, aussi insensible à tout ce qui transporte et pénètre le cœur, on ne peut rien produire.... » Enfin, la dispute s'échauffe : Sedaine trouve si plaisant de quereller ainsi contre lui-même, qu'il apporte dans ses débats une chaleur, et surtout une ironie qui blesse ses incrédules

adversaires au point qu'ils allaient en venir à des provocations, lorsque la toile se leva pour la représentation du troisième acte.

Cette partie, la plus faible de l'ouvrage, et qui même, à cette époque, était plus défectueuse encore qu'elle ne le paraît aujourd'hui, donnait beau jeu à Sedaine pour se critiquer de nouveau, et provoquer ses adversaires; que tout bas il nommait ses plus ardens défenseurs. « Soutiendrez-vous encore, leur disait-il, que ce troisième acte est digne des plus grands maîtres? — Nous avouerons franchement, lui répliquait-on, qu'il ne répond pas aux deux premiers : tout ne peut être d'une égale force dans un ouvrage dramatique; et ceux même qui approchent le plus de la perfection, nous offrent des actes entiers sans couleur et sans ressort. D'ailleurs, Sedaine connaît trop bien la scène pour ne pas retoucher celui-ci. — Il fera parbleu bien; mais il aura de la peine à en

faire quelque chose de bon. — Si vous l'aidiez de votre érudition et de votre génie, ajouta le plus obstiné des spectateurs, avec un sourire ironique, vous pourriez, sans doute, faire disparaître aisément tous ces défauts et le conduire à cette perfection si rare, dont tout annonce que le ciel a voulu vous favoriser. »

Ce nouveau trait satirique, dont Sedaine feignit d'être piqué au vif, alluma de nouveau la dispute, qui, des contradictions, conduisit aux railleries les plus mordantes. Tout le parterre en fut troublé, et ne cessait de crier : « Silence ! à la porte ! à bas la cabale ! » Enfin, le spectacle étant terminé, aux acclamations, aux applaudissemens réitérés du public, on entoure les querelleurs, et l'on veut connaître le motif qui les divise. « Ce sont ces messieurs, » dit l'auteur de *Richard*, qui veulent me » forcer à trouver bonne la pièce qu'on » vient de représenter, et qu'en honneur, » je ne puis pas applaudir. » A ces mots,

un murmure général se fait entendre ; des huées de toute espèce et mille brocards tombent sur l'inconnu, qui, cachant avec adresse tout le plaisir qu'il éprouve, soutient son opinion avec véhémence, et répète, en sortant du parterre, que jamais il n'applaudira Sedaine. « C'est un perturba-
» teur, crie-t-on de toutes parts ; c'est un
» de ces chefs stipendiés par l'envie, qui
» n'est venu que pour nuire au succès de
» *Richard ;* mais il n'y parviendra pas. A
» bas le cabaleur !... » En ce moment, l'officier de garde, s'avance, et veut emmener l'inconnu, pour rendre compte de sa conduite. « Elle n'a rien de répréhensible, » répond celui-ci, d'un caractère opiniâtre ; et voulant pousser à fin cette plaisante aventure : « J'ai dit à ces messieurs, et je répète encore publiquement que jamais je n'applaudirai Sedaine. — Votre nom ? reprend l'officier. — Je ne puis le dire qu'à vous seul, monsieur. — En ce cas, suivez-moi. » A cet ordre prononcé avec force, et

d'un air soupçonneux, Sedaine, impatient de se soustraire aux regards des nombreux spectateurs qui sortaient, et parmi lesquels il craignait de rencontrer quelqu'un qui le reconnût, se dispose à suivre l'officier, dont il espère bien s'amuser encore, lorsque Favart, déjà vieux, et trop célèbre pour envier le succès d'un rival, perce la foule, et venant se jeter dans les bras du critique obstiné, s'écrie avec joie : « O mon » cher Sedaine! jouissez de votre triom- » phe : il n'en fut jamais de plus complet, » ni de mieux mérité! »

On peut se figurer quelle fut, à ces mots, la surprise de tous ceux qui entouraient l'auteur de *Richard*. On se presse à ses côtés ; c'est à qui le complimentera, le félicitera. L'officier de garde, honteux de ses soupçons, se confond en excuses : les plus ardens défenseurs de Sedaine, dont il avait si plaisamment excité la colère, redoublent d'applaudissemens, auxquels succèdent mille éclats de rire, et s'empressent

de divulguer tout ce qui venait de se passer au parterre. « Je le reconnais bien là, » s'écrie Favart; toujours étudiant le peu- » ple, et cherchant les moyens de l'inté- » resser pour le rendre meilleur. » Chacun trouva cette scène bien digne d'un homme de génie, et d'un esprit observateur : on admira sa modestie, et en même temps cette noble confiance en soi-même. Enfin Sedaine, après avoir remercié ses aimables adversaires du vif intérêt qu'ils daignaient lui porter, se retira satisfait de sa soirée, et bien convaincu que, si la carrière du théâtre offre des contrariétés sans nombre et des dangers effrayans, elle procure aussi des jouissances dont une seule efface le souvenir de tous les maux qu'on a soufferts.

Digitized by Google

LE SOMMEIL DE LA HARPE.

Dans ces temps heureux où Paris, sous un long règne de paix, étalait aux yeux de l'Europe tout ce que les lettres et les arts ont de plus parfait et de plus brillant, on vit se former une société d'hommes titrés, opulens, qui, voulant offrir aux étrangers une réunion tout à la fois utile et rare, fondèrent ce lycée, où, tour à tour, se sont illustrés tant de savans et de littérateurs; où l'on vit se former un grand nombre de réputations; où la jeunesse, avide d'instruction et de gloire, trouvait des modèles dans tous les genres, et le moyen le plus sûr d'atteindre un jour à la célébrité.

Ce bel établissement, qui subsiste encore, et seul traversa les troubles politi-

ques, les orages de l'anarchie, eut, de tout temps, l'honneur d'inscrire parmi ses membres les noms les plus chers et les plus distingués. Ce qui lui donna surtout un éclat durable, et fit regarder comme une faveur le droit d'y être admis, ce fut le Cours Littéraire de ce nouveau Quintilien, qui, pendant quarante ans, fut l'oracle du Parnasse français, et ne cessa d'honorer la pénible fonction de critique, par une érudition profonde, par un caractère mâle, incorruptible. Élève enthousiaste de Voltaire, et contemporain de tous les hommes qui ont illustré la moitié du dix-huitième siècle, La Harpe s'était fait remarquer dès sa jeunesse, par des succès académiques, auxquels il joignit bientôt les couronnes de Melpomène. Il se plaça quelque temps après au premier rang des modernes Aristarques, dans la rédaction du *Mercure de France*, qui prit, sous sa plume, un vol rapide, et porta dans toutes les cours étrangères la gloire et la pééminence de la lit-

térature française. Enfin, séduit par la réunion des grands talens qui composaient le lycée de Paris, enhardi par le plan vaste et imposant qu'il avait conçu, doué par la nature d'une physionomie noble, expressive, d'une élocution ferme, entraînante, et de cette audacieuse fierté que donne la conviction de ses propres forces, La Harpe entreprit de parcourir tous les siècles, d'embrasser tous les genres : il fonda cet éternel monument devenu, pour ainsi dire, la mappemonde littéraire, qui présente l'immense domaine de l'esprit humain, depuis la poétique d'Aristote, jusqu'aux plus légères productions que vit éclore ce commencement du dix-neuvième siècle.

Aucun critique n'avait conçu jusqu'alors une idée plus grande, un projet plus téméraire, et dont néanmoins le succès a surpassé l'attente de son auteur. Qui mieux que lui posséda l'art de s'identifier avec tous les écrivains dont il parle, avec les innombrables productions qu'il analyse? Quelle

étonnante variété ! quelle abondance et quelle couleur locale ! comme sa dialectique est pressante, irrésistible ! il séduit, il entraîne, alors même qu'il montre une prévention dont il ne peut se défendre, ou qu'il traite ses contemporains avec une partialité que peut-être il serait permis de blâmer. Jamais on n'employa plus impitoyablement l'arme de l'ironie et du ridicule ; jamais on ne fit mieux sentir l'indépendance et la dignité de l'homme de lettres ; jamais surtout on ne tonna avec une indignation plus véhémente contre toute espèce de tyrannie.

Cependant, à travers ces foudres oratoires qui le rendaient si redoutable, on remarquait souvent, dans ce critique sévère, la douce voix du sentiment et le sourire de la gaieté. S'il aimait à parcourir des monts escarpés, des antres ténébreux, il se plaisait à descendre dans une prairie, à s'arrêter sous de frais ombrages ; à s'y mêler parmi les pâtres, dont les jeux

avaient pour lui des charmes. Il était avide de popularité; le suffrage des femmes surtout flattait son amour-propre, et chatouillait son cœur. Je l'ai vu souvent, au milieu d'un cercle brillant, rendre aux grâces, à la beauté, les hommages les plus empressés: on eût dit alors que l'austère Quintilien avait fait place au tendre Tibulle, ou au galant Ovide.

Chaque fois que La Harpe devait parler au lycée, on s'y portait en foule : la certitude de s'instruire à l'entendre, excitait encore la curiosité. L'érudit et le jeune élève, le philosophe et l'homme du monde, orateurs, poètes, artistes, tous s'empressaient d'assister à ce cours de littérature, devenu l'oracle du siècle, la balance du mérite, et l'échelle des réputations. Ce fut ainsi que La Harpe analysa d'abord la poésie épique des anciens, les tragédies d'*Eschyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide* : la comédie grecque et latine, les chefs-d'œuvre d'*Horace*, les satires de *Juvénal*, de *Perse*, de *Pétrone*,

et les poésies érotiques de *Catulle*, d'*Ovide* et de *Tibulle*. Il parcourut ensuite tous les orateurs, les historiens, les naturalistes; et, après avoir tracé le tableau vaste et fidèle des premiers siècles littéraires, il arriva plus brillant encore à celui qui semble réunir, à lui seul, la splendeur de tous les autres : il retraça le beau siècle de Louis XIV.

Déjà il avait analysé, trop laconiquement peut-être, le génie fondateur de Pierre Corneille : déjà il avait fait sentir toutes les beautés de Racine, dont il ne pouvait se lasser d'admirer le style, qu'il appelle le langage des dieux. Enfin il venait de rendre à Molière, à Despréaux et à Jean-Baptiste Rousseau, les hommages qu'ils méritent, lorsqu'il annonça que, dans la première séance, il parlerait sur La Fontaine. On attendait le jour fixé avec une impatience proportionnée au talent de l'orateur. On savait d'avance le respect, l'admiration qu'il portait au fabuliste inimitable, et ces

sentimens qu'éprouvait l'universalité des habitués du lycée, ne firent qu'augmenter l'intérêt qu'offrait un semblable sujet, et le désir d'entendre le plus redoutable des critiques rendre justice au *bonhomme*.

La Harpe, de son côté, mesura, d'un œil observateur, la tâche qu'il avait entreprise; et, ne doutant pas que son opinion sur La Fontaine ne fît époque dans la république des lettres, et ne contribuât à sa propre réputation, il se livra tout entier à cette partie de son Cours Littéraire. Entraîné comme par enchantement dans l'examen de tant de fables dont le charme et la variété produisent l'indécision du choix, il fut long-temps sans pouvoir classer ses idées. Il lisait sans cesse, et relisait encore, s'arrêtant à chaque phrase, à chaque vers, à chaque mot, dont il admirait la grâce et le naturel. Cependant la veille de la séance annoncée arriva, sans qu'il eût achevé de mettre en ordre son travail. Il lui fallut donc passer la nuit entière à rassembler

ses matériaux, à former cette analyse, ou plutôt cet éloge de La Fontaine, qu'on peut regarder comme le fragment le mieux pensé, le plus profondément senti qui soit sorti de la plume féconde de l'Aristarque français.

Le jour annoncé, l'entrée du lycée fut assaillie par un nombre considérable de curieux et d'habitués, qui s'entassaient à chaque porte, remplissaient les issues, et semblaient d'avance recueillir avec avidité tout ce qu'allait proférer la bouche éloquente du célèbre critique. Celui-ci ne paraissait ordinairement à la tribune que le dernier, il ne se rendit donc au lycée que vers le milieu de la séance, et s'arrêta, selon son usage, dans une petite pièce éloignée des grands salons, et faiblement éclairée, où il aimait à méditer en silence, avant de se montrer en public, et à recueillir toutes ses forces; mais ce jour-là même elles se trouvèrent tellement épuisées par l'excès du travail et la privation de sommeil, qu'il s'endormit en examinant de

nouveau ce qu'il allait prononcer devant le nombreux auditoire qui l'attendait avec impatience.

L'orateur qui le précédait immédiatement à la tribune, ayant fini de parler, on s'attend à voir paraître le nouveau Quintilien : on se dispose à l'applaudir dès son entrée; on s'agite, on s'avance, on se presse, afin de ne pas perdre un seul mot de ce qu'il va dire, lorsqu'un des administrateurs du lycée vient annoncer que M. de La Harpe, ayant passé la nuit à retoucher son travail, s'était abandonné, dans une pièce voisine à un sommeil si paisible et si profond, qu'on n'avait pas le courage de le réveiller, et qu'on désirait à cet égard consulter l'assemblée. « Nous attendrons, s'écrie-t-on de toutes parts : puisqu'il a veillé pour nos plaisirs et notre instruction, nous respecterons son sommeil. — Cependant il est tard, reprend l'administrateur; et ce repos salutaire dont jouit en ce moment M. de La Harpe peut se prolonger

long-temps encore. — Eh bien, répondent plusieurs voix, nous remettons à la prochaine séance le bonheur de l'entendre : oui, nous nous retirons tous, en suppliant qu'on ne le réveille pas. » A ces mots chacun se lève et se dispose à sortir en silence, lorsque Luce de Lancival, jeune professeur d'éloquence, et passant déjà pour l'un des plus habiles lecteurs de la capitale, demande que chacun reste en place, et propose de lire pour l'orateur endormi. « Le cahier, » dit-il, qui contient le travail de M. de » La Harpe, est tombé à ses pieds ; je vais, » si l'on daigne m'y autoriser, m'en empa- » rer au nom de l'assemblée ; il me suffira » de quelques instans pour le parcourir, » pour habituer mes yeux à l'écriture de » ce grand maître, et je tâcherai de donner » ensuite à cette importante production, » sinon tout le charme dont elle est sus- » ceptible, du moins l'expression la plus » vraie du respect et de l'admiration. » On applaudit à la proposition du jeune profes-

seur ; elle fut adoptée avec d'autant plus d'empressement, qu'elle offrait à la fois le moyen de satisfaire une attente si légitime, et celui non moins piquant peut-être d'applaudir au talent de La Harpe, sans qu'il pût s'en douter.

Luce de Lancival, après avoir été prendre le manuscrit aux pieds du célèbre professeur, toujours plongé dans un profond sommeil, vient se placer à la tribune, où, rappelant tout son courage, et faisant excuser de nouveau ce que sa démarche pouvait avoir de téméraire, il fait entendre la lecture de ce chapitre du Cours de Littérature, intitulé : « De la Fable et du Conte, » et commençant par ces mots : « De La Fon- » taine..... » A ce nom tous les cœurs furent émus ; il rappelait à la fois le guide de l'enfance, l'ami de l'âge mûr, et le consolateur de la vieillesse. Tous les sexes, tous les âges lui rendirent hommage, et ce nom chéri de La Fontaine fut salué par un applaudissement universel et long-temps pro-

longé. Le jeune lecteur, transporté lui-même, et partageant vivement l'émotion des auditeurs, ne put d'abord proférer que d'une voix altérée le début de La Harpe, qui prouve que si, dans tous les genres d'éloquence et de poésie, la prééminence fut disputée ou partagée, soit chez les anciens, soit parmi les modernes, il n'en existe qu'un dans lequel un seul homme ait éclipsé tous ses rivaux; et que ce genre lui est tellement resté en propre, que désigner la fable, c'est nommer La Fontaine.

Luce de Lancival, se livrant ensuite à la chaleur entraînante de son élocution, fait sentir l'élégance et la vérité du portrait que La Harpe trace de ce poète inimitable, « qui, dit-il, sublime dans sa naïveté, » charmant jusque dans sa négligence, est » au-dessus de l'analyse, et ne peut être » que lu, relu, goûté avec délices; écrivain » enchanteur, à qui nul n'a ressemblé » dans sa manière de raconter; sage de » tous les temps, qui, sous l'attrait du

» plus gracieux badinage, sait donner du
» charme à la morale, et surtout faire ai-
» mer le bon sens..... » Ici les applaudissemens recommencent, et sont aussitôt réprimés par la crainte de réveiller celui qui les excite, et qui toujours est enseveli dans un profond sommeil. Mais lorsque le lecteur, passant à la description du bonheur dont jouissait l'illustre fabuliste, et de sa bonhomie qui lui fit tant d'amis, lut cet ingénieux parallèle du Bonhomme et du bon Roi; lorsqu'il dit que ces deux surnoms populaires, qui expriment si bien l'opinion générale, n'ont jamais été donnés par les Français qu'à deux hommes qui passeront dans la postérité la plus reculée, chargés de leur amour, de leur admiration, et que toujours ils désigneront Henri IV et La Fontaine....., alors les applaudissemens se renouvelèrent, et les acclamations qui s'y joignirent furent si vives, qu'elles réveillèrent enfin celui qui les méritait si bien, et qui, loin de songer

à son triomphe, crut bonnement que ces transports n'étaient qu'un hommage rendu par le public au talent du jeune professeur d'éloquence, dont il reconnut la voix, et auquel il portait un intérêt particulier.

Cependant celui-ci, qu'animait l'effet qu'il produisait sur tout son auditoire, continue à lire ce chef-d'œuvre de La Harpe, qui d'abord écoute vaguement quelques phrases qu'il trouve de son goût. « J'ai tou-
» jours prédit, se dit-il à lui-même, que
» ce Luce de Lancival irait loin..... Com-
» ment donc! voilà du trait, de la verve,
» de la véritable éloquence. Je ne ferais
» pas mieux moi, qu'on dit passé maî-
» tre.... » Mais, qu'on juge de la surprise de cet habile critique, lorsque le lecteur, venant à proférer de nouveau le nom de La Fontaine, fait sentir l'influence du bonhomme sur le bonheur de ses semblables! La Harpe reconnaît alors ses idées, ses expressions, et se trouve dans son propre domaine. Il cherche son manuscrit

qu'il ne peut trouver; il écoute encore, et ne doute plus qu'on n'ait voulu respecter son sommeil, et que le jeune Lancival, qui lui a paru si pur et si brillant, ne soit son fidèle interprète. Vivement ému, mais ne voulant pas interrompre une lecture qui charmait une si nombreuse assemblée, et lui faisait éprouver à lui-même une jouissance inexprimable, il se tient près de la porte, appuyé contre le mur, et respirant à peine; il suit avec ivresse tous les mouvemens oratoires de l'heureux lecteur, et partage tellement les vives impressions qu'ils produisent, les transports qu'ils excitent, qu'entraîné malgré lui vers la fin de la lecture, il s'avance involontairement à la porte d'entrée, montre sa figure épanouie aux auditeurs, qui se lèvent à l'instant même, volent à se rencontre, et le comblent de félicitations et d'hommages. Les administrateurs du Lycée l'instruisent de la privation qu'avait voulu s'imposer tout l'auditoire, pour ne point troubler son

sommeil, et Luce de Lancival, descendant de la tribune, et remettant à la Harpe son manuscrit, lui dit en se jetant dans ses bras : « Maître, excusez ma témérité! vous » voyez un jeune athlète qui, pour s'ha- » bituer aux combats, s'exerçait avec les » armes d'Hercule. »

MARMONTEL A SAINT-BRICE,

OU

LES LECTURES DU SOIR.

De toutes les jouissances que puisse éprouver un homme de lettres, de tous les avantages, de tous les honneurs même qu'attirent sur lui des succès nombreux et mérités, rien n'a plus d'attraits pour son cœur, et ne flatte aussi délicieusement son amour-propre, que le bonheur de revivre dans ses enfans, instruits par ses leçons, dotés par ses talens, et lui donnant l'assurance de se montrer dignes d'un nom dont la célébrité lui coûta tant de travaux, de veilles et de sacrifices.

Ce fut pour atteindre à ce but, qui tout à la fois offre la récompense d'une lon-

Digitized by Google

gue et belle carrière, et l'espoir d'une heureuse vieillesse, que Marmontel s'éloigna des cercles brillans de Paris et des faveurs de la cour, pour se retirer au village de Saint-Brice, et s'y livrer entièrement à l'éducation de son fils.

Ni les fonctions d'historiographe de France, ni les devoirs que lui imposait l'honorable titre de secrétaire perpétuel de l'Académie Française, ne purent le faire renoncer à payer la dette sacrée d'un littérateur et d'un père. Si, dans ses Contes moraux et dans *Bélisaire*, il avait eu déjà l'avantage d'offrir d'utiles exemples et des avis salutaires à toutes les classes de la société, il sentit qu'il ne pouvait en refuser à sa famille, dont il était si tendrement aimé. Il se mit donc à composer les *Leçons d'un père à ses enfans*, auxquelles succédèrent bientôt *les Élémens de Littérature*. Il voulut créer un cours d'éducation dégagée de cette austérité scolastique, de ce système routinier qui fatiguent la jeu-

nesse, nuisent bien souvent à l'essor du génie, et couvrent d'épines les premiers sentiers du Parnasse, qu'on ne saurait trop aplanir.

Marmontel occupait une maison simple, mais commode, située près du château de Saint-Brice, appartenant à cette époque, à l'un des plus riches fermiers-généraux, célèbre par sa magnificence et son amour pour les arts, mais plus encore par sa bienfaisance; dont un grand nombre d'infortunés connaissaient toute l'étendue, et par l'extrême tendresse qu'il portait à ses enfans.

Veuf depuis long-temps, il avait refusé constamment de former de nouveaux nœuds, dans la crainte qu'ils ne diminuassent son extrême tendresse pour ses trois filles, qui semblèrent s'en montrer dignes, tant qu'elles furent entièrement soumises à son autorité; mais, richement établies, et lancées dans le tourbillon des plaisirs, elles négligèrent insensiblement celui à

qui elles devaient l'existence et le bonheur. Ce père, trop sensible pour ne pas souffrir de ce cruel abandon, mais trop fier pour le laisser paraître, résolut de quitter Paris, où sa présence eût rendu ses filles plus coupables aux yeux du public; il alla fixer sa demeure au château de Saint-Brice. Là, revenu de toutes les illusions du grand monde, fatigué des délices de l'opulence, et dégoûté du commerce des hommes, parmi lesquels il comptait tant d'ingrats, il borna ses jouissances à l'étude de la nature et à la culture des arts, sa passion favorite, qui seule charme les ennuis, adoucit les chagrins, et rend en quelque sorte une famille dans les êtres intéressans dont elle nous environne.

Chaque jour on voyait cet homme opulent, autrefois si recherché dans sa parure, parcourir dès le lever du soleil, le parc de Saint-Brice, sous les vêtemens d'un simple agriculteur; élaguer des arbres, ratisser des allées, et prodiguer lui-même les soins

les plus assidus à un jardin botanique où il trouvait amplement de quoi composer une pharmacie complète, avec laquelle il allait dans tous les environs porter chez les indigens malades ce qui pouvait alléger leurs souffrances, hâter leur guérison. Rien n'est plus inventif en bienfaisance qu'un cœur aimant et profondément blessé : il semble qu'il ne parvienne à s'étourdir sur le mal qu'il ressent, qu'en courant après tout le bien qu'il peut faire.

L'habitation que Marmontel avait choisie au village de Saint-Brice, et qui chaque jour lui devenait plus chère, n'était séparée du parc du château que par un mur mitoyen ; et bien souvent l'ancien fermier-général, livré à ses occupations champêtres, ou plongé, au fond d'un bosquet, dans la profonde rêverie à laquelle il s'abandonnait souvent, entendait son voisin folâtrer avec ses enfans, et savourer à longs traits les délices qu'éprouve un heureux père. « C'est ainsi que j'étais, se disait en sou-

» pirant le seigneur de Saint-Brice : je
» voyais mes trois filles enlacées dans mes
» bras; j'entendais leurs cris de joie en
» m'abordant; je recevais leurs douces ca-
» resses....., et maintenant me voilà seul;
» je ne sais plus où appuyer mon âme, où
» pouvoir épancher ma tendresse : on di-
» rait, à me voir, que je n'aimai jamais
» de ma vie; et pourtant qui jamais eut un
» cœur plus confiant et plus sensible? »

Le voisinage de Marmontel et la célébrité de son nom inspirèrent à ce tendre père le vif désir de le connaître. La popularité de celui-ci, ses tableaux si vantés, et sa bibliothèque si renommée, piquèrent également la curiosité du secrétaire perpétuel de l'Académie française. On se fit d'abord les visites d'usage; des visites on en vint aux entrevues du matin, aux causeries du soir, et bientôt se forma l'intimité la plus franche et la plus réciproque. Une porte de communication fut établie dans le mur mitoyen; le petit jardin de

Marmontel sembla dès-lors faire partie du grand parc de Saint-Brice : l'homme opulent allait chaque jour dans l'humble retraite de l'homme de lettres, goûter le charme de l'indépendance, le bonheur de se suffire à soi-même; et l'homme de lettres allait à son tour chez l'homme opulent apprendre le plus digne emploi qu'on puisse faire de la richesse, en comptant les heureux dont il le voyait sans cesse environné.

Cependant, au milieu de toutes les jouissances dont le seigneur de Saint-Brice était comblé, au sein même des bénédictions de tous ses obligés, et de la vénération publique, Marmontel, qui sans cesse étudiait le cœur humain, s'aperçut aisément que cet excellent homme était oppressé d'une peine secrète. A l'aspect d'une famille bien unie, il tressaillait involontairement; et plus d'une fois ses yeux s'étaient mouillés de larmes, en voyant son voisin recevoir les caresses de ses aimables en-

fans. Ce dernier avait remarqué que les trois filles de son ami, livrées plus que jamais aux séductions de l'opulence et des grandeurs, ne venaient visiter que rarement ce tendre père, et que, dans leurs entrevues, elles n'avaient pas cet abandon, cette douce confiance qui forment le premier lien des familles. L'une se plaignait de l'énorme distance de cinq mortelles lieues..... qu'elle parcourait en moins d'une heure et demie, dans sa calèche à trois chevaux. L'autre prétextait les soins qu'elle devait à ses enfans..... qu'elle abandonnait entièrement à la surveillance des gouvernantes. Quant à la troisième, encore plus égarée et plus minaudière que ses deux sœurs, elle ne pouvait s'exposer, tantôt à la chaleur de l'été, tantôt au froid excessif de l'hiver ; elle n'avait pas d'enfans, à la bonne heure, mais elle était dans son hôtel surchargée de tant de détails!.... qui se bornaient à ceux de sa toilette. En un mot, chacune de ces trois

dames étalait avec emphase les efforts inouis qu'il lui fallait faire pour venir de temps à autre de Paris à Saint-Brice, où jamais elles ne se trouvaient ensemble, excepté le jour de la Saint-Louis, fête de leur père. Il ne jouissait que cette seule fois dans l'année du bonheur de voir à sa table toute sa famille réunie. Oh! comme ce jour-là son âme était épanouie! quelle ivresse paternelle répandue sur ses traits! quelle joie, quelle abondance dans tout le château! filles, gendres, petits-enfans, tous formaient cercle à ses côtés, tous s'empressaient de prendre place au festin... Il est vrai que chacun d'eux était assuré de trouver sous son couvert un présent assez riche qui ne contribuait pas peu à faire remplir avec fidélité le plus sacré des devoirs. Chaque sœur recevait en échange d'un simple bouquet, soit un diamant de prix, soit un bijou rare et précieux; chaque gendre une bourse pleine d'or; et tous les petits-enfans des joujoux et des paru-

res analogues à leur sexe et à leur âge. Ce digne chef de famille s'occupait lui-même de cette distribution à la satisfaction générale; et plus d'une fois on le vit, malgré toute son opulence, s'imposer des privations dans le cours de l'année, pour subvenir aux frais de cette fête, et prouver à ses enfans combien il était heureux de se retrouver chef de famille, et d'en montrer toute la tendresse.

On était à la fin du mois de juillet, et le jour de Saint-Louis approchait. Marmontel, qui avait lu dans l'âme de son ami, dont il avait jusque-là respecté le secret et le chagrin, conçut le projet de lui ramener ses enfans, et de faire retentir dans leurs cœurs la voix irrésistible de la nature. « Ils sont, » disait-il, étourdis par l'opulence, emportés par le désir de briller dans le monde: » prouvons leur que, de tous les plaisirs » qu'ils poursuivent, il n'en est point de » comparable à celui d'embellir, de prolonger la vieillesse d'un père. Si celui-ci

» faisait entendre un seul murmure, toute
» sa famille viendrait tomber à ses pieds :
» mais il sent trop bien sa dignité pour se
» plaindre, et ne veut employer que l'arme
» du sentiment : osons le seconder, et tâ-
» chons d'abréger sa souffrance! »

Il travaillait, depuis quelque temps, à ses nouveaux Contes Moraux, et se faisait un plaisir d'en lire souvent des fragmens au château, où se donnaient rendez-vous les principaux habitans de Saint-Brice. Rien de plus délicieux, à la campagne, que ces réunions du soir, où l'on se délasse d'une longue promenade; où, bannissant la gêne de l'étiquette, on se permet mutuellement ce laissez-aller qui repose à la fois le corps et l'esprit; on se livre avec bonhomie à ces causeries sans fin, à ces doux épanchemens de la familiarité. Marmontel savait mieux que personne les animer et les rendre intéressantes, ces causeries du soir, qu'il aimait tant; souvent, pour leur prêter plus de charmes, il se plaisait à y faire des lectures

attachantes, à raconter des anecdotes, dont il avait dans sa mémoire une collection si riche et si variée. C'est alors que son imagination, sans effort et sans contrainte était brillante et féconde; c'est alors que son élocution séduisait, entraînait ses auditeurs. Aussi, dans tout le village de Saint-Brice et ceux des environs, on ne parlait que des lectures du soir au château; c'était à qui pourrait en jouir, à qui briguerait l'honneur d'y être admis.

Arrive enfin la Saint-Louis : depuis plus de six mois, aucun des enfans du seigneur de Saint-Brice n'était venu le visiter; et ce grand jour était attendu avec une vive impatience. Le repas le plus splendide, et les plus riches présens étaient préparés; déjà tous les habitans des environs s'étaient empressés de fêter leur bienfaiteur, et plusieurs d'entre eux avaient été par lui retenus à dîner. Quatre heures sonnent à l'horloge du village : et personne encore n'arrive de Paris. « Vous verrez, disaient en grommelant les

» vieux domestiques du château, qu'ils ne
» viendront que pour se mettre à table, et
» emporter ce qu'ils trouveront sous cha-
» que serviette. Ils savent pourtant bien
» que leur digne père dîne ordinairement
» à trois heures précises, et que ce n'est
» que par bonté pour eux qu'il retarde jus-
» qu'à quatre.... » Celui-ci gardait un silence imposant, et s'occupait à placer lui-même, sous chaque couvert, ce qu'il présumait pouvoir flatter le plus tel ou tel de ses enfans, dont chaque nom était inscrit sur une carte, afin d'éviter la moindre méprise. Enfin un bruit de voitures se fait entendre, et bientôt les trois familles n'en formant plus qu'une en ce moment, entrent dans le grand salon où le seigneur de Saint-Brice est enfin salué, fleuri, entouré de ses nombreux enfans et petits-enfans, dont les caresses lui font oublier qu'il y a long-temps qu'il n'a pu les presser dans ses bras. A leurs félicitations, se joignent de nouveau celles des habitans du village, et surtout les vœux

sincères de Marmontel, qui voit luire, sur la figure de son ami, cette ivresse paternelle que lui-même éprouvait chaque jour au milieu de ses enfans.

Le dîner fut un mélange de cris d'allégresse et de douces émotions. Chaque membre de cette nombreuse famille trouve, sous son couvert, un don plus considérable encore que les années précédentes. Cet excellent père s'était épuisé, avait même anticipé, cette fois, sur ses revenus, pour étonner ses enfans par sa prodigalité, et tâcher de leur inspirer le désir de le visiter plus souvent. Marmontel observait tout en peintre de la nature et se disposait plus que jamais à exécuter le projet qu'il avait conçu.

Après le repas, qui fut terminé par des chansons et des couplets de fête, où Marmontel avait célébré le bonheur d'un père, on revint dans le grand salon. Tous les cœurs étaient épanouis; on eût dit qu'une famille aussi heureuse ne pouvait jamais se désunir. Cependant un des gendres fait déjà signe à

ses gens d'atteler ; encore quelques instans, et le plus heureux, le meilleur des pères va se retrouver dans son isolement accoutumé. Marmontel dirige alors adroitement la conversation, et parle des lectures du soir. Les habitans de Saint-Brice, qu'elles avaient si souvent intéressés, en dépeignent tout le charme avec tant d'enthousiasme, que chacun sollicite le célèbre conteur de lire quelques fragmens. « Demandez-lui surtout, s'écrie le seigneur de Saint-Brice, un de ses nouveaux Contes Moraux.—Oui, La Veillée, disent les habitans du village.—La veillée! la Veillée! répètent tous les petits-enfans, se pressant autour de Marmontel, qui fait signe à son fils d'aller chercher son manuscrit. « Je suppose, dit-il, une société d'amis retirés à la campagne, s'occupant tous des moyens de charmer leurs loisirs, et d'égayer une longue soirée d'automne. La dame de la maison, qui portait au plus haut degré le talent de narrer, propose à chacun de raconter à la ronde, l'événement le plus heu-

reux de sa vie. On accepte la proposition, et il est décidé que les plus jeunes commenceront... Mais je vous préviens, ajoute Marmontel, avec intention, que le cercle était assez nombreux, et que, par conséquent, je serai un peu long.—Tant mieux, s'écrient tous les enfans, qui témoignent le plus vif empressement, en prêtant au conteur une oreille attentive. Les trois sœurs, et leurs époux ne peuvent eux-mêmes se défendre du désir d'entendre Marmontel, se promettant bien toutefois de monter en voiture dès que leur curiosité d'un moment sera satisfaite. Celui-ci, prenant donc son manuscrit des mains de son fils, qui rentre en cet instant, lit d'abord l'aventure de Dervis, et celle de Dormesan, qui produisent le plus grand effet sur les jeunes cœurs dont il est entouré. Il passe ensuite au récit de Juliette, et à celui d'Olympe, qui transportent les jeunes filles d'un sentiment d'admiration et d'un attendrissement, qu'à leur très-grande surprise, éprouvent de même leurs parens.

Enfin Marmontel, se livrant à toute la chaleur, à tout le charme de son élocution, pénètre encore plus profondément dans l'âme de ses auditeurs, par le récit d'Ariste, et surtout par celui du Curé. Chacun admire ce digne pasteur, dont la persévérante bonté opère la plus heureuse réconciliation, et assure le bonheur d'un ménage uni par l'amour, et que l'hypocrisie allait pour jamais réduire à la misère! « Voilà, s'écrie-
» t-on de toutes parts; voilà bien la véritable
» piété : toujours active, toujours indul-
» gente, plaignant les passions, cherchant
» à les modérer sans cesse, et non à les exas-
» pérer par la rigueur et l'intolérance. »

Cependant, la pendule du salon marque dix heures, et personne ne songe encore à se retirer. Vainement les chevaux hennissent, les cochers jurent, et les laquais s'impatientent; Marmontel, par une série d'événemens variés et pris dans la nature, par des tableaux dessinés avec grâce, et qui s'emparent du cœur, sans fatiguer l'atten-

tion, a tellement captivé tous les esprits et commandé l'intérêt, qu'on ne s'occupe plus que du bonheur de l'entendre. On le supplie donc d'achever cette intéressante *Veillée*, où l'on brûle de savoir quel est celui de tous ses interlocuteurs qui pourra se dire le plus heureux. « Pour vous en faire juger, reprend le conteur, il me faudrait encore une grande heure de lecture; car, plus j'avance, plus je dois rendre mes récits intéressans..... Moi-même, je l'avouerai, j'ai besoin de reprendre haleine; l'attention dont vous m'honorez m'est si chère... que je me laisse entraîner au delà de mes forces..... Je ne verrais, ajoute-t-il avec adresse, qu'un moyen d'entendre le reste de ma *Veillée*..... c'est de rester tous au château de Saint-Brice, et de ne vous en aller que demain. — Nous resterons! répondent à-la-fois tous les enfans. — Si nous n'étions pas retenus, dit l'aînée des trois sœurs, par la crainte de déranger mon père... — Me déranger, répond celui-ci,

d'une voix altérée par le saisissement de la joie; ah! restez! et je pourrai, dans la *Veillée*, citer à mon tour l'événement le plus heureux de ma vie. » Ces mots, prononcés avec un accent si digne et si touchant, pénétrèrent tous les cœurs; il fut à l'instant même unanimement décidé qu'on passerait la nuit au château.... Marmontel reprit donc sa lecture, et dans les récits d'*Olange* et de *Norlis*, acheva d'exciter les plus vives émotions, et de préparer le dernier coup qu'il se proposait de porter. « C'est maintenant à vous, dit-il, à pro-
» noncer sur celui de tous ces personnages
» qui vous semble avoir été le plus heu-
» reux, mais si vous daignez suspendre
» jusqu'à demain votre jugement, je vous
» offre de vous lire, avant le déjeuner, une
» nouvelle anecdote qui, peut-être, exci-
» tera plus vivement encore votre intérêt,
» et fixera votre indécision. » On se sépare donc à minuit : chaque famille se retire dans son appartement, et se livre au som-

meil le plus doux; on repose si bien sous le toit paternel! Marmontel passa une partie de la nuit à revoir, à retoucher le conte moral sur lequel il appuyait toutes ses espérances; et dès qu'il fut instruit qu'on était réuni dans le salon, il s'y rendit avec cette noble inspiration de l'amitié qui semblait donner à sa voix plus de force et d'expression. Tous les enfans se disposent à se placer autour de lui; mais leur curiosité se trouve contrariée, lorsqu'ils entendent le conteur annoncer qu'il ne peut faire cette lecture qu'en la seule présence de son ami, de ses trois filles et de ses gendres. Ces derniers se regardent et ne savent à quoi attribuer cette intention; mais le désir d'entendre Marmontel n'en devient que plus vif : on fait retirer tout le monde; et l'auteur des Contes Moraux, placé près du chef de famille, qu'entourent ses filles et leurs époux, commence la lecture de *l'Erreur d'un bon Père.*

A ce tableau de l'injustice d'un père qui

méconnaît le cœur de son fils, et le force, par son excessive austérité, de quitter ses foyers pour se soustraire à la tyrannie d'une belle-mère, chacun des auditeurs porte des yeux reconnaissans sur le seigneur de Saint-Brice, et semble lui dire qu'il ne fut point ainsi pour ses enfans, et qu'il sacrifia tout à leur bonheur..... Le lecteur continue; il dépeint avec autant de force que de vérité, les remords et la douleur de ce père inconsolable d'avoir éloigné de lui le plus sûr appui de sa vieillesse; il retrace surtout, avec des couleurs si vraies et des expressions si pénétrantes, l'insupportable tourment d'un chef de famille séparé des siens, privé de donner ou de recevoir la plus simple caresse, que son ami, ne pouvant plus résister à l'émotion qu'il éprouve, l'interrompt tout à coup, en lui disant : Votre malheureux Vanneville est bien à plaindre, sans doute, mais il l'a mérité. — Eh bien, jugez, s'écrie Marmontel, de ce que doit souffrir un père abandonné de

ses enfans, qu'il n'a cessé d'accabler de sa tendresse; qui, par fierté, renferme sa douleur dans son âme, porte l'héroïsme paternel jusqu'à faire croire qu'on n'eut jamais aucuns torts envers lui. — A quoi servent les plaintes, les murmures? répond du ton le plus calme, le seigneur de Saint-Brice; à aigrir des cœurs qu'on ne peut effacer du sien. Plus un père est irréprochable, plus il sait souffrir sans se plaindre. — « Il ne souffrira plus !.... » s'écrie l'aînée des trois filles. A ces mots, elle se précipite avec ses sœurs, aux pieds de ce digne père, qui les relève aussitôt et les presse sur son sein. Leurs époux suivent cette impulsion de la nature; tous veulent exprimer leurs regrets, leurs remords : « O mes enfans! » reprend l'ami de Marmontel, n'altérez » pas l'ivresse d'un si doux moment! ja- » mais je ne vous fis entendre aucun re- » proche; épargnez-moi le tourment d'en- » tendre une seule excuse. Ah! ce que je » lis dans vos regards attendris, ce que

» j'éprouve dans vos bras caressans, vaut
» bien mieux que tout ce que vous pour-
» riez me dire. »

Il fut convenu qu'à partir de ce délicieux instant, ce chef de famille ne resterait jamais seul. Sa fille aînée veut passer auprès de lui toute la semaine, la cadette s'engage à venir la remplacer avec ses enfans, pendant la semaine qui doit suivre; et la plus jeune promet d'imiter ces deux sœurs. De son côté, le seigneur de Saint-Brice, ne voulant pas priver ses trois filles des plaisirs que leur offraient dans Paris leur jeunesse, le rang et la fortune, annonça qu'il irait habiter six mois de l'année la capitale, où le rappelaient depuis longtemps l'amour des arts et quelques vieux amis. Chacun applaudit à ce mutuel accord; et cette nombreuse famille fut pour jamais réunie.

« Maintenant, leur dit Marmontel, quel est celui de tous les personnages de ma Veillée que vous proclamez avoir éprouvé dans sa vie le bonheur le plus vrai? —

C'est Juliette. — C'est Olympe, répondent les jeunes dames. — Non, c'est Olange : c'est Ariste, prononcent à la fois leurs époux.—Moi, je soutiens que c'est le Curé, dit à son tour leur vénérable père. Être l'appui de la vertu, démasquer l'hypocrisie et faire aimer la piété, en la consacrant au bien de ses semblables, quoi de plus doux pour un pasteur? Eh! qui pourrait lui disputer l'avantage de la Veillée?—L'heureux auteur, s'écrie Marmontel, en s'élançant au milieu d'eux : ah! de tous ceux dont j'essayai d'esquisser le bonheur, il n'en est pas un seul qui ne voulût être à ma place.... Honorer sa carrière et servir l'amitié, faire entendre le cri de la nature au milieu du tourbillon des plaisirs, entourer de sa famille le plus digne chef, et le voir en ce moment, tel qu'un arbre majestueux qui se trouve, après un hiver pénible, encore plus fier de ses rameaux et de l'éclat de leur feuillage.... voilà pourtant, mes amis, voilà ce que m'a produit la lecture de *la Veillée* et de *l'Erreur d'un bon Père.* »

LA CONVALESCENCE

DE LEGOUVÉ,

OU L'EXEMPLAIRE

DU MÉRITE DES FEMMES.

Je dois prévenir mes jeunes lecteurs qu'en écrivant cette intéressante anecdote, j'aurai beaucoup de peine à retenir ma plume, à réprimer l'élan du cœur. Legouvé fut mon ami sincère, et je l'aimai, non comme l'ont aimé tant d'autres, pour sa fortune, son crédit et son autorité dans les lettres, mais pour lui-même. Qui sut mieux que l'auteur de la *Mort d'Abel* et du *Mérite des Femmes*, inspirer un sentiment durable? Simple et confiant jusqu'au plus entier abandon; généreux sans

songer à l'être; aimant par besoin, et jamais par calcul; oubliant le mal qu'on lui avait fait, et n'y répondant que par le bien qu'il pouvait faire; dédaignant les grandeurs, et sacrifiant tout à sa chère indépendance, aimant le plaisir, sans courir après; folâtrant, comme un enfant, au milieu des travaux les plus sérieux : tel était, dans sa vie privée, comme dans le monde, ce poète élégant, et quelquefois sublime, dont les productions on fait tour à tour l'ornement des lycées, du théâtre, et du collége de France.

La fête de la célèbre Mlle Contat, que le public, toujours impartial, surnommait ordinairement *Thalie*, avait attiré à sa terre d'Ivry, un grand concours de monde. Tout ce que Paris comptait de littérateurs et d'artistes renommés, s'était réuni dans ce charmant séjour, pour offrir au premier talent de la scène française les hommages qu'il méritait. Legouvé, s'apercevant que plusieurs poètes distingués, et les plus

joyeux chansonniers se disposaient à célébrer cette Louise encore belle, et dont l'esprit et les grâces ont laissé d'éternels souvenirs, ne voulut pas rester en arrière; et quoique favori de Melpomène, il essaya de chanter la Muse sa rivale. Pendant qu'un bal brillant et les plus aimables jeux occupaient, dans les salons, tous les initiés, auxquels s'étaient joints les principaux habitans du village, le chantre d'Abel, naturellement enclin à la plus douce mélancolie, s'enfonce dans le parc, et se livre aux prestiges de son imagination. Il était tard, et la nuit avait couvert l'horizon de ses voiles. L'épaisseur du feuillage sous lequel errait le poète, répandait encore plus d'obscurité sur les différens sentiers qu'il suivait au hasard, et qui le conduisirent dans une longue allée éloignée du château. L'imposante majesté des arbres, le silence inspirateur qui régnait de toutes parts, l'invitèrent à parcourir cette délicieuse solitude qu'éclairait faiblement un

reste de crépuscule. Il avance donc, sans songer où il est, marche entièrement ivré au délire poétique, fait encore un pas, et se précipite dans un saut-de-loup très-profond qui sépare le parc du grand chemin. Il tombe sur des cailloux parmi des ronces, des épines, se rompt la clavicule gauche et reste long-temps sans connaissance et comme anéanti.

Cependant, une vive allégresse régnait dans les salons du château : tous les plaisirs que peuvent inventer le bon ton et l'urbanité française, s'y trouvaient unis à la splendeur des arts, aux charmes de l'amitié. On s'aperçoit que Legouvé a disparu. « Bon! dit l'un de ses amis intimes, vous » connaissez bien son goût pour la solitude; » je le vois d'ici dans le parc, assis sous » un feuillage bien sombre, et s'occupant » d'ajouter un nouvel épisode à son poème » charmant de *la Mélancolie.* » On rit, et les jeux recommencent. Enfin, il est près de minuit; on va servir le souper, et Le-

gouvé ne paraît point. L'inquiétude et le plus tendre intérêt succèdent alors à la plaisanterie : on cherche, on appelle, on ne sait à quoi attribuer cette étonnante disparition, lorsque plusieurs habitans du village, qui regagnaient leurs demeures, viennent annoncer qu'ils ont entendu des cris plaintifs au bout du parc, du côté du grand chemin qui conduit à Vitry. On s'y rend à la hâte avec des flambeaux : on arrive jusqu'au saut-de-loup, et l'on y trouve ce malheureux, noyé dans son sang, et presque sans mouvement. Les efforts inouïs qu'il avait faits pour sortir de ce précipice, dont il avait pu atteindre les bords avaient épuisé le reste de ses forces, au point qu'il ne reprit connaissance que dans le grand salon, où il fut apporté, presque mourant, sur les bras de ses amis consternés. Bientôt il reçut des secours pompts et salutaires. Après avoir appliqué sur sa blessure le premier appareil, on décida qu'il fallaît le transporter à Paris le plus proptement

possible. Mlle Contat, profondément émue et les yeux noyés de pleurs, au milieu des nombreux hommages dont elle est entourée, voulut escorter elle-même le blessé dans sa voiture; et cette fête charmante, qui devait prolonger jusqu'au lendemain la joie et les plaisirs de toute espèce, fut changée tout à coup en un deuil général, qui répandit un crêpe funèbre sur le château d'Ivry et sur tous ses environs.

Malgré les soins de sa famille et les ressources de l'art, Legouvé se ressentit toujours de ce funeste accident. Sa convalescence fut longue et douloureuse. Ses organes, affaiblis par la violente secousse qu'ils avaient reçue, ne retrouvèrent plus leur première force; il n'y eut que son âme qui semblait avoir conservé son aimable épanchement et toute sa sensibilité. Jamais il ne fut plus intéressant, plus tendrement aimé; jamais il ne s'était montré plus digne de l'être. Enfin, parvenu, au bout de quelques mois, à un état plus ras-

surant, il reçut le conseil d'aller prendre des bains de mer, qui seuls pouvaient lui donner du ressort, et l'amener à une guérison complète. Un de ses amis de collége établi dans une ville maritime, dont il était un des plus riches habitans, le sollicita de venir passer quelque temps chez lui, et s'offrit à le conduire lui-même aux bains dont on attendait un effet salutaire. Cet ami était l'époux d'une femme remarquable par sa beauté, et qui réunissait chez elle tout ce que la ville possédait de personnes distinguées. Elle se fit une fête de recevoir chez elle l'auteur du *Mérite des Femmes*, ce chantre éloquent, ce défenseur zélé d'un sexe que des écrivains célèbres attaquèrent souvent avec tant d'aigreur et d'injustice. Elle fit préparer à Legouvé un appartement commode, où il pût se livrer tranquillement à ses occupations littéraires, qui seules lui rendaient quelques instans de bonheur, et lui faisaient oublier les maux qu'il endurait.

Enfin, le jour de son départ fut arrêté définitivement, et son arrivée prochaine devint la grande nouvelle de toute la ville. Les littérateurs se disposèrent à célébrer son séjour parmi eux; l'amitié lui prépara les plus tendres soins, et la reconnaissance fit naître aux dames le projet de lui donner une fête qui rappelât les couleurs séduisantes sous lesquelles il avait pris tant de soins à les peindre dans ses vers.

Legouvé partit donc dans une voiture de poste, accompagné d'un ancien domestique, à la fin de l'été de 1810. Voulant éviter les nuits d'auberge, il traversa Rouen sans s'y reposer, et gagna d'une seule bride jusqu'à Lisieux. Là, fatigué du voyage, il éprouva les atteintes d'une fièvre nervale, qu'il voulut en vain cacher au bon serviteur qui l'escortait : la pâleur empreinte sur tous ses traits, un mouvement convulsif et très-fréquent, qu'il ne pouvait réprimer, un nuage sombre qui voilait ses yeux, ordinairement d'une expression pé-

nétrante, tout décelait sa souffrance, son abattement; et son valet-de-chambre obtint qu'il s'arrêtât dans cette ville. Cependant, ranimé par un peu de repos, et brûlant du désir d'arriver où l'attendait son ami d'enfance, il demande des chevaux, et se remet en route. A peine avait-il parcouru la moitié de la première poste, qu'un froid mortel s'empara de tous ses sens. La fièvre redoubla, et ce ne fut pas sans effort, qu'il put arriver au village d'Estréez, premier relais qui se trouve après Lisieux. On le descend dans la meilleure auberge, soutenu sur les bras de son fidèle compagnon de voyage, qu'aidèrent une hôtesse intelligente et tous ses gens; il est transporté dans une chambre spacieuse et commode, et posé sur le meilleur lit qu'on pût lui préparer. Cette attaque imprévue redoublant au point de lui causer un délire effrayant, son valet-de-chambre demande s'il n'y aurait pas dans le village, ou dans les environs, un médecin qui vînt donner

à son maître les secours les plus prompts. « Il n'y en a qu'un, lui répond l'hôtesse, à une demi-lieue d'ici, mais qui se dérange difficilement pour des étrangers. Il faudrait qu'vous fussiez le chercher vous-même; j'vous offre un guide, et dans une heure, vous s'rez de retour. — J'accepte, répond le fidèle serviteur; mais vous me promettez bien de ne pas abandonner mon maître un seul instant; il est digne de tous vos soins, et mérite tant d'égards!.... C'est un homme célèbre, un membre de l'Académie française, en un mot, c'est M. Legouvé, que j'ai vu naître, et que j'aime comme j'aimais son père, dont je fus long-temps le valet-de-chambre. — Soyez tranquille, réplique l'hôtesse, avec cette gaieté franche et ce ton de bonté qui rassure : j'vous promets d'vous remplacer bien fidèlement auprès d'votre maître..... M. Legouvé, dites-vous?... — Oui, le meilleur des hommes et le plus digne ami des femmes..... » A ces mots, il sort précipitamment, il

court, accompagné d'un garçon d'auberge, chercher le médecin qu'on lui avait indiqué.

Peu après son départ, Legouvé, qui n'éprouvait qu'une secousse passagère, s'endort; et son sommeil paraît si paisible, que l'hôtesse, appelée par les soins multipliés de son auberge, et, surtout, par l'arrivée de deux dames, d'un château des environs, dont la calèche avait besoin d'une légère réparation, place auprès du malade sa servante active, intelligente, en lui recommandant bien de venir l'avertir sitôt que ce bon M. Legouvé se réveillerait.

Elle descend aussitôt dans la salle basse, et trouve la baronne de***, et sa sœur, mariée depuis plusieurs mois à un officier-général, qui se reposaient en attendant qu'on raccommodât un des ressorts de leur voiture. Ces dames voyageaient avec leurs chevaux, et comptaient se rendre le soir même au port de mer, pour assister à la fête qu'on devait y donner à l'aimable au-

teur du *Mérite des Femmes*, et à laquelle elles avaient été invitées par l'ami de ce célèbre littérateur.

Pendant qu'elles prennent à la hâte quelques rafraîchissemens, l'hôtesse entendant appeler la servante qu'elle avait laissée auprès du malade, et à qui elle confiait ordinairement les détails de la lingerie, répond brusquement qu'Hélène est occupée, et qu'il ne faut pas qu'on la dérange. « Elle est auprès de c'monsieur qui nous est arrivé si souffrant, ajoute-t-elle; et d'après c' que m'a dit son valet-de-chambre, ce cher monsieur Legouvé n'aura pas à s' plaindre d'être logé chez moi. — Comment, dit la baronne, vous avez ici monsieur Legouvé? — Oui, madame, i' nous est v' nu dans un état à faire pitié, mais, grâce au ciel, i' va mieux, et r'pose en c'moment. — Et nous, dit tout bas la baronne à sa sœur, qui nous rendions à la ville pour le voir, le connaître, et nous joindre à ceux qui se disposaient à célébrer sa présence..... Mais il ne

sera pas dit que celui qui chanta si bien le mérite des femmes, n'éprouve d'elles qu'une coupable indifférence.... « L'hôtesse? — Madame. — Auriez-vous une chambre particulière à nous donner? — Vous pouvez choisir; et à l'exception d' celle où r'pose le malade. — Vous avez bien raison, reprit la baronne, de lui porter le plus tendre intérêt.... Mais veuillez nous conduire sur-le-champ dans la pièce que vous nous destinez. »

Introduites dans un appartement près de celui qu'occupe Legouvé, elles instruisent l'hôtesse de tous les droits qu'a ce poète à la reconnaissance des femmes, et lui font part de leur projet. « Puisque le » hasard, disent-elles, nous a fait rencon- » trer ici notre aimable défenseur, nous » serons toutes les deux ses garde-malades: » nous ne voulons céder à personne le bon- » heur de le veiller, de lui prouver à quel » point il nous est cher..... Mais en parais- » sant devant lui telles que nous sommes,

» nous craindrions de le troubler, ou de
» ne pouvoir lui faire accepter nos soins.
» Il faut donc, bonne hôtesse, que vous
» procuriez à chacune de nous un de vos
» vêtemens les plus simples : vous nous
» direz vos parentes, vos deux nièces,
» nouvellement établies; et sous ce dégui-
» sement nous saurons amuser le malade,
» l'intéresser peut-être, et porter par de-
» grés dans ses sens le calme si nécessaire
» à sa guérison. » L'hôtesse, qui déjà partageait le tendre dévouement de ces dames, et qui se faisait une fête de les voir, nouvelles filles d'auberge, en prendre le ton, le langage et le maintien, s'empresse d'aller chercher ce qu'elles désirent. En moins d'un quart d'heure la baronne et sa sœur furent vêtues d'une petite jupe de laine, d'un corset d'étamine, et d'un tablier de cotonnade : le bonnet rond à la mode du pays, les bas jaspés de Rouen, la croix d'or et le petit fichu d'indienne, passé néanmoins avec adresse, complétèrent ce dégui-

sement sous lequel ces deux femmes charmantes semblaient être encore plus jolies. Enfin, l'une, le tablier retroussé et munie d'un houssoir, et l'autre, le balai à la main, suivent l'hôtesse dans l'appartement de Legouvé, d'où cette dernière avait eu soin de faire sortir la servante qu'elle avait établie auprès de lui.

Voilà donc ces deux femmes de qualité sous les simples noms de Lise et de Suzette, rangeant et nettoyant autour du malade, qui bientôt se réveille un peu moins agité, et demande son domestique. « Il est allé, répond l'hôtesse, chercher un médecin célèbre qu'nous avons dans l' z' environs. Vot' état l'inquiétait; mais, grâce au ciel, ce n' s' ra rien : monsieur paraît beaucoup mieux. — Oh, tout-à-fait, ma bonne hôtesse..... Mais quelles sont ces deux jolies personnes ? — Mes nièces mariées..... v' la six mois tout à l'heure, et qui sont venues passer queu'qu'jours avec moi. Comme j'ons promis à votre valet-d'-chambre de

l'remplacer auprès d'vous, et qu'à tout moment j'suis obligée d'montrer et descendre, j'établissais ici Lise et Suzette pour veiller monsieur, et lui porter tous les s'cours dont il aurait besoin. — Combien je vous remercie! mais je ne vous conseille pas de placer de pareilles garde-malades auprès de ceux dont le mal va jusqu'au délire : elles ne sont pas du tout propres à le calmer. — Monsieu s'moque d'nous, dit la baronne; houssant çà et là. — Ces grands messieurs d'Paris, ajoute sa sœur, en balayant, ont toujours un queuqu'chose d'aimable pour enjôler leu monde. — Et! qui vous a dit que je suis de Paris? — Oh! nous savons qui vous êtes, reprend l'hôtesse, vot' domestiqne m'a tout conté; *l' meilleur des hommes et le plus digne ami des femmes*, ce sont ses propres paroles. — Monsieu porte ben ça sur sa figure, dit la fausse Lise. — Eh! qui ne serait l'ami de toutes celles qui vous ressemblent? » répond Legouvé surpris et avec émotion....

Comme la conversation s'animait de la sorte, entre le valet-de-chambre, accompagné du médecin, homme d'une érudition profonde et d'un mérite véritable. Au seul nom de Legouvé dont il connaissait les ouvrages, il s'était empressé de venir lui offrir tous ses soins. Il l'aborde avec le plus vif intérêt; et après l'avoir examiné avec toute l'attention dont il est capable, il déclare que la fièvre ne sera qu'éphémère, et ne présente aucuns symptômes alarmans. Il prépare et fait prendre au malade un breuvage qui doit achever de le calmer; et après lui avoir témoigné tout le plaisir qu'il éprouve à le connaître, il se retire en promettant de revenir le lendemain matin s'informer de son état.

La nuit approchait : Legouvé, rassuré par l'avis du médecin, touché des tendres soins qu'il reçoit de toutes les personnes qui l'entourent, éprouve l'heureux effet du breuvage, et se livre insensiblement au sommeil le plus salutaire. La baronne et

sa sœur, qui traitaient l'hôtesse comme leur tante, la renvoient alors à ses occupations, et proposent ensuite au vieux valet-de-chambre d'aller prendre lui-même un repos dont il avait si grand besoin. Celui-ci fait d'abord quelques difficultés; mais la fatigue et l'âge, qui, malgré lui, appesantissent déjà sa paupière; le vif désir qu'expriment les deux sœurs de passer la nuit auprès de son maître; en un mot le plaisir que semblait éprouver ce dernier à recevoir les soins de ces deux charmantes personnes, tout détermine ce fidèle serviteur à se retirer dans une pièce adjacente, dont il laisse la porte ouverte; il se jette, tout habillé, sur un lit, en recommandant bien qu'on le réveille dès qu'on aura besoin de lui.

Ces deux dames se trouvant seules, reprennent leur ton naturel, et se livrent sans contrainte à tout le charme que leur inspire cette singulière et piquante situation. De toutes les nuits qu'elles avaient

passées dans les plaisirs et dans les fêtes, aucune ne leur semblait avoir été plus délicieuse que celle-ci. Legouvé les intéressait à tant de titres !..... En rôdant autour de lui, la baronne aperçoit à l'entrée d'un grand porte-feuille entr'ouvert et posé sur une table, un livre dont la reliure magnifique attire ses regards; elle lit sur le titre ces mots : *Le Mérite des Femmes.* Elle le prend avec précaution, et propose à sa sœur de parcourir ensemble cet ouvrage, tout en veillant son auteur. « Jamais, » dit-elle, nous n'aurons mieux senti tout » le talent qu'il recèle : chaque pensée, » chaque expression, semblera sortir de » la bouche de celui qui repose là, près de » nous, et gravera dans nos cœurs un souvenir ineffaçable. » Elles se placent donc le plus loin possible du lit où sommeille Legouvé, et relisent ce poème charmant qu'elles ont déjà feuilleté tant de fois, et que de nombreuses éditions ont propagé dans toute l'Europe. Avec quel plaisir elles

remarquent la brillante peinture qu'y trace l'auteur, de l'empire irrésistible de la beauté, du généreux sacrifice que font les femmes de ce précieux avantage, soit en nous donnant la vie, soit en allaitant notre enfance, et en la préservant de tous les maux auxquels la nature voulut l'assujétir! « Que » j'aime, dit la baronne, ce portrait fidèle » de l'influence des femmes sur le bonheur » des hommes! Comme Legouvé peint avec » grâce et sentiment une mère, une amante, une épouse, une amie! Qui ne serait » ému lorsqu'il nous rappelle si bien l'heureuse et douce liaison de madame de la » Sablière et du bon La Fontaine? Comment ne pas retenir ces vers, où parlant » de l'amitié qui unit les hommes entre » eux, il ajoute :

« Mais auprès d'une femme, elle a plus de douceur :
» C'est alors que d'amour elle est vraiment la sœur ;
» C'est alors qu'on obtient ces soins, ces préférences,
» Ces égards délicats, ces tendres complaisances
» Que les hommes entre eux n'ont jamais qu'à demi :
» On a moins qu'une amante, on a plus qu'un ami. »

» Pour moi, dit la sœur de la baronne, ce que j'admire le plus, comme épouse d'un guerrier, ce sont les traits de courage et la noble résignation des femmes, dont ce poème offre de si beaux modèles. J'aime cette *Télésia*, qui, poète et guerrière, soutient le siége d'Argos; *Esther*, sauvant sa nation, en s'exposant au courroux du redoutable Assuérus; *Antigone*, se dévouant à une mort certaine, pour donner la sépulture aux restes de son frère; *Éponine*, s'enterrant vivante avec son époux; *Véturie*, obtenant de son fils ce qu'il venait de refuser aux vieillards, aux premiers magistrats de Rome; et cette reine d'Angleterre, s'élançant entre le glaive des bourreaux et les citoyens de Calais. — Quant à moi, reprend la baronne, je préfère, à toutes ces actions d'éclat, l'obscure bienfaisance de ces femmes pieuses, dont parle le Legouvé, qui passent leur vie dans l'asile infect de la souffrance et du malheur, qui se dévouent pour toujours au soulagement de l'indigent

malade et du soldat blessé. C'est là que, plus d'une fois commandant à ses sens, et bien souvent à sa pudeur, une femme est, selon moi, dans tout l'éclat de sa bonté, et, comme le dit si bien notre éloquent défenseur :

« Vers des infortunés s'élançant des autels,
« Est l'épouse d'un Dieu, pour servir les mortels. »

Et nous ne serions pas pour toi telles que tu nous représentes ? ajoute la baronne, en portant ses regards attendris sur le poète, qui sommeille encore : aimable Legouvé ! quelle femme sensible et bien née pourrait te refuser son admiration, et ne serait pas heureuse et fière de te prodiguer tous ses soins ? »

Ces mots prononcés d'une voix élevée, et avec la plus vive expression, frappent l'oreille du malade, et le réveillent tout à coup. La sœur de la baronne s'en aperçoit, et l'avertit aussitôt de reprendre le langage et les manières de leur rôle. Elles achèvent

donc la lecture du poème, en faisant les commentaires les plus plaisans et les éloges les plus ingénus qu'auraient pu faire deux villageoises qui auraient lu cet ouvrage pour la première fois. Legouvé n'ose pas les interrompre : il écoute en silence, et jouit de tout l'effet qu'il produit sur ses deux garde-malades. « Jamais, se dit-il, je n'obtins de » suffrage plus vrai, plus flatteur : quel » instinct de sentiment ! quel goût pur et » sans contrainte ! c'est la nature elle-» même.... » Enfin, les deux sœurs ayant fini de lire le livre dont elles ne peuvent se rassasier, se disposent à le remettre dans le porte-feuille où il était. « Quel dommage, dit l'une, d'être obligée d' s'en séparer ! Oh, si j' l'avais à ma disposition, je l' saurais bientôt par cœur.—Faut conv'nir, répond l'autre qu'ça donne une fière idée d'nous ; et qu'une pareille lecture f'rait grand bien à nos maris. — Bah ! i' n' voudrions pas croire la moitié de c' qu'il y a là d' dans ; quoiqu'ça, si j' peux jamais m' procurer c' livre-là !....

reprend la fausse Suzette en s'approchant du porte-feuille. — Si jamais j'peux découvrir où qu'ça s'achète, ajoute la fausse Lise; dussé-je vendre ma croix d'or et mes pendans d'oreille, j'veux m'faire cadeau de c'trésor-là. — Eh bien, je vous le donne, s'écrie Legouvé, avec une émotion dont il n'est pas le maître; acceptez-le, mes bonnes amies, et jamais je n'aurai mieux placé mon ouvrage. — Quoi, c'est vous qui avez fait c' livre-là! ah ben, vous pouvez vous vanter qu'i'vous f'ra queuqu'zamies parmi les femmes. — C'est la seule récompense que j'ambitionne. — Vot' vieux valet-de-chambre avait ben raison d'dire que vous êtes un homme d'mérite. — Quoi! c'est tout de bon que vous daignez nous faire un si beau présent? — Je le destinais à une bonne et jolie femme; mon intention est plus que remplie, puisque je l'offre à deux. » Il demande aussitôt une écritoire, et trace de sa main ces mots sur le premier feuillet du poème : *Offert*

par l'auteur à Lise et Suzette, ses deux garde-malades.

Cependant le jour commence à paraître: le vieux domestique et l'hôtesse arrivent bientôt dans la chambre de Legouvé, qui, par l'ivresse répandue sur tous ses traits, les tranquillise sur son état. La prétendue tante invite alors ses deux nièces à aller prendre un repos qui leur est nécessaire; et après de nouveaux remercîmens et des protestations réciproques de dévouement et de reconnaissance, la baronne et sa sœur regagnent la pièce voisine où elles avaient laissé leurs vêtemens accoutumés, qu'elles reprennent aussitôt; elles ordonnent qu'on attelle à l'instant même, récompensent dignement l'hôtesse, s'assurent de sa discrétion, montent en voiture et se rendent à la ville où dès la veille elles étaient attendues. Elles arrivent sur les dix heures, descendent chez l'ami de Legouvé, et font accroire qu'elles n'ont pu partir que le matin même de leur terre, et que la légère altération qu'on re-

marque sur leurs charmantes figures, n'est que l'effet momentané de la fatigue du voyage.

Le médecin revint ainsi qu'il l'avait annoncé : il déclara que l'accès était entièrement dissipé, et ne manqua pas d'attribuer au breuvage qu'il avait administré, le changement étrange qui s'était opéré dans le malade, et dont la principale cause était le charme que lui avaient fait éprouver les deux aimables sœurs, et les tendres soins qu'elles lui avaient prodigués. Sur l'avis du docteur qui se retira sans vouloir accepter d'autres honoraires que le plaisir d'avoir vu l'un des poètes qu'il estimait le plus, celui-ci, impatient d'arriver chez son ami d'enfance, et craignant de lui causer de l'inquiétude en différant encore, se lève toujours plus calme, plus dispos, et demande des chevaux de poste. L'hôtesse vient recevoir ses remercîmens et le salaire auquel elle avait tant de droits. « Si je ne craignais d'être indiscret, lui dit Legouvé, je vous

demanderais la permission de témoigner de nouveau ma reconnaissance à vos deux jolies nièces ; elles ont eu pour moi tant de bontés! — Elles reposent en c' moment, répond l'hôtesse : ça n'est pas accoutumé, voyez-vous, à veiller ainsi toute la nuit. — Oh, je serais désolé qu'on troublât leur sommeil, reprit le confiant Legouvé ; mais daignez être auprès d'elles mon interprète : dites-leur bien que j'emporte dans ma mémoire leurs traits charmans, le son délicieux de leur voix, et que je les verrai toute ma vie assises auprès de mon lit, me faire éprouver, en lisant mon ouvrage, tout ce que le cœur peut sentir de plus doux, tout ce que l'amour-propre peut connaître de plus flatteur. Adieu bonne hôtesse! votre auberge doit être en grande vogue, si vous faites à tous les voyageurs l'accueil que j'ai reçu de vous. » Comme il achevait ces mots, son valet-de-chambre vint l'avertir que les chevaux étaient mis ; il descendit, monta dans sa chaise de poste, et trois heures après se

trouva dans les bras de son ami, qui l'attendait avec impatience, et commençait à s'inquiéter d'un semblable retard.

Il était environ deux heures : notre voyageur, ne se ressentant presque plus de la violente secousse qu'il avait éprouvée se fait conduire dans son appartement, pour se disposer à paraître devant un grand nombre de personnes de la ville, qu'il savait être invitées à dîner pour célébrer sa bienvenue. Le plaisir de revoir son ami de collége (sentiment délicieux qui ne s'efface jamais), semblait achever de réparer ses forces, de lui rendre tout le feu de son imagination, tout le charme de son heureux caractère. Lorsqu'on arrive dans une ville où l'on est devancé par une haute réputation, on veut s'en montrer digne : et fût-ce parmi des gens incapables de l'apprécier, on étale malgré soi tout son mérite.

Legouvé, qui savait qu'on lui avait préparé la réunion la plus aimable et la plus

distinguée, descend donc au salon, conduit par son ami. Celui-ci le présente à toutes les personnes qui formaient déjà cercle, et brûlaient du désir de connaître l'auteur de la *Mort d'Abel* et du *Mérite des femmes*. Il salue d'abord vaguement et sans distinguer personne, mais en apercevant la baronne et sa sœur, qui toutes les deux avaient fait une toilette très-recherchée, et feignaient de voir pour la première fois ce poète aimable, il reste immobile au milieu d'un salut : il veut parler, sa voix expire sur ses lèvres : il veut s'avancer, il ne peut faire un pas. Chacun est frappé de cette étrange stupéfaction, et ne sait à quoi l'attribuer. Les sœurs jouent de leur côté la plus grande surprise, et vont jusqu'à lui demander la cause de l'émotion qu'il éprouve à leur vue. « Daignez m'excuser, Mesdames ;.... mais » la figure, la taille, le son de voix sur- » tout.... Non, la nature n'offrit jamais » une aussi parfaite ressemblance. » La

baronne et sa sœur, pour écarter tout soupçon, partent d'un éclat de rire, auquel succède bientôt la plus grande dignité. Legouvé, craignant alors d'avoir blessé ces deux dames, et voulant prévenir des soupçons que pouvait faire naître son extase sentimentale, raconte franchement ce qui lui est arrivé pendant la nuit au village d'Estréez. « Si ce n'était qu'une ressemblance, ajoute-t-il, je pourrais l'attribuer au hasard ; mais deux à la fois et si frappantes ! Vous avouerez que tout semble se réunir pour m'assurer que ce sont ces dames..... — Je ne vois à cela qu'une petite difficulté, dit à son tour la dame de la maison ; c'est que mes deux amies n'ayant quitté leur terre que ce matin, il n'est pas possible qu'elles aient passé la nuit auprès de vous. — Pardon ! mille fois pardon ! je vois bien que je m'abuse, et que ce n'est que l'effet de la vive impression qu'ont faite sur mon imagination mes deux jolies garde-malades. Je crois les voir, les

retrouver partout; et l'on a raison de dire que rien ne peut s'effacer de la mémoire du cœur. »

On vient annoncer que le dîner est servi. Legouvé, qui connaissait parfaitement les convenances et le grand usage du monde, n'eût pas manqué, dans tout autre circonstance, de donner la main à la dame chez laquelle il était reçu, qui déjà l'avait comblé de tant d'égards, et joignait à la figure la plus céleste, un ton de candeur et de bonté qui semblait augmenter l'éclat de ses charmes; mais, entraîné par un penchant dont il ne peut encore braver la puissance, il donne la main aux deux sœurs, qu'il examine avec un nouvel intérêt, et se place à table entre la baronne et la famille de son mari.

Le dîner fut charmant; la gaieté, l'aimable abandon, le sentiment et la piquante saillie animèrent tour à tour les nombreux convives. La baronne et sa sœur, voulant se couvrir d'un voile impénétrable, firent

Digitized by Google

briller un goût si parfait, un esprit si éblouissant, une érudition si rare, que Legouvé confus, extasié, se reprocha d'avoir pu se méprendre au point de leur trouver de la ressemblance avec Lise et Suzette, et leur renouvela, en sortant de table, les excuses les plus sincères. Voilà comme souvent l'imagination trompe les yeux sur ce qu'ils voient, les oreilles sur ce qu'elles entendent, et soumet tous nos sens à son caprice et à ses erreurs.

La soirée amena un grand concours de monde. C'était à qui jouirait de la présence de Legouvé, qui, toujours les yeux attachés sur les deux sœurs, ne répondait qu'avec distraction aux félicitations qu'on lui adressait, aux hommages dont il était comblé. On propose les petits jeux de société, dans lesquels plusieurs occasions se présentent d'offrir à l'aimable auteur des *Souvenirs* et de la *Mélancolie*, les éloges les plus flatteurs. Lui-même reçoit pour acquitter un gage, l'ordre ou plutôt la

prière de réciter un fragment du *Mérite des Femmes*. « J'obéirais volontiers, répondit-il en rougissant ; mais ma mémoire est tellement affaiblie que je ne pourrais pas me rappeler dix vers de suite. Il me faudrait un exemplaire de mon poème : si j'avais celui que je destinais à l'épouse de de mon ami.... mais je ne dois pas le regretter, il m'a fait acquitter une dette si légitime..... — Il est un moyen, lui dit la baronne, ne voulant pas abuser plus long-temps de sa méprise et de sa confiance, il est un moyen de nous procurer le plaide vous entendre réciter vous-même ce que vous faites lire à tant de monde : le poème du *Mérite des Femmes* est mon ouvrage favori ; j'en ai dans mon nécessaire un très-riche exemplaire... et je puis vous le prêter. On applaudit à cette proposition, et la baronne ayant disparu un instant, revient tenant à la main un livre dont la forme et la reliure frappent les yeux de Legouvé : il le prend des mains

de cette dame avec le plus grand trouble, cherche au premier feuillet et lit l'inscription qu'il avait tracée le matin à l'auberge du village d'Estréez. « Dieu ! s'écrie-t-il » avec un transport de joie inexprimable, » je ne m'étais donc point trompé, je » revois Lise et Suzette ; je retrouve mes » deux garde-malades !....» Il tombe aussitôt à leurs genoux qu'il embrasse, raconte de nouveau à toute l'assemblée ce que ces deux femmes charmantes ont fait pour lui, et saisissant une main de chacune d'elles, qu'il baise avec ivresse et qu'il pose sur son cœur, il leur dit du ton le plus respectueux et le plus touchant : « Je croyais avoir peint ce qui fait » adorer votre sexe dans tous les rangs, à » tous les âges ; mais vous m'apprenez que » mon poème du *Mérite des Femmes* est » encore loin de ses modèles. »

Digitized by Google

DEMOUSTIER A VINCENNES,

OU

LE CONCILIATEUR.

Si la nature est avare envers les uns, des moindres avantages de l'esprit et du cœur, et donne à leurs traits un extérieur repoussant, elle se plaît, en revanche, à se montrer prodigue pour les autres, en leur accordant tout ce qui peut plaire et faire aimer. Du nombre de ses favoris fut l'ingénieux, le modeste auteur des *Lettres à Émilie*, qui consacra sa plume élégante et facile au bonheur et à l'éducation des femmes. Doux emploi qui conduit à la célébrité par des sentiers de fleurs, et sans trop éveiller l'envie! jouissance inexpri-

Digitized by Google

mable qu'on éprouve à chaque pas, qu'on retrouve dans tous les lieux, au sein de toutes les familles, qui nous suit jusqu'au tombeau, et nous environne à jamais des plus touchans souvenirs!

Rien n'était comparable à l'esprit et à la grâce de Demoustier, si ce n'était la douceur de sa figure, le charme irrésistible de sa voix. Son regard attirait la confiance: sa bouche ne proférait pas une seule parole, sans qu'elle n'inspirât le désir de le connaître, et ne fît sentir le besoin de l'aimer; étranger à toute espèce d'intrigue littéraire, il se renfermait dans un petit cercle d'amis, où toujours il traitait ses rivaux avec cette indulgence d'un écrivain de bonne foi qui connaît la difficulté de produire. Jamais il ne se montrait s'évère qu'envers les détracteurs du vrai mérite, sans cesse jaloux de tout réputation qui s'élève, et pour lesquels le moindre succès des autres devient un supplice. Défendre les absens, et réconcilier ceux qu'avait éga-

rés l'amour-propre ou la discorde, tel fut le caractère, telle était la plus douce jouissance de cet homme aimable, qui s'était peint si fidèlement dans sa comédie du *Conciliateur*.

Il venait de terminer cet intéressant ouvrage à Vincennes, où toujours au renouvellement du printemps, il allait prendre le lait, pour calmer un mal de poitrine qui le tourmentait fréquemment, et qui l'enleva dans la fleur de l'âge, à ses nombreux amis. Cette comédie, qui tient le premier rang parmi ses œuvres dramatiques, l'occupait sans relâche. Il l'écrivit d'abord avec cette aimable facilité qu'on y remarque, et la retoucha long-temps avant de la présenter au public. Jamais je n'ai connu d'homme de lettres qui se défiât, autant que lui, de ses propres forces. Ses succès, loin de le rassurer, ne faisaient que l'intimider plus encore. Il disait souvent que rien n'était aussi difficile à supporter dans le monde, que le poids d'une réputa-

tion méritée; et cependant, qui sut, mieux que lui, cacher le vrai talent sous une modestie franche et sans calcul, sous l'enjouement le plus naïf et la plus constante urbanité?

Il avait pris jour au Théâtre-Français pour lire son *Conciliateur*. C'était au mois de mai 1791. L'idée de cet ouvrage était d'autant plus heureuse, qu'à cette époque la France, et surtout sa capitale, commençaient à ressentir l'influence de ces troubles politiques qui bientôt désolèrent toutes les classes de la société; mais si l'intention de concilier les esprit était alors une entreprise honorable, elle offrait en même temps des dangers que ne se dissimulait point Demoustier. Il connaissait trop bien les hommes, pour ne pas craindre de toucher à un brasier déjà très-ardent, et dont la moindre étincelle pouvait causer un terrible incendie. D'un autre côté, son âme franche, aimante, et son heureux naturel, ne pouvaient s'habituer à ne plus

rencontrer sur la scène du monde que des parens divisés, des amis défians, le mérité intimidé, la sottise ambitieuse; en un mot, les indices les plus affrayans du bouleversement de l'ordre social. Il résolut donc de poursuivre son projet, et d'ouvrir au public déjà divisé par le choc des partis, et l'effervescence des passions, le caractère, les nobles efforts et la récompense d'un *Conciliateur*.

La veille de sa lecture, il sortit, au lever du soleil, de la maison qu'il habitait à Vincennes; et, son manuscrit sous le bras, il alla se promener dans le bois spacieux qui touche au village, afin de jeter un dernier coup d'œil sur sa nouvelle comédie, à laquelle il portait un attachement particulier. C'est dans la solitude, pendant une belle matinée, et sous le premier feuillage si frais et si brillant, que l'imagination est libre, active, clairvoyante, et peut découvrir les défauts qui, souvent, échappent dans le cabinet au littérateur le plus expé-

rimenté. Demoustier relit donc avec une scrupuleuse attention toute sa pièce, dont il analyse de nouveau le plan, dont il examine et le but et la marche. Il se place, par la pensée, dans le parterre du Théâtre-Français, et se traite comme l'eût fait un critique inexorable chargé de défendre l'honneur des lettres, et de classer les réputations. Après avoir parcouru divers sentiers du bois, il se trouve près de la pyramide qui s'élève au centre de la grande étoile, dont les douze allées conduisent à différens villages. Là, cédant à la fatigue de la marche, et voulant se soustraire à la chaleur du soleil, déjà très-élevé sur l'horizon, il s'assied sous un arbre, répète de nouveau chaque vers de sa pièce, en considère de sang-froid l'ensemble, les détails; et s'abandonne à l'espoir d'un succès. Tout à coup, il est interrompu dans ces douces illusions, par le bruit d'une voiture qui passe devant lui, s'arrête, et s'éloigne après avoir déposé sur un grand chemin qui

conduit au village de Saint-Maur, un jeune homme armé de son épée, et dont la vive impatience et la figure animée font présumer sans peine qu'il se dispose à se battre en combat singulier. Bientôt en effet, arrive un cabriolet élégant, d'où descend avec précipitation un autre jeune homme également armé, et que tout annonce être l'adversaire du premier. Tous les deux font retirer leurs gens, et, se mesurant avec des yeux enflammés de colère, ils se dépouillent aussitôt de leurs vêtemens; et se mettent en garde. « Et quoi! » se dit Demoustier, qui, fils d'un ancien officier de la garde du roi, connaissait mieux que personne toutes les lois de l'honneur; « se » battre ainsi sans témoins! il faut que le » sujet de la querelle soit ou très-grave, » ou bien léger. » Son incertitude cesse, lorsqu'il entend l'un des combattans dire à l'autre: « N'oubliez pas que nous sommes » convenus que l'un de nous deux restera

» sur la place. — J'aillais vous le rappeler,
» répond son adversaire. »

Demoustier, qui dans ce moment même relisait la jolie scène du duel où son *Conciliateur* force deux hommes de cœur à s'embrasser, ne croit pas devoir rester muet spectateur dans une semblable circonstance; il aborde les deux combattans qui déjà fonçaient l'un sur l'autre; et s'élançant au milieu d'eux, il sépare leurs armes avec sa canne, et leur dit : « Mille pardons, Messieurs, si j'ose ainsi vous interrompre; je ne prétends point vous empêcher de vous battre; mais il m'est impossible, en vous voyant remplir ainsi les devoirs rigoureux des hommes de cœur, de manquer à ce que ces mêmes devoirs semblent m'ordonner en ce moment. — Retirez-vous! lui répond l'un d'eux, d'un ton farouche et menaçant. — Qui êtes-vous? ajoute l'autre, pour nous aborder de la sorte? — Homme d'honneur avant tout : j'ose vous en répondre. Ma démarche est étrange sans doute;

mais daignez m'entendre un seul instant, et jugez-moi.... Je suis Demoustier, littérateur..... — Quoi! vous seriez l'auteur des *Lettres à Émilie?* — C'est moi-même : je dois lire demain au Théâtre-Français une comédie en cinq actes et en vers, dont je m'occupais sous ce feuillage à faire disparaître quelques taches : cette pièce sur laquelle j'ose fonder quelque réputation, a pour titre *le Conciliateur*. Son but moral est de prouver que de tous les plaisirs dont un galant homme soit avide, il n'en est point de comparable à celui de réunir deux amis que souvent une simple querelle a divisés. Le hasard vous conduit ici près de moi, dans l'instant même où je fais triompher mon héros. N'est-ce pas m'inviter à joindre l'exemple au précepte? et ne dois-je pas chercher tous les moyens de vous réconcilier? — Il n'en est point : l'un de nous deux doit périr. — Nous réconcilier! la chose est impossible. — Eh bien, vous vous battrez; et malgré vous, Messieurs,

vous aurez un témoin qui pourra recueillir les dernières volontés du mourant, et servir de guide au vainqueur qui, toujours en pareil cas, a grand besoin d'un ami.... Mais si vous daignez m'honorer de quelque estime, si vous sentez, ainsi que moi, tout ce que cette rencontre imprévue a d'extraordinaire et semble me recommander, vous ne pouvez me refuser, Messieurs, la grâce que je réclame. — Laquelle? expliquez-vous promptement. — C'est de me permettre que je vous fasse, avant le combat, la lecture de mon *Conciliateur*. S'il est vrai que le sujet de votre querelle soit de nature à ce que vous ne puissiez vous rapprocher, du moins j'aurai rempli le plus sacré des devoirs; mais si le motif qui vous divise n'était que cette effervescence de jeunesse, qui s'allume si facilement, qu'un malentendu de l'amour propre, qu'une fausse confidence d'un méchant ou d'un traître; ah! laissez-moi, je vous en supplie, tout tenter pour sauver vos jours,

et ne condamnez pas à des regrets éternels, celui de vous deux qui survivrait à l'autre! »

L'accent expressif de Demoustier et la noble inspiration répandue sur sa figure aimable, expressive, font éprouver aux deux adversaires une émotion dont ils ont beaucoup de peine à se défendre. Ils refusent d'abord, puis ils balancent, et finissent par céder à ses sollicitations. L'un s'assied à sa gauche, l'autre à sa droite; et le poète enhardi par ce premier triomphe, animé par l'espoir de faire de son talent le plus honorable emploi, se livre à toute la chaleur de son âme, à tout le charme de son élocution. Oh! comme il fait briller dans le rôle de son *Conciliateur* cet esprit des convenances, cette délicatesse qui commande l'estime, et cette noble attitude du vrai brave, qui, sans redouter les hasards d'une dispute, sait l'éviter avec adresse, ou la prévenir avec prudence! Comme il peint ces vieilles querelles héréditaires,

qui plus d'une fois ont causé la ruine et le désespoir des familles!.... Mais ce qui produit le plus d'effet sur ses auditeurs attentifs dont il s'aperçoit que les figures s'épanouissent par degrés, c'est lorsqu'il retrace une amitié d'enfance détruite en un instant, et faisant place à la haine, encore toute surprise de l'emporter sur les plus doux penchans; c'est lorsqu'il fait le tableau de deux jeunes amis, près de s'entr'égorger, et qu'il récite ces vers où la vérité le dispute au sentiment :

Le mal ne vient jamais que faute de s'entendre :
Une équivoque, un rien fait naître des débats;
Et puis la vanité (quel homme n'en a pas?)
Agit sur notre cœur, le pique, l'aiguillonne;
On s'aigrit, on s'emporte, enfin l'on s'abandonne
A toute la fureur de son ressentiment.....
Qu'un éclair de raison brille dans ce moment;
Un mot avait fait naître, un mot calme l'orage :
Et l'on finit toujours pas s'aimer davantage.

« Assurément Dorsay ne saurait douter que je l'aimai sincèrement, dit l'un des

combattans avec un trouble qu'il ne peut dissimuler. — Dancourt sait combien je lui fus dévoué, répond l'autre d'une voix altérée, et n'osant pas lever les yeux de crainte de rencontrer ceux de son adversaire. — Mais, reprend celui-ci, me soupçonner d'une perfidie! Instruire mes parens d'une dette que j'ai faite au jeu! — Donner le nom de délateur à l'ami le plus vrai! Me faire un crime de l'arrêter sur les bords de l'abîme! — Prendre avec moi le ton d'un censeur et d'un maître! — Payer tant de dévouement par des menaces et l'ironie la plus amère! Ce n'est que dans le sang que peut se laver une telle injure. — Ce n'est que par la mort qu'on peut expier tant d'audace.... — Voilà donc, reprend à son tour Demoustier, le motif de vos débats! l'un compromet au jeu son repos, son honneur; l'autre veut le sauver de ce penchant funeste..... et c'est pour cela que vous voulez vous arracher la vie! Eh, qu'importe ce qui s'échappe de la bouche, quand le cœur

n'en est point le complice? Ah! loin d'ensanglanter ces mains qui furent tant de fois pressées l'une dans l'autre, laissez-moi les enlacer sur mon cœur ivre de joie! non, jamais mon *Conciliateur*, quel que soit son succès, ne pourra me procurer une jouissance égale à celle que j'éprouve en ce moment! »

A ces mots il les presse dans ses bras, et tous les deux vaincus par cette voix si pénétrante et si persuasive, par ce noble élan du vrai mérite, s'embrassent et se réconcilient. Ils instruisent alors Demoustier qu'ils sont l'un et l'autre l'unique espoir d'une famille honorable; et que sans lui peut-être ils allaient y jeter le deuil et la désolation. « Telles sont, en effet, s'écrie De-
» moustier, les suites funestes d'un duel,
» que les parens de celui qui tue, sont
» presque aussi malheureux que ceux de
» la victime. Cruelle vérité, effrayant ta-
» bleau qu'on ne saurait mettre trop sou-
» vent sous les yeux de la jeunesse, et qui,

» sans nuire à l'honneur, doit dompter les
» passions, être utile aux mœurs, et servir
» l'humanité. »

Le lendemain la lecture du *Conciliateur* eut lieu au Théâtre-Français. Sa réception unanime en accéléra la représentation qui réunit tous les suffrages d'un public nombreux, éclairé. On conçoit facilement que parmi les spectateurs qui s'y portèrent en foule, les deux amis réconciliés et leurs heureuses familles, qu'ils avaient instruites de tout, se signalèrent par leurs applaudissemens. Le moyen de ne pas se livrer à l'enthousiasme inspiré par la reconnaissance? Cet ouvrage eut un grand nombre de représentations, et chaque fois que *Dorval*, dans la bouche séduisante de Fleury, récitait les vers qui avaient désarmé les deux champions si furieux et si déterminés, Demoustier, par le plus heureux souvenir, se trouvait reporté dans les bois de Vincennes, et croyait se reposer encore

sous l'arbre où son *Conciliateur* avait obtenu son premier succès.

Digitized by Google

LES LILAS

DE

COLLIN-D'HARVILLE.

Les fleurs, dans tous les temps, chez tous les peuples, eurent un empire constant et remarquable; souvent même elles furent l'objet d'un culte particulier. Les anciens en couronnaient la coupe du festin; les martyrs s'en paraient en marchant au supplice; les vierges s'en décoraient pour entretenir le feu sacré de Vesta. Parmi le peuple des hameaux, elles désignent souvent la plus vertueuse; la jeune fiancée en forme sa couronne nuptiale; elles couvrent le cercueil de celles que n'enchaîna point l'hyménée; et la simple fleur des champs attachée au corset de la villageoise, attire

quelquefois plus de regards, que les nombreux diamans qui surchargent le sein de l'opulence et forment les attributs de la grandeur.

L'empire de Flore fut célébré par les poètes de toutes les nations. Qui ne connaît *les Roses* d'Ausone, *la Violette* d'Abraham-Cowley, *les OEillets* de Jacques-Moireau, *les Jardins* du père Rapin? Qui de nos jours n'a pas admiré les descriptions que font des fleurs nos poètes français? Je citerai surtout M. de Parny, M. de Fontanes; ce dernier chante si bien :

Leurs traits, leurs doux instincts, leurs sexes et leurs mœurs!

Je citerai les bouquets charmans de Mme d'Hautpoult, et la jolie corbeille de M. Constant-Dubos, qui semble avoir réuni dans ses idyles et les couleurs et les parfums de toutes les fleurs qu'il chante.

Un grand poète a dit que les bois sont la chevelure de la terre : ne pourrait-on pas ajouter que les fleurs en sont pour

ainsi dire le teint, la douce haleine? Leur culture charma souvent les momens de loisirs des plus grands hommes. On connaît la prédilection de Lamoignon de Malesherbes pour les roses; on sait quelle fut l'ivresse de J. J. Rousseau en revoyant une pervenche, qui lui rappelait et ses beaux jours et sa patrie: le vénérable chancelier de L'Hôpital trouvait un charme inexprimable à cultiver au Marais les plus belles jacinthes de tout Paris, le grand Condé donnait, à Chantilly, des soins assidus à la riche collection d'œillets qu'il y avait formée, et plus d'une fois on vit Henri IV arroser lui-même les beaux lis dont Gabrielle-d'Estrées aimait à parer la fenêtre où chaque jour elle attendait l'arrivée de ce monarque adoré. Je ne finirais pas si je voulais désigner ici tous les personnages célèbres qui, parmi nos contemporains mêmes, s'adonnent à la culture des fleurs. Faut-il donc s'étonner de l'amour que leur portait ce peintre fidèle des douces illu-

sions et des vertus sociales, ce poète dramatique si simple dans ses goûts, si pur en amitié, si indulgent pour ses rivaux, Collin-d'Harleville, en un mot, que Thalie regrette encore comme l'un de ses plus chers favoris.

Il possédait près de Maintenon, à quelques lieues de Chartres, sa patrie, une maison de campagne, une retraite solitaire, où, à l'exemple d'Horace, il aimait à fuir, le tumulte de la ville et le choc des passions, pour goûter ce repos si nécessaire à l'homme de bien, pour respirer cet air vivifiant de la nature, qui seul pouvait ranimer ses organes affaiblis et prolonger son existence.

C'était pour se délasser de ses travaux assidus qu'il se plaisait à cultiver les fleurs; ou plutôt il confondait si bien ensemble ces deux occupations chéries, que souvent on le voyait déposer Plaute et Molière au pied d'un faible arbuste qui réclamait ses soins.

Digitized by Google

Il affectionnait particulièrement un bosquet de lilas sous lequel il avait coutume de s'abandonner à ses douces rêveries : c'est là qu'avec ce calme heureux de l'âme et cette douce mélancolie qui le caractérisait, il récapitulait d'une part les jouissances inexprimables d'un succès mérité, de l'autre, les efforts de l'envie, qui parvient, sinon à désoler l'auteur qui triomphe, du moins à faire tomber, en les agitant, quelques feuilles de sa couronne.

De tous les parfums que le printemps exhale sur la terre, aucun n'avait autant d'attrait pour Collin-d'Harleville, que l'odeur suave et pénétrante du lilas. Elle portait dans ses sens une ivresse qui ranimait ses forces, excitait sa verve, et semblait, disait-il, le reporter aux plus beaux jours de sa vie. Aussi jamais il ne manqua d'assister à la floraison nouvelle : dès que les fleurs printanières commençaient à s'entr'ouvrir, il quittait la capitale, ses amis les plus intimes, les

aimables réunions dont il était un des plus chers initiés, et courait à Maintenon saluer le beau ciel du premier de mai ; et rendre hommage à ses lilas. Heureux et vivement inspiré sous ce dôme de verdure, d'où s'échappaient milles touffes élégantes et parfumées, il se livrait à tout l'élan de son imagination. Ce fut dans ce nouvel Eden qu'il composa ses meilleurs ouvrages, qu'il écrivit *l'Optimiste* et les *Châteaux en Espagne*, où l'on retrouve la fraîcheur et la grâce que semblait offrir à ses regards le renouvellement de la nature : le *Vieux Célibataire*, où il retracte avec tant d'expression, les regrets de n'avoir pu s'unir aux destinées d'un sexe qu'il adorait ; et les *Querelles des deux frères*, que sa modestie l'empêcha de mettre au jour ; mais que la postérité classera peut-être parmi les plus aimables productions du dix-neuvième siècle.

La prédilection de Collin-d'Harleville pour son bosquet de lilas, était signalée

par les ornemens qu'il se plaisait à y réunir. Là se trouvaient les bustes de Plaute et de Térence; ici l'on voyait la tête expressive de Molière auprès de celle du bon La Fontaine; plus loin on remarquait le joyeux masque de Préville; partout enfin l'on découvrait les images les plus chères, les emblèmes les plus ingénieux, et un grand nombre d'inscriptions qui retraçaient les goûts, les affections, les souvenirs de leur aimable auteur.

On présume aisément, d'après ce tableau fidèle, que de tout ce qui composait la charmante solitude de Collin-d'Harleville, ce petit temple de mémoire était l'objet qui de préférence attirait tous ses soins. Il ne cessait de le recommander particulièrement à son jardinier. « Marcelin, lui disait-il, » ne vous lassez point, je vous prie, de » donner à ce bosquet tout l'éclat dont il » est susceptible : négligez plutôt, s'il le » faut, les autres parties de mon jardin. » Vous voyez le bonheur que j'éprouve

» sous mes chers lilas ; il semble que ma
» vie soit attachée à leur conservation. »
Celui-ci, ravi de servir un tel maître, ne cessait de prodiguer au bosquet chéri les soins les plus assidus. Collin-d'Harleville recueillait le fruit de tant de zèle : et bien souvent, dès que le printemps se renouvelait, il possédait déjà quelques fleurs, tandis que tous les jardins du voisinage n'offraient à peine que des boutons naissans. En un mot, le vigilant jardinier avait su former une collection de lilas si riche et si variée, que pendant près de deux mois de suite, le dôme qu'ils formaient conservait toute sa parure.

Un mariage eut lieu dans la famille de Collin-d'Harleville, et sa présence étant indispensable, il lui fallut quitter sa délicieuse retraite, pour se rendre à Chartres, au jour indiqué. C'était vers le milieu du mois de mai, époque où ses lilas étaient encore parés de toutes leurs richesses. Ce poète aimable les quitta donc

un matin, non sans quelque regret, se promettant bien de revenir le lendemain jouir des dernières faveurs du printemps. Le jour même de son départ, survint un ouragan si terrible, que d'épaisses murailles s'écoulèrent; des toitures entières furent enlevées, et les plus gros arbres déracinés. Il s'élevait des tourbillons affreux, qui dévastaient tout ce qui se trouvait à leur portée. La terre était jonchée de fleurs et de feuilles, qui n'avaient pu résister à la fureur des vents, à la violence de la grêle. Partout on en voyait la trace et les effets affligeans : il n'y avait pas une seule chaumière qui ne fût endommagée; les ruisseaux étaient débordés, emportant dans leur cours rapide des gerbes, des berceaux et des débris de toute espèce; on ne rencontrait dans les champs que des troupeaux égarés et des agneaux bêlans, des oiseaux écrasés ou noyés dans leurs nids; tout en un mot présentait l'image

de la terreur, du désespoir et de la destruction.

Le bosquet de Collin-d'Harleville ne fut pas garanti de cette horrible tempête. Tout ce que put faire le prudent et fidèle Marcelin, ce fut d'abriter les bustes qui le décoraient, ainsi qu'il avait coutume de le faire à l'approche de l'hiver; mais pendant qu'il se livrait à cette importante occupation, la majeure partie des lilas fut dévastée : ils ne formèrent plus qu'une masse informe de branchages, qui encombrait le bosquet, et ne laissait l'espoir d'y trouver un faible ombrage, qu'après l'avoir entièrement renouvelé.

La douleur de Marcelin fut inexprimable; des pleurs s'échappèrent de ses yeux en voyant le fruit de tant de soins et l'objet des plus tendres affections détruits en un instant. Cependant dès que l'orage fut dissipé, il se mit à ramasser à la hâte tous les ramaux auxquels restaient encore attachées quelques touffes de lilas; et crai-

gnant que leur vue n'augmentât le chagrin qu'éprouverait son maître à son retour, il résolut de les transporter derrière les murs qui formaient l'enceinte du village. Comme il traversait le grand chemin, chargé de cette épaisse ramée qu'il portait avec tristesse, il est abordé par la dame du lieu, petite-nièce de la digne amie de Louis XIV, et qui, à l'exemple de cette femme célèbre, avait coutume de parcourir les hameaux voisins, pour y goûter en secret les charmes de la bienfaisance. « Qu'avez-vous, brave homme? dit-elle à Marcelin; l'affreuse tempête que nous venons d'essuyer, vous a sans doute fait éprouver quelque malheur? — Le plus grand d'tous, madame la duchesse : elle a détruit d'fond en comble le bosquet d' Mr. Collin : i' prétendait qu' sa vie était attachée à la conservation d' ses chers lilas; et vous en voyez les restes.... Oh! mon Dieu, si c'était l' présage d' la fin d' mon bon maître je n' m'en consol'rais jamais. — Eh bien,

suivez-moi, répliqua la duchesse frappée d'une idée; peut-être n'est-il pas impossible de réparer ce malheur : secondez-moi bien, et surtout soyez discret..... »

A ces mots, elle conduit Marcelin dans l'immense parc de Maintenon, qu'elle parcourt à travers les débris nombreux dont l'orage a rempli les allées, et découvre, sous de grands marronniers, un massif de lilas de toute espèce, que la grêle n'avait atteints que faiblement. Presque tous avaient conservé leur parure sous les grands arbres qui les abritaient. « Voyez, dit-elle, ivre de joie, voyez si, parmi ces lilas, vous ne trouveriez pas de quoi renouveler le bosquet de votre maître, sans qu'il pût s'en apercevoir. — Ah! j' vous comprends, madame la duchesse; vraiment oui; j' trouvons à peu près c' qu'i' nous faut, si c' n'est queuqu' tiges d' lilas d'Perse qui formiont d' si belles guirlandes en d' dans du bosquet; mais à ça près..... — Il faut absolument que la restauration soit

complète, répond cette dame ; cherchons encore : j'ai l'espoir que, derrière les serres-chaudes, où l'ouragan semble avoir frappé avec moins de violence, nous pourrons trouver ce qui nous est nécessaire. » En effet, ils aperçurent de loin de longues touffes de lilas, que le poids des fleurs encore mouillées, faisait pencher vers la terre; elles commençaient néanmoins à reprendre leurs formes élégantes et leurs doux balancemens, aux premiers rayons du soleil, qui semblaient les ranimer. « On dirait, s'écria Marcelin, qu' ce sont les lilas d' not jardin, qu' les vents ont transplantés cheux vous. — Maintenant, brave homme, allez avertir les jardiniers du château de se rendre ici, et portez l'ordre à mes gens d'atteler tous mes chevaux aux chariots de l'orangerie. Il ne faut pas que l'illusion de votre maître ne soit que passagère ; ce ne serait l'obliger qu'à demi!..... mais le jour baisse : nous n'avons pas de

temps à perdre, allez : vous me rejoindrez tous ici. »

Marcelin s'empresse d'exécuter les ordres qui lui sont donnés, et revient bientôt auprès de la duchesse avec ses jardiniers. Ceux-ci, d'après le choix fait par le vieux serviteur de Collin-d'Harleville, enlèvent avec les plus grandes précautions, chaque pied de lilas, autour duquel ils laissent une masse de terre suffisante pour en couvrir toutes les racines : plusieurs chariots attelés s'avancent, et reçoivent ces blocs énormes soulevés à force de bras et de leviers. Pendant cette longue et difficile opération, Macelin, accompagné de plusieurs ouvriers du château, va déraciner entièrement le bosquet de son maître, et dispose, d'après ses mesures prises, des fosses profondes pour recevoir les nouveaux lilas. Enfin la nuit étant venue, et chaque habitant de Mentenon commençant à se livrer au sommeil, la duchesse fait transporter, à l'insçu de tout le village, le nouveau bos-

quet roulant; elle commande elle-même cette mystérieuse caravane, dirige tout avec tant de zèle, d'adresse et de bonté, que, le lendemain, l'aurore salue et dore de ses rayons le bosquet chéri de Collin-d'Harleville, tel absolument qu'il était avant l'orage. Chaque ouvrier, après avoir été bien payé de son travail, l'est encore pour le secret, que lui recommande la duchesse; et celle-ci, satisfaite d'avoir rendu cet hommage à l'un des littérateurs qu'elle estimait le plus, se retire dans son appartement pour y goûter un repos nécessaire, qui, sans doute, fut embelli des plus aimables songes.

Cependant le plaisir que goûtait Collin-d'Harleville au sein de sa famille, était troublé par le souvenir de la tempête dont il avait essuyé, la veille, une partie dans le voyage. Il avait remarqué que le fort de l'orage se dirigeait sur le beau vallon qu'il habitait, et sans cesse il songeait à ses lilas. Dès le lendemain il quitte Char-

tres, et s'empresse de rejoindre sa chère solitude; mais il ne trouve sur la route que des traces effrayantes de l'ouragan de la veille : plus il approche de Maintenon, plus elles se multiplient. Enfin il descend de voiture, frappe en tremblant à sa porte, et les premiers mots qu'il adresse à son jardinier, sont pour s'informer de son bosquet.

« Ah! sans doute, j'ai tout perdu : tout doit être anéanti.—Non, non, Monsieur, rassurez-vous. — Eh, comment aurais-je été plus épargné que mes voisins dont je viens d'apercevoir le désastre épouvantable? — Vous savez bien c' que c'est qu'un nuage qui crève : rien d' sauvé ou qu' ça donne; mais à deux pas d' là pas le moindre mal.... » Tout en causant ainsi, Collin-d'Harleville s'élance vers son bosquet, et ne peut en croire ses yeux. « Quoi, s'écrie-t-il avec ivresse, pas un lilas déraciné, pas une fleur endommagée, et tout auprès le potager détruit, les cloches brisées, les ar-

bres fracassés! — Ç' n'est pas pour dire, reprend vivement Marcelin, cherchant à l'affermir dans son illusion, mais j'avons fait preuve d'adresse et de courage. Quand j'ons vu que l'orage allait fondre ici, je m' suis hâté d' dresser mon échelle double en face du grand noyer; vous la voyez encore : et au moyen d' plusieurs gaules enlacées, et sur quoi j'avons entassé tous les paillassons du jardin, nos draps, nos couvertures, j'ons eu le bonheur de préserver ç' bosquet de la tempête.—Ce n'est point avec l'or, dit Collin-d'Harleville, que je parviendrais à payer un tel service : je n'oublierai jamais que je vous dois la conservation de mes chers lilas.... Enfin ils sont sauvés! » répétait-il sans cesse à tous ses voisins qu'il amenait pour les admirer, et qui ne pouvaient revenir de leur étonnement. Le vieux jardinier recevait à son tour les plus honorables félicitations, et jouissait du bonheur et de l'illusion de son maître qui ne quittait plus ce cher et délicieux bosquet,

grande partie de l'été, Collin-d'Harleville ne cessa de croire que c'était uniquement au zèle et à la prévoyance de son jardinier qu'il devait la conservation de son bosquet chéri; mais quelque temps après, étant allé se promener dans le parc de Maintenon, et se reposant précisément sous le massif de lilas où l'on avait pris de quoi renouveler les siens, il entendit derrière une palissade qui séparait le potager des bosquets, jaser ensemble plusieurs ouvriers. Ceux-ci, ne le croyant pas si près d'eux, s'entretenaient du secret qu'on leur avait tant recommandé. « Est-il assez crédule? disait l'un : aller s'imaginer qu' ses lilas ont été préservés d'l'orage par le vieux Marcelin!—Faut avouer, dit un autre, qu'nous avons rud'ment travaillé c'te nuit-là : en moins d'six heures transporter, du fond du parc, chez monsieur Collin, plus d'trente pied d'lilas avec les masses de terre qui couvraient leux racines! aussi pas un n'a manqué. — Jarni! faut avouer, ajoute un troisième ouvrier, qu'c'est

un joli tour qu' madame la duchesse a joué à c' monsieu Collin; mais i' mérite ça : c'est un homme si bon, si simple! et pourtant c'est un savant. On dit qu'i fait courir tout Paris à ses ouvrages, et qu'c'est l'honneur du pays Chartain. »

Le poète, ému, surpris, écoute jusqu'au bout la conversation des garçons jardiniers, sort du parc du château, se rend à l'instant même à sa solitude, interroge Marcelin, qui lui confirme ce qu'il vient d'entendre, et lui fait le récit fidèle de tout ce qui s'était passé. Collin-d'Harleville recommande à son tour le plus grand secret à son vieux serviteur; il parvient non sans peine à cacher pendant tout l'hiver à Paris, le trouble délicieux qu'il éprouvait chaque fois qu'il y rencontrait la duchesse, à laquelle il était redevable d'un hommage aussi touchant, aussi flatteur. Dès le retour du printemps il s'empresse d'aller à Maintenon cueillir les premières fleurs du bosquet, revient aussitôt à Paris, et se présente à l'hôtel de cette

dame si justement citée pour son esprit et sa bonté, le jour même où la fête de cette dernière avait réuni chez elle beaucoup de monde. Il l'aborde, et lui dit avec émotion : « Voici les prémices du bienfait le plus » délicat, le plus ingénieux que je con- » naisse : Madame, ces lilas vous diront » beaucoup plus que tout ce que je pour- » rais exprimer.... » Ces mots furent pour la brillante assemblée une énigme dont la duchesse voulut faire encore un mystère ; mais Collin-d'Harville, cédant au pouvoir de la reconnaissance, se fit un devoir de divulguer cette intéressante anecdote ; et déclara que toutes les fois qu'il reverrait ces lilas, il les saluerait comme le gage d'une estime qui lui était chère, comme le souvenir le plus délicieux qui embellirait le reste de sa vie.

Digitized by Google

LA CHANSON DE LAUJON.

Tout Paris a connu cet aimable octogénaire, émule et contemporain de Piron, de Pannard, et de Collé : tout Paris a répété les joyeux refrains de ce doyen du Caveau moderne, si digne de l'ancien, où, chaque mois, Bacchus donne rendez-vous aux Muses que souvent y suivent les grâces : tout Paris a chéri, recherché, regretté ce bon Laujon, l'ami de tout le monde, qui pouvait compter le nombre de ses jours par celui de ses chansons, et que l'Académie française avait surnommé son *Anacréon*.

La nature se plut à former en lui le plus parfait assemblage de gaieté franche, de bonhomie et d'heureuse insouciance. Jamais, pendant quatre-vingts ans, Laujon ne put compter un ennemi ; jamais il ne

cessa de chanter les dames, ses amis et le bon vin. Sa lyre complaisante et facile égayait et charmait toutes les classes de la société : il faisait résonner ses joyeux pipeaux sous le pampre de la guinguette, comme sous les lambris dorés. Il savait prendre tous les tons, saisir tous les à-propos ; et, depuis les accens naïfs de l'*Amoureux de quinze ans*, jusqu'aux refrains chevrotés du vieillard grivois et malin, il réussissait à tout exprimer, à tout peindre avec la plus piquante originalité.

Ni l'exil d'illustres amis, de puissans protecteurs, ni la perte de sa fortune, de ses emplois, ne purent un seul instant ralentir sa verve féconde. Il chantait sans cesse, et narguait le chagrin. Il voulut même défier la faux du temps ; la veille de sa mort, il composait encore des couplets qui semblaient retarder l'instant fatal où, comme l'a dit si ingénieusement un de ses plus dignes successeurs, il fit pleurer ses amis pour la première fois. Chanter était devenu pour Laujon

l'aliment de l'esprit et le besoin du cœur. Aux spectacles, dans les promenades à l'académie française, dans le salon des grands, dans l'humble réduit de l'amitié, partout, il allait fredonnant et composant des chansons dont il augmentait son vaste répertoire. Cette habitude, qu'il ne pouvait vaincre, donna lieu sur ses vieux jours, à la plaisante anecdote que je me fais un devoir de rapporter ici, et que je tiens du jeune disciple de Momus qui en fut un des principaux personnages.

Laujon était lié depuis long-temps avec la comtesse D***, chez laquelle se réunissait l'élite des gens de lettres et des artistes. Cette dame, d'une haute naissance et d'un commerce aimable, n'avait qu'un seul défaut, celui d'être exigeante en amitié. L'oubli du moindre égard la blessait sensiblement; et comme son occupation constante et son unique désir étaient de complaire à tous ceux qu'elle admettait dans sa société, elle était avide de leur attache-

ment et de leur déférence. Recherchée autrefois pour sa grâce et sa beauté, elle aspirait à l'être encore pour les qualités du cœur, les ressources de l'esprit et les avantages de l'opulence, dont elle faisait le plus digne emploi. C'était, en un mot, une moderne Geoffrin, protectrice zélée des nouvelles réputations, enthousiaste des anciennes; et sachant, en les honorant toutes, se faire un nom dans le monde, attirer chez elle les grands de la cour, les étrangers de distinction et se former un empire qu'elle n'eût pas échangé contre la puissance même.

Elle avait, par son crédit et sa liaison intime avec les littérateurs célèbres, entr'ouvert à Laujon les portes de l'académie. Celui-ci ne cessa d'en conserver le souvenir; il ne laissait pas échapper la moindre occasion de lui en prouver sa reconnaissance. C'était surtout à l'époque où l'on célébrait, chez cette femme distinguée, le jour qui l'avait vue naître, que le doyen

des chansonniers français faisait briller son talent, jeune encore, et s'abandonnait à la gaieté de son imagination, à tout l'épanchement de son cœur. Vainement les athlètes les plus redoutables voulaient entrer en lice avec lui : soit qu'ils fussent intimidés à l'aspect de ses cheveux blancs, soit, qu'à l'exemple d'Anacréon, dont il était l'image vivante, Laujon retrouvât, dans ses chants, la fraîcheur et l'inspiration du bel âge, il était toujours vainqueur dans cette lutte honorable, et la chanson qu'il ne manquait jamais de faire pour cette fête brillante, était attendue avec impatience, et répétée avec ivresse.

Il arriva, ce jour si cher à la comtesse; on était alors au milieu du mois de juin. Laujon, qui ne composait jamais mieux qu'en marchant, et qui, toujours, se fiait à sa prodigieuse facilité, sort, vers les deux heures, du fond du Marais qu'il habitait, et se rend au jardin des Tuileries, chantant à demi-voix, et achevant de rimer les idées

qui se présentaient à son imagination. Après avoir parcouru l'allée des orangers, où il fut abordé par un grand nombre de personnes, dont plusieurs se trouvaient invitées, ainsi que lui, chez la comtesse, il se retire sous les arbres, s'assied sur une chaise adossée à un gros marronnier, tire ses tablettes, et se met à terminer la chanson qu'il destinait à sa digne amie.

Un de ses jeunes confrères, chansonnier comme lui, déjà connu par d'agréables productions, l'aperçoit de loin qui se débat avec sa Muse, et paraît livré tout entier à la plus joyeuse inspiration. Invité, comme Laujon, à la nombreuse réunion que cet aimable vieillard se dispose à charmer par ses chants, il est curieux de les entendre d'avance; et sachant que son vénérable maître fredonnait ordinairement les couplets qu'il composait, il va chercher une chaise, vient se placer derrière lui, caché par la grosseur de l'arbre, et prête une oreille attentive. Il entend bientôt le doyen

du Caveau chanter, répéter et corriger les couplets les plus gracieux. Il en suit la marche, en retient les vers les plus marquans, et ne peut s'empêcher d'admirer cette Muse octogénaire, encore fraîche et brillante, et pouvant servir de modèle par son goût parfait et son étonnante facilité.

Cependant Laujon, qui savait que l'assemblée serait nombreuse et choisie, et qui voulait se montrer digne de sa haute réputation, répète chaque couplet plusieurs fois de suite et avec la lenteur d'un critique austère. Cela fait naître à son confrère l'idée de s'amuser aux dépens du vieillard trop confiant, et de le prémunir contre les larcins qu'on pourrait aisément lui faire. Il tire un crayon de sa poche, écrit presque tous les couplets du célèbre chansonnier, à mesure qu'il les chante, et les arrange ensuite, en substituant quelques mots à ceux qui sont échappés à son attention. Muni du résultat de cet adroit larcin, il s'éloigne un instant, revient, passe devant

Laujon, qu'il feint d'apercevoir pour la première fois, et l'aborde en lui disant : « Cher doyen, ne dînons-nous pas ensemble aujourd'hui chez la comtesse ? — Sans doute, on y fête le jour de sa naissance, et je n'ai garde d'y manquer. — Vous vous occupiez d'elle, peut-être, et je ne veux pas vous distraire. — J'ai fini, mon ami ; je terminais en effet quelques couplets : vous savez comme elle tient à tous ces petits hommages. — Qui ne serait envieux des vôtres ? ils sont toujours si joyeux, si galans ! » Tous les deux parcoururent de nouveau les grandes allées des Tuileries, et l'horloge du château venant à sonner quatre heures, ils se rendirent chez la comtesse, où se trouvaient déjà réunies les personnes les plus distinguées, soit par le mérite, soit par la naissance ; et qui, voyant entrer Laujon, présumèrent aisément qu'il égaierait le dessert par ses jolis refrains. La dame de la maison ne douta pas de son côté qu'elle ne fût chantée par son vieil ami

comme elle méritait de l'être. Elle portait au bon Laujon un attachement particulier, et l'accueillait ordinairement avec tant d'égards et d'affection! Elle le reçut avec une cordialité plus apparente encore, et semblait le remercier d'avance de toutes les choses charmantes qu'il se proposait de lui adresser. Les femmes, à tout âge, sont avides d'encens; rien ne les enivre mieux dans leur jeunesse; rien n'est plus propre à les empêcher de vieillir.

La comtesse fait donc placer auprès d'elle, à table, le vénérable président du Caveau, qu'elle comble de soins et de prévenances. « C'est mon plus ancien chevalier, dit-elle en souriant, et l'un de mes meilleurs amis. — Comment pouvez-vous les distinguer dans un si grand nombre? » lui répond le vieillard en lui baisant la main avec un reste de chaleur, et cette aimable galanterie du bon vieux temps. Le repas est aussi gai que somptueux. Tous les convives qui, pour la plupart, ont un nom

connu dans les lettres, dans les arts, s'abandonnent à l'enjouement dont la comtesse donne elle-même un heureux signal. Que d'anecdotes variées ! que de bons mots et de piquantes saillies ! On eût dit le Caveau moderne transporté dans le salon d'un grand seigneur, ou dans le boudoir de la plus jolie femme de Paris.

Enfin arrive le dessert : chacun porte les yeux sur des littérateurs qu'on suppose devoir chanter la comtesse. L'un commence et lui adresse des vers qui, la comparant à cette bonne et bienfaisante Geoffrin, dont elle suit les traces, lui donnent l'assurance de vivre ainsi qu'elle, dans le souvenir de tous les amis des lettres ; un autre, empruntant des couleurs plus antiques, et voulant chatouiller plus vivement encore la vanité de la comtesse, voit en elle cette Ninon, dont le temps ne pouvait faner les charmes, et qui réunissait autour d'elle tout ce qui formait la splendeur du siècle de Louis XIV. Enfin, le jeune disciple de

Laujon, tirant de son sein l'écrit qu'il avait tracé furtivement au jardin des Tuileries, et qu'il n'avait pu corriger qu'à la hâte, chante avec assurance, et comme étant son propre ouvrage, la chanson du vénérable doyen du Caveau, elle produit sur tous les auditeurs un effet inexprimable. « C'est charmant! c'est divin! » s'écrie-t-on de toutes parts : « on ne pouvait » peindre la comtesse avec plus de grâce » et de vérité; c'est un coup de maître, et » le bon Laujon lui-même ne désavouerait » pas ces couplets délicieux. »

Celui-ci, stupéfait d'étonnement, et néanmoins jouissant en secret de son triomphe, ne peut concevoir comment cette chanson, qu'il a écrite au crayon, en la composant sous les arbres des Tuileries, se trouve entre les mains de son jeune émule; ce qui surtout le confond, c'est d'entendre celui-ci recevoir les félicitations de tous les convives comme un auteur heureux et triomphant.

« Sans doute, se dit Laujon, le papier » sur lequel j'ai tracé mes couplets, sera » tombé de ma poche, et mon jeune homme » s'en est emparé.... » Mais qu'on juge de sa surprise, lorsque se fouillant, il trouve ce même papier sur lequel est écrite en entier la chanson qui vient d'obtenir tant de suffrages! Il doute s'il rêve, et se perd en mille conjectures qui répandent sur ses traits un trouble, une rêverie, dont on s'aperçoit, et qu'on ne sait à quelle cause attribuer.

Enfin, chacun ayant payé sa dette à la comtesse, il se fait un grand silence pour écouter le *moderne Anacréon*. Elle-même, par un doux regard qu'elle laisse tomber sur lui, semble lui dire de compléter la couronne qu'on lui décerne, et d'y attacher la plus belle fleur; mais quel changement sur tous les visages, quelle surprise pour la comtesse, lorsque cet aimable Laujon, ordinairement si fécond et si galant, dit d'un ton sombre et avec embar-

ras..... Qu'il n'a rien à chanter ! On se regarde, on s'imagine que le vieux doyen est blessé du succès prodigieux que vient d'obtenir le jeune chansonnier. La comtesse rougit de dépit, et paraît au supplice d'être placée auprès de son vieil ami. Lui-même ne peut se dissimuler qu'il va donner lieu à de fâcheuses interprétations, et peut-être exciter la malveillance qui déjà l'accuse d'une ridicule jalousie; il sait à quel point il blesse la fierté d'une femme exigeante et susceptible dont il reçut tant de preuves d'amitié, dont le dévouement et le zèle ont influé si puissamment sur le bonheur de sa vie; mais cet excellent homme se détermine à passer pour ingrat, envieux, à sacrifier, s'il le faut, l'estime générale qu'on lui porte, plutôt que de perdre, en se déclarant l'auteur des couplets, un jeune littérateur qui commence sa carrière.

Celui-ci avait été forcé d'y faire quelques changemens : il avait fallu substituer plusieurs mots à ceux qu'il n'avait pu sai-

sir en copiant avec tant de rapidité; ce qui fit que Laujon, dont la bonhomie égalait le talent, crut d'abord qu'il était possible que son jeune confrère eût eu la même idée que lui, et que, travaillant tous les deux sur un plan semblable, ils eussent employé souvent les mêmes expressions; mais bientôt réfléchissant à l'impossibilité de se rencontrer sur tant de points à la fois, il demeura convaincu du larcin, et se réserva de faire secrètement au voleur les reproches qu'il méritait.

Cependant on ne peut se résigner au silence de Laujon : chacun le provoque des yeux, du geste et de la voix. Son élève lui-même ose l'inviter à se faire entendre; ce bon vieillard éprouve alors un tel embarras, qu'il n'ose plus lever les yeux sur ce jeune audacieux qui le réduit à une impuissance apparente, et que d'un seul mot il pourrait confondre. « Eh bien, lui crie-t-on de toutes parts, chantez-nous du moins quelques-uns de vos jolis à-propos de so-

ciété, qui si long-temps firent les délices de la cour et de la ville. — Non, non ;» ajoute la comtesse, d'un ton sec; et sans regarder Laujon : « le vrai talent a quelquefois des caprices.... il faut savoir les supporter. Je n'aurais jamais cru néanmoins qu'ils eussent été jusqu'à blesser la véritable amitié. — Lui! s'écrie le prétendu voleur, il en est au contraire le plus parfait modèle. J'ai voulu voir jusqu'où le meilleur des hommes pouvait porter la patience et la générosité. » Il raconte aussitôt leur entrevue aux Tuileries, et le moyen qu'il avait employé pour recueillir ce qui sortait de la bouche de son maître. « Ah! maudit espiègle, lui répond Laujon en poussant un long soupir, de quel poids vous me soulagez! je vous en demande bien pardon, mon bon ami, mais je vous ai pris pour le plus éhonté plagiaire.... — Et vous n'avez pas voulu me dévoiler! — Vous êtes encore si jeune! et les débuts dans le monde sont si importans!..... Allons, allons, c'est

une bonne leçon que vous me donnez-là : désormais je tâcherai de chanter plus bas en composant. Oh ! j'ai tout le temps de me corriger, mes amis, je n'ai que quatre-vingts ans. »

Tout le monde admire la touchante simplicité de cet aimable octogénaire : la comtesse, honteuse des reproches dont elle vient de l'accabler, se confond en excuses, en obtient le pardon. Le jeune chansonnier, après avoir adressé à cette dame les couplets qu'il avait faits pour elle, et qui annoncent un talent véritable, prie Laujon de répéter lui-même les siens, dont il n'avait pu faire sentir fidèlement tout le charme. Le vieillard se rend à ses instances, et se livrant sans contrainte à toute sa verve, chante sa digne amie, qui de son côté se promet d'être moins susceptible et plus indulgente. On applaudit le *nouvel Anacréon*, avec tous les transports de la plus vive allégresse ; la gaieté redouble, le dîner se prolonge au bruits des *toasts* portés à la

comtesse, ainsi qu'à son vénérable ami; et chacun, en sortant de table, répétait encore la chanson de Laujon.

Digitized by Google

LA PROMENADE

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il faut étudier la nature, parcourir les différentes régions du globe, examiner et comparer les innombrables productions qui le couvrent, observer les mœurs, les usages des peuples qui l'habitent; et, pour ainsi dire, former dans sa pensée un abrégé de l'univers. C'est ce que fit pendant longtemps Bernardin de Saint-Pierre. Doué d'une âme ardente, habile observateur et véritable philanthrope, il traversa les mers, séjourna parmi les hordes sauvages, parcourut les îles, les montagnes, les déserts d'Afrique; et après avoir recueilli tout ce qu'on peut trouver dans ces climats de cu-

rieux et d'intéressant, il revint en France mettre en ordre son travail, et publia les *Études de la nature*, qui l'ont classé parmi les écrivains les plus distingués du dix-huitième siècle.

Qui de nous a pu lire sans une émotion vive et profonde, et ne relit souvent encore avec un nouvel intérêt, la vie et les malheurs de *Paul* et *Virginie?* Quel tableau délicieux de l'amitié, qui égalise tous les rangs et rapproche toutes les distances! Quelles ravissantes descriptions de l'amour le plus tendre senti dès le berceau, troublé par le désir, épuré par la décence, et conservé jusqu'à la mort! Quelle effrayante et salutaire peinture de l'ambition, qui l'emporte sur la tendresse maternelle, et détruit à la fois deux familles que le sort avait réunies pour s'entr'aider et se chérir! Oh! comment se défendre de blâmer Mme de La Tour, de s'intéresser à *Paul* et de pleurer *Virginie?*

Cette ingénieuse et touchante produc-

tion fit époque dans la république des lettres. Elle satisfit à la fois le poète et le naturaliste, effraya les parens ambitieux, resserra les liens sacrés de l'enfance, et vengea cette portion de l'humanité, qui, par sa couleur, fit trop souvent douter des sentimens dont elle est susceptible. Il ne fut aucun noir qui ne voulût imiter *Domingue ;* il ne fut aucun blanc qui ne désirât un serviteur aussi fidèle.

Paul et *Virginie* intéressèrent tous les rangs, tous les sexes, tous les âges. Les arts s'en emparèrent et les reproduisirent dans leurs scènes les plus intéressantes. Les chefs de famille s'empressèrent de donner à leurs enfans ces noms qui leur offraient de si doux souvenirs ; en un mot, ce roman fut traduit dans toutes les langues vivantes, et son auteur eut la jouissance de le voir transporté jusqu'aux rives lointaines où il en avait jeté les premiers fondemens.

Un succès conduit naturellement au désir d'en obtenir un autre ; l'amour des let-

tres est insatiable. Barnardin de Saint-Pierre, après avoir dépeint toutes les richesses de la nature, conçut le projet d'y attacher ses lecteurs par le tableau d'une félicité durable, qui s'accroît dans la vie privée et dans l'obscurité; il commença la *Chaumière Indienne*. Livré à ce travail, auquel il portait une affection particulière, il sentit bientôt que c'était au milieu des champs qu'il pourrait lui donner cette couleur locale, cette attrayante vérité, qui caractérisait tout ce que produisait sa plume éloquente et facile. Il quitta donc Paris, et alla s'établir au village d'Étiole, situé entre la Seine et la forêt de Sénart. Il habitait le château, dont le propriétaire opulent et d'un rang élevé, mettait son bonheur à s'entourer de littérateurs distingués et d'artistes célèbres, dont il était à la fois l'admirateur et l'ami. Bernardin de Saint-Pierre était logé dans le même appartement qu'avait autrefois occupé Colardeau dans ce paisible séjour; plusieurs inscriptions de

la main de ce poète aimable annonçaient que c'était là qu'il avait commencé son épitre d'*Héloïse à Abeilard.* Cet appartement construit dans une aile du château, s'en trouvait en quelque sorte séparé, et formait une retraite délicieuse; elle dominait d'un côté, la ville de Corbeil et ses jolis environs; de l'autre elle offrait à sa vue une partie de l'immense forêt, dont l'aspect contraste si bien avec le plaine riche et variée où serpente la Seine, qui court offrir à la capitale les tributs des provinces les plus fertiles de la France.

Tantôt Bernardin de Saint-Pierre allait s'asseoir sur les bords du fleuve, et se laissait entraîner au charme secret d'une méditation profonde et d'une douce mélancolie; tantôt il portait ses pas vers la forêt de Sénart, et s'abandonnait à tout l'élan de son imagination brillante, en parcourant les ravins et les sites sauvages qui s'offraient à ses regards. Cette promenade avait pour lui beaucoup plus d'attraits que toutes les

autres. Il croyait y retrouver ces mornes escarpés, ces déserts silencieux d'Afrique, où tant de fois il avait médité sur les secrets de la nature, et donné l'essor à ses goûts solitaires. Se promenait-il dans un riant vallon, traversé par un ruisseau limpide, il se retrouvait à l'Ile-de-France près de la rivière des Lataniers : gravissait-il une colline couverte de vieux arbres, à travers lesquels il apercevait la pointe d'un clocher de village, il s'imaginait parcourir les mornes du Port-Louis, et découvrir l'église des Pamplemousses : rencontrait-il enfin deux cabanes de pâtres, à peu de distance l'une de l'autre, il s'arrêtait, ému d'attendrissement, croyait revoir les cases de *Marguérite*, de Mme *de La Tour*; et les échos, frappés soudain par les cris des bûcherons ou des pasteurs, semblaient lui répéter les noms chéris de *Paul* et *Virginie*.

Un jour d'automne, où le lever du soleil annonçait un ciel serein et la plus belle

matinée, Bernardin de Saint-Pierre, attiré par le spectacle ravissant qu'il s'occupait à décrire, sort du village d'Étiole, et pénètre dans la forêt de Sénart, sans remarquer les différens sentiers qu'il prenait au hasard. Après avoir marché pendant quelques heures, il voulut revenir au château, pour se trouver au déjeuner qui réunissait ordinairement toutes les personnes qui l'habitaient; mais égaré dans sa route, par la rêverie où il était plongé, il suivit plusieurs détours qui le conduisirent insensiblement dans une espèce de labyrinthe dont il ne put trouver l'issue. Il s'aperçoit alors, aux rayons du soleil, qui dardent moins obliquement sur sa tête, que la matinée s'avance; il fait de nouveaux efforts, et parvient enfin à gagner une allée, ou plutôt une grande route, dont la longue prespective lui annonce qu'il avait à cheminer bien long-temps, avant d'arriver à la lisière de la forêt. La fatigue et la faim ralentirent en ce moment sa marche incertaine, et le

forcèrent à s'asseoir sous un chêne remarquable par sa grosseur, et qu'entourait un banc de gazon.

Après s'être reposé quelque temps, il résolut de se confier au hasard, et de suivre le grand chemin, qui lui semblait traverser en entier la forêt, quand tout à coup il entend résonner au loin le bruit du cor, et les cris nombreux d'une meute qui paraît se diriger de son côté. Il attend donc qu'il passe près de lui quelque chasseur qui puisse lui indiquer le chemin qu'il doit prendre, et peut-être apaiser le besoin qu'il éprouve de prendre quelque nourriture. Il ne fut point trompé dans cette attente : plusieurs piqueurs et gardes-chasses qui faisaient une battue, arrivèrent au grand sentier où il se reposait : il les aborde, et leur demande quelle est la route qui conduit au village d'Étiole. « Vous en êtes bien loin, répond l'un d'eux : vous touchez presque à la grande route de Melun ; il y a deux lieues, au moins, d'ici à votre desti-

nation. — Deux lieues! reprend celui-ci; ah! je ne pourrai jamais les parcourir, si vous ne daignez réparer un peu mes forces épuisées par la fatigue, et surtout une soif dévorante. » A peine a-t-il prononcé ces mots, que tous les veneurs, parmi lesquels se trouvent plusieurs nègres, qu'il remarque avec intérêt, s'empressent de lui offrir ce qui peut le ranimer. Aucun d'eux ne connaît cet étranger : mais ses traits vénérables, ses longs cheveux blancs flottant sur ses épaules, et ce son de voix si pénétrant, qui semble commander, même en suppliant, tout leur impose et les intéresse. Ils l'instruisent que les principaux propriétaires des environs se sont réunis dans une grande chasse, pour délivrer le pays d'animaux sauvages qui le dévastent; et que la halte, selon l'usage, ne tardera pas d'avoir lieu sous le grand chêne où il se trouve assis.

Pendant cet entretien, arrivent en effet tous les chasseurs et leur suite, qui,

satisfaits de leurs exploits, se disposent à les bien célébrer dans un repas champêtre, dont la gaieté doit, s'il se peut, exciter encore l'appétit des heureux convives. Les uns saluent le vénérable étranger, et se demandent vainement quel est cet inconnu; les autres, sur le récit des piqueurs, l'abordent, le font asseoir parmi eux, et ne songent qu'à rendre à la vieillesse les hommages qui lui sont dus, lorsqu'un nouveau chasseur, riche banquier de Paris, accourant à toute bride, pour participer aux plaisirs de la halte, s'arrête tout à coup, et s'écrie en se découvrant: « Que vois-je! » monsieur Bernardin de Saint-Pierre!....» A ce nom, tous les compagnons de ce dernier entourent le célèbre solitaire, et se félicitent d'une aussi agréable rencontre; mais, de tous les assistans, aucun n'éprouve une prise plus forte, une émotion plus vive, que les nègres qui font partie de l'équipage de chasse, et qui, depuis longtemps établis en France, avaient lu tant de

fois *Paul* et *Virginie*. Ils contemplent d'abord, avec un saisissement respectueux, ce Bernardin de Saint-Pierre, l'ami des noirs, leur éloquent défenseur; puis, tout à coup, ils s'élancent vers lui, l'environnent, le pressent dans leurs bras. Ni le respect qu'il inspire, ni l'épuisement de ses forces ne peuvent les arrêter : ils baisent ses vêtemens, ses long cheveux; et le philanthrope égaré, qui, peu d'instans auparavant, se croyait seul et sans secours, est tout à coup entouré de nombreux amis qui le comblent d'hommages, et semble un souverain qui, d'un seul regard, fixe les destinées d'un peuple heureux qu'enivre sa présence.

Jamais halte ne fut plus délicieuse. La gaieté, la piquante saillie s'unissent au sentiment. Bernardin de Saint-Pierre, entraîné lui-même par le charme d'une si joyeuse réunion, s'abandonne à l'enjouement le plus aimable. Comne tout ce qu'il dit est brillant, expressif! comme on le re-

cueille, comme on le répète avec empressement! les nègres placés derrière lui, se disputent l'honneur de le servir. « M'appartenir, dit l'un d'eux, moi l'aîné d' tous z'aut', m'nommer Domingue. — Nom-là c'est nom d'honneur, ajoute un autre nègre : n'accorder droit d'porter li, qu'à bon noir, qui servir maître tant comme serviteur fidèle. — C'est à caus' ça, reprend Domingue, femme à moi s'appeler Marie, chien à moi s'nommer Fidèle..... » A ces mots il désigne un des plus beaux limiers de la meute ; et lui faisant signe d'approcher, il lui dit : « Toi vite caresser bon » vieillard-là, lécher mains à li; si ben » vengé pauvres noirs cont' méchant qui » v'lé crâser nous. » Aussitôt le chien si bien nommé, s'avance avec crainte, et se couche aux pieds de l'auteur de *Paul* et *Virginie*, qui ne peut résister à son émotion, et témoigne toute sa surprise. « Il est » bien juste, s'écrie un des plus aimables » convives, que Bernardin de Saint-Pierre,

» égaré dans les bois, reçoive les caresses
» de Fidèle. »

« Jamais, s'écrie à son tour l'heureux vieillard, en rendant au limier les caresses qu'il lui prodigue; jamais je n'éprouvai une ivresse aussi pure, aussi profondément sentie..... Mais tous ces hommages si touchans, ce bonheur inexprimable dont je suis entouré ne peuvent me faire oublier que je me trouve à deux lieues d'Étiole, et que l'on y doit être par mon absence, dans la plus grande inquiétude. Souffrez donc, mes bons amis, que je m'arrache d'auprès de vous, afin d'aller rassurer par ma présence les habitans du château que j'ai quittés ce matin. Cette halte, dont je me souviendrai long-temps, m'a rendu toutes mes forces; et je puis me remettre en route. Tout ce que je vous demande, c'est de me faire accompagner par quelqu'un qui connaisse assez bien la forêt, pour m'empêcher de m'égarer encore. — Je vous offre mon cheval, répond un des chasseurs, et me

charge de vous escorter moi-même.—Non, non, ajoute un autre, ma calèche est sur la grande route de Melun; je vais la faire avancer, et vous accompagnerai jusqu'au château d'Étiole. — Pas b'soin d'chival, de calèche, s'écrie un des nègres : bras à nous bons pour porter digne ami : nous v'lé prouver à li dans z'aut' noirs être tout plein Domingues..... »

Au même instant ils abattent plusieurs branches d'arbre dont ils forment à la hâte un brancard qu'ils couvrent de mousse, et qu'ils ornent de feuillages. Ils y placent Bernardin de Saint-Pierre, chargent sur leurs épaules ce précieux fardeau, l'emportent en faisant retentir la forêt de leurs chants d'allégresse, et aux applaudissemens réitérés de tous les assistans qui retrouvent dans ce délicieux tableau celui qu'avait décrit avec tant de charmes l'auteur de *Paul* et *Virginie*.

Cependant, ainsi que l'avait prévu ce dernier, on était au château d'Étiole dans

une inquiétude qui allait jusqu'à la consternation. Non-seulement ce vieillard célèbre, si cher à tous ceux qui le connaissaient, n'avait point paru au déjeuner où jamais il ne manquait de se trouver; mais l'heure du dîner approchait, et l'on ne savait pas encore ce qu'il était devenu. Vainement les maîtres du château et toutes les personnes qui les entouraient, firent-ils des recherches dans les environs; tout ce qu'ils purent découvrir, c'est qu'on avait vu monsieur Bernardin de Saint-Pierre au lever de l'aurore, traverser le village et gagner la forêt. « Sans doute, disait l'un, il s'y sera égaré : le sentiers y sont tellement multipliés, si difficiles à reconnaître! — Peut-être, ajoutait un autre, est-il en ce moment exténué de fatigue et de besoin? — Pourvu, dit un troisième, qu'il n'ait pas rencontré quelque bête féroce, quelque sanglier blessé. — Vous me faites frémir, répond la dame du château : allons tous à sa rencontre, et promettons-nous de ne revenir

ici qu'après avoir trouvé notre cher fugitif. »

Aussitôt hommes, femmes, enfans, maîtres et valets vont à la découverte, se distribuant à chacun un canton de la forêt, et se proposant d'y faire une recherche générale, mais à peine ont-ils parcouru quelques sentiers, qu'ils aperçoivent de loin; dans la grande allée qui aboutit au village d'Étiole, la marche triomphale qui s'approchait. Elle cause au premier aspect une vive inquiétude : chacun, en voyant Bernardin de Saint-Pierre porté sur un brancard, le croit blessé, mourant, peut-être déjà privé de la vie; on n'avance qu'en tremblant, on craint de faire la moindre question; mais bientôt les cris de joie des nègres, et l'ivresse empreinte sur la figure de leur vénérable ami, font passer dans l'âme de tous ceux qui marchent à sa rencontre, un ravissement qu'il serait difficile d'exprimer. Lui-même, trop ému en ce moment pour proférer une parole, s'empresse

de les rassurer du geste de la main, leur désignant ces bons noirs couverts de sueur, qui n'avaient voulu céder à personne le bonheur de le porter ainsi pendant deux lieues entières, et qui vinrent enfin le déposer au château d'Étiole où se réunirent tous les habitans du village; qu'avait attirés ce délicieux spectacle.

Bernardin de Saint-Pierre, trouvant alors la force de s'exprimer, raconta ce qui lui était arrivé dans sa promenade, et obtint sans peine le pardon de l'inquiétude qu'il avait causée à ses amis. Après avoir fait reposer les nègres qu'aurait humiliés l'offre d'une récompense, il leur avoua que de toutes les jouissances qu'il devait à *Paul* et *Virginie*, il n'en était point de comparable à celle qu'ils venaient de lui faire éprouver. Il les pria de lui laisser le brancard comme le plus cher monument de sa gloire; et souvent le désignant aux jeunes littérateurs qui recherchaient sa présence, il leur disait : « Comment s'effrayer des épi-

» nes qui se trouvent à l'entrée du Par-
» nasse; comment craindre la longueur
» et la fatigue de la route, quand on a
» l'espoir de se reposer un jour sous un
» pareil feuillage? »

LE DINER DE DELILLE,

OU

LE CADRAN-BLEU.

Les souvenirs du bel âge ne s'effacent jamais : c'est principalement sur les imaginations vives et brillantes qu'ils exercent leur empire : aussi vit-on souvent Delille se plaire, dans ses vieux jours, à récapituler toutes les jouissances qui l'environnaient lorsqu'il faisait retentir dans Paris les sons harmonieux de sa lyre.

De toutes les réunions qui s'étaient formées dans la capitale pour entendre ce grand poète réciter ses vers, celle qui le plus souvent se présentait à son souvenir, était un déjeuner, donné en 1780, par une dame que ses talens littéraires et sa

haute naissance rendaient également célèbre. Cette réunion, composée de l'élite des beaux esprits du temps et des femmes les plus distinguées, avait eu lieu au Cadran-Bleu, sur le boulevard du Temple. Ce fut là que Delille fit entendre, pour la première fois, des fragmens de son poème sur l'*Imagination;* ce fut là qu'en récitant ce bel épisode où il dépeint un artiste égaré dans les catacombes de Rome, il produisit une impression profonde, un enthousiasme général. Chacun suivait par la pensée ce jeune infortuné dans le ténébreux labyrinthe où il s'était si imprudemment engagé : on répondait à ses cris déchirans; on cherchait avec lui, dans l'obscurité, ce fil précieux qui seul pouvait lui rendre la lumière et la vie.... O Delille! tu parus en ce moment aussi riche que Virgile, aussi terrible que le Dante; on ne savait ce qu'on devait admirer le plus en toi, ou le poète, l'honneur de sa patrie et de son siècle, ou le lecteur inimitable, dont le charme

et l'expression semblaient ajouter à l'éclat de son génie.

Cette réunion mémorable fit éprouver à Delille une jouissance qui lui inspira pour le Cadran-Bleu une prédilection dont il ne pouvait se défendre. Chaque fois que le printemps se renouvelait, il allait, avec ses amis les plus intimes, y faire ce qu'il appelait un dîner populaire. Il aimait à se confondre parmi les nombreux convives qu'il y rencontrait; à suivre les différentes conversations qui parvenaient à son oreille attentive; à esquisser les divers tableaux qui s'offraient à son regard scrutateur. C'était tout à la fois la joie des uns, l'impatience des autres, la politesse de ceux-ci, la brusquerie de ceux-là : en un mot, c'était partout un mouvement, une vie, une abondance, une bigarrure qui, frappant l'imagination par la variété la plus amusante, semblaient, disait Delille, ranimer la santé, remettre en verve, et disposer le cœur aux plus doux épanchemens.

Privé long-temps, par les troubles politiques de ces dîners qui toujours avaient pour lui tant de charmes, cet homme célèbre, exilé de sa patrie, voulut les renouveler à Londres; mais il ne trouvait, dans les tavernes les plus fameuses, ni cette gaieté franche, ni cette attrayante urbanité, véritable patrimoine des Français. Oh! combien de fois il regretta le boulevard du Temple et son cher Cadran-Bleu!... Cependant l'horizon s'éclaircit, Delille revint à Paris, et s'empressa d'aller visiter ces lieux qui lui offraient tant d'aimables souvenirs; mais la publication de ses œuvres, dont il venait d'enrichir la France, avait augmenté sa renommée au point qu'il ne pouvait plus se montrer en public, sans être entouré d'une foule de curieux et d'admirateurs qui fatiguaient sa modestie. Le sort enfin, voulant nous offrir dans ce grand poète l'image vivante d'Homère, l'avait privé de la vue.

Le chantre des *Jardins* et du *Bonheur*

des Champs souffrait plus que tout autre, éloigné de la scène du monde, et retenu dans un appartement solitaire. « S'il ne » m'est plus permis, disait-il, de contem- » pler cette voûte azurée où j'ai trouvé » mon *Dithyrambe sur l'immortalité de* » *l'âme;* si je ne jouis plus de cet aspect » imposant de la nature, je puis du moins » entendre les accens de l'amitié; je puis » encore, me mêlant à des scènes plus » piquantes, entendre souvent les mots » heureux, les cris variés de ce bon peu- » ple, qui me réveillent, me réjouissent » et me font oublier les infirmités de » l'âge..... O mes amis, » ajoutait-il à ceux qui l'approchaient, « faites qu'avant de » m'endormir pour toujours, je puisse » aller dîner au Cadran-Bleu! »

Vainement osait-on lui représenter qu'il y serait reconnu, assailli, et qu'à son âge il était imprudent de s'exposer aux fatigues d'une semblable apparition dans le monde, ce grand peintre de la nature ne

répondait à toutes ces objections, qu'en répétant avec la voix suppliante d'un enfant qui réclame un moment de plaisir : « Faites que je puisse aller encore une fois dîner au Cadran-Bleu ! — Comment résister à de pareilles instances? disait à son tour la fidèle compagne de Delille, qu'il appelait son *Antigone ;* mais je ne puis songer à l'exécution de ce projet sans craindre pour la santé, peut-être même pour la vie d'un être aussi cher. — Eh bien ! dit à son tour un des amis de Delille, artiste aussi recommandable par ses talens que par les qualités de son cœur, il est un moyen de lui procurer la jouissance qu'il désire, sans l'exposer aux dangers de se montrer en public; et puisqu'il est privé de la vue, profitons-en pour le servir sans qu'il s'en doute. J'habite au faubourg Saint-Germain une maison spacieuse et commode, où se trouve une terrasse, donnant sur les Jardins, et couronnée de feuillages; c'est là que nous conduirons notre

vieil enfant ; reposez-vous sur moi, je vous promets qu'il y trouvera tous les plaisirs qu'il se propose, et qu'il croira bien véritablement à son dîner populaire. »

Cette offre fut acceptée avec empressement, et le jour fut marqué pour la réaliser : c'était peu de temps après la scène mémorable de l'Académie, où le Virgile français, qui la présidait, fit en quelque sorte ses adieux à ses contemporains, en récitant, pour la dernière fois, des vers dans lesquels brillaient encore l'élégance et la vigueur du bel âge. Ce dîner tant désiré semblait occuper Delille comme une des épreuves les plus importantes de sa vie. Il vit arriver le jour convenu avec une joie inexprimable : paré dès le matin, comme pour un jour de fête, il se disposait à descendre avec orgueil dans la foule commune, et brûlait d'être confondu parmi les nombreux convives du boulevard du Temple.

Enfin la voiture se fait entendre : son

ami lui donne le bras, il y monte escorté de sa compagne chérie, et tous les trois gagnent rapidement la maison du faubourg Saint-Germain, où se trouvaient réunis d'avance plusieurs membres de l'Académie française, des gens de lettres, des artistes célèbres, des femmes aimables, et l'élite des premiers théâtres de la capitale, qui tous s'étaient distribué différens rôles, pour amuser l'honorable vieillard et lui faire accroire qu'il était parmi ce bon peuple dont il aimait la gaieté, dont il recherchait la présence.

En descendant de voiture, Delille entend la portière de la maison, qu'on avait mise dans le secret, lui demander avec la voix prononcée d'une écaillère : « Mosieu veut-i' des huîtres ? C'est du tout frais, du vrai Cancale. — Oui, oui, répond le poète dans la plus joyeuse illusion ; je ne veux rien me refuser aujourd'hui. » Il monte et traverse un grand salon où plus de soixante personnes, réunies autour de

petites tables rondes, font tout à coup entendre un mélange de voix et de conversations particulières, qui font dire au célèbre aveugle : « Oh! le voilà bien ce bourdonnement populaire que j'aime à la folie! que de nuances à saisir! que d'esquisses à faire! Garçon! — Monsieur! répond en s'avançant un des premiers acteurs du Théâtre-Français, qu'y a-t-il pour votre service? — Mon bon ami, ne pourriez-vous pas me procurer une table à trois couverts, dans un endroit à part, mais d'où néanmoins je voudrais tout entendre? — Il reste justement ce qu'il faut à Monsieur, une place dans un coin, près de la cheminée. — C'est à merveille; comment vous nommez-vous? — Paul, chef de service, et entièrement à vos ordres. — Eh bien, mon cher Paul, servez-nous avec exactitude, et vous n'aurez point à vous en plaindre. Apportez-nous la carte, et d'abord une bouteille de Sauterne, du véritable surtout! Je vous préviens que je suis un vieux gourmet. —

Tant mieux, Monsieur, nous ne les craignons pas ici. »

On mange les huîtres, auxquelles succède le premier service, dont le digne ami de Delille nomme et lui fait choisir les différens mets sur une carte préparée. Pendant ce temps un groupe bruyant fait entendre à l'une des tables voisines les mots de *prime, d'usance, de livraisons à crédit*..... « Ce sont, dit le poète en sou-
» riant, des agens de change ou des cour-
» tiers de commerce : comme ils s'en don-
» nent ! il paraît qu'il y a eu ce matin
» de la hausse dans les effets publics!....»
D'une autre table s'élève par degrés le caquet de trois femmes dont les ris immodérés et quelques entorses données adroitement à la langue française, firent croire à Delille que c'étaient quelques riches marchandes de bois de l'île Louviers, qui, dans l'absence de leurs maris, venaient renouveler le dîner des *Trois commères*. « Quel feu de file! » s'écriait-il

en riant aux éclats. « Oh! si j'étais jeune » et vaillant compère, que j'aurais de » plaisir à les agacer, à lutter avec elles ! » Non, jamais je n'entendis rien de si » original, de plus divertissant. »

On passe au second service, pendant lequel l'ami du vénérable aveugle prépare la scène la plus gaie, en lui disant d'une voix élevée, et avec intention : « Eh bien, mon cher Delille ! comment vous trouvez-vous? — Ne me nommez donc pas si haut, vous me ferez reconnaître, et je serais forcé de m'en aller... » Comme il achevait ces mots, s'avance un membre de l'Académie française, connu par sa gaieté franche, et qui lui dit, avec le ton enroué d'un habitué du port Saint-Bernard : « D'après ce que je viens d'entendre, Monsieur, sans doute, est monsieur Delille, gros marchand d'vins, rue des Marmouzets, *à la Femme sans tête?* — Non, Monsieur, non; je ne suis point marchand de vins, et je n'ai point pour enseigne *la Femme sans tête*;.....

n'est-il pas vrai ma bonne amie? dit-il à madame Delille, avec le plus aimable sourire.—Ce n'est pas, ajouta gaiement l'ami, que monsieur Delille n'ait un riche magasin avec lequel il enivre chaque jour bien des gens. — Je ne me trompe donc point, reprit l'académicien, c'est mon homme. Je pars dans deux heures pour Auxère, par le coche : si monsieur Delille a quelques commandes à faire, il peut compter sur mon exactitude : je suis un des frères Bertrand, commissionnaires depuis deux cents ans, de père en fils, et connus dans tous les comptoirs de France.... — Je vous rends mille grâces répondit le poète ; je n'ai aucunement besoin de vos services. »

Cette plaisante conversation se trouve interrompue tout à coup, par une dispute qui s'élève à une autre table, entre plusieurs convives, sur celle des œuvres de Delille qui lui donnait le plus de droits à la célébrité. L'un prétend que c'est la traduction des *Géorgiques*, où il s'est mis

au niveau de son modèle, l'autre affirme qu'on ne peut rien comparer à cette masse prodigieuse de talent que renferme sa traduction de l'*Énéide*. Celui-ci préfère celle du *Paradis Perdu*, en ce qu'elle offrait plus de difficultés à vaincre; celui-là soutient que c'est le génie qu'on doit priser, avant tout, et qu'il met au-dessus des traductions de Delille, son poëme des *Jardins*, celui sur l'*Imagination*. Un autre enfin prétend que c'est le poëme de *la Pitié* qui doit être regardé comme le fondement de la renommée de son auteur. « Honneur, dit-il, à qui charme l'esprit! mais, reconnaissance éternelle à qui nous rend sensibles aux maux de nos semblables! — Eh bien! résumons-nous! s'écrie gaiement un sixième convive. Préférer tour à tour les nombreux ouvrages de Delille, ah! c'est en faire le plus digne éloge!.... Buvons à celui qui sait plaire à tous les goûts, à tous les âges!—Au Virgile français! prononcent en même temps un grand nombre de voix,

au bruit joyeux du cliquetis des verres : pussions-nous voir le laurier du Parnasse briller sur son front centenaire! — Le voir! reprend l'un d'eux, avec adresse : eh! comment? on cherche vainement à jouir de sa présence.—Pourquoi nous priver, ajoute un autre, de contempler ses traits vénérables? cela fait tant de bien, l'aspect d'un homme célèbre! il semble que sa voix nous inspire : on dirait que son geste nous indique le chemin de la gloire. — Ah! dit tout bas le vieillard, ému jusqu'aux larmes, si je ne me retenais, j'irais les aborder, me nommer moi-même, et tomber dans leurs bras. »

Arrive enfin le dessert, pendant lequel plusieurs autres scènes de différens genres confirment Delille dans la certitude où il est, de dîner sur le boulevard au Cadran-Bleu, et surtout de n'être connu de personne. Il demande la carte, et, se disposant à l'acquitter, il passe sa bourse à Mme Delille, en lui disant : « C'est moi

» qui régale sur mes petites économies : » oh ! comment payer tout le plaisir que » j'ai ressenti !..... » Mais quelle est sa surprise, lorsqu'on lui dit, qu'à la place de l'énumération des mets qu'il avait ordonnés, la carte portait ces simples mots : « L'hon- » neur de recevoir chez moi le plus grand » poète de la France, est mon plus doux » et mon unique salaire..... HENNEVEU, » *restaurateur.* » — Comment ! dit le vieillard, en se levant, je ne saurais accepter cette offre, et ne me connais aucun droit à la générosité du chef de cette maison. — Aucun droit !..... répond quelqu'un, faisant le rôle du restaurateur ; ah ! monsieur Delille ! n'en avez-vous pas à l'admiration de tout ce qui porte un cœur français ? — Quelque chose que nous ayons pu vous offrir, ajoute aussitôt l'épouse de son ami, se disant Mme Henneveu, l'honneur que nous fait l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, nous rend encore ses débiteurs. » En achevant ces mots, elle saisit involon-

tairement une des mains du vieillard, et y dépose le baiser le plus respectueux. « Mon ami, dit à son tour Mme Delille, vous ne pouvez humilier, par un refus, d'aussi honnêtes gens. — Ah! je n'en ai pas le courage, répond-il d'une voix altérée, mais c'est à condition que M. et Mme Henneveu me feront l'amitié de venir dîner chez moi, le jour qui leur sera le plus convenable : je ne leur offrirai pas des mets aussi délicats, aussi recherchés ; mais du moins, ils y trouveront la preuve de mon estime, et l'expression de ma reconnaissance..... » Après les débats et les complimens d'usage, après avoir remis au prétendu Paul, six francs pour la récompense de son service, Delille, se croyant reconnu, et désirant se soustraire aux hommages dont il craignait d'être accablé, propose à son Antigone d'aller prendre le café au *Jardin Turc*, pour se remettre de la vive émotion qu'il éprouvait, et respirer l'air dont il avait besoin.

On lui fait dont descendre l'escalier, traverser une cour, un jardin spacieux; et après lui avoir fait parcourir à peu près la distance qu'il y a du Cadran-Bleu au Jandin-Turc, on le conduisit sur une terrasse ornée de fleurs et de feuillages, où s'étaient réunis les nombreux acteurs du Grand-Salon, qui déjà se distribuaient de nouveaux rôles, pour faire croire à Delille qu'il était réellement dans l'un des bosquets de ce jardin public, qui donne sur le boulevard du Temple.

« Oh, qu'on respire bien ici! dit-il en
» se découvrant : j'aime à retrouver la fraî-
» cheur de la verdure et le parfum des
» fleurs, j'aime à sentir les rayons du soleil
» sur ma tête septuagénaire. »

Il prend son café, qu'à son grand étonnement et en vieux connaisseur, il proclame du moka délicieux. « Oh! lui dit son ami, je viens ici très-souvent avec ma famille, et j'étais bien sûr qu'on nous servirait ce qu'il y a de mieux.— Ces messieurs veulent-

ils des glaces? dit un peintre célèbre, jouant le rôle d'un garçon limonadier.—Oh! point de glaces! dit madame Delille, cela pourrait vous incommoder. — Au contraire, reprit le vieillard, c'est un tonique excellent.... Garçon, qu'avez-vous à nous donner!—Monsieur peut choisir; nous avons ici tout ce qu'on peut désirer, glace à la vanille, glace à la fraise ou à la framboise, au citron, à la pistache; sorbet au rhum, au marasquin, crême à la Jacques-Delille.... —Comment! comment! reprend celui-ci avec un mouvement involontaire: qu'est-ce que c'est que la crême à la Jacques-Delille? — C'est un mélange des productions les plus rares, du goût le plus exquis; rien n'est plus en vogue, et le débit en est considérable. Les jeunes poètes surtout se l'arrachent. Ils prétendent que cela les reconforte, les inspire : si Monsieur veut que je lui en serve, j'ose me flatter qu'il en sera content. — Eh bien, soit! répond Delille, commençant à soupçonner qu'il

est reconnu. C'est singulier, ajoute-t-il, en s'adressant à son ami, j'étais loin de m'attendre à un pareil hommage. — Que voulez-vous? répond ce dernier : chacun pare sa marchandise le mieux possible; et votre nom fera peut-être la fortune des limonadiers, comme il a déjà fait celle des libraires.

On sert donc les glaces en question, qui n'étaient autre chose qu'une crême aux ananas; et le poète enchanté avoue que, soit prévention, soit effet d'un amour-propre irrésistible, il n'a de sa vie rien mangé de plus esquis. Pendant qu'il se livre à cette jouissance imprévue, il entend dans un bosquet voisin des voix qu'il affirme être celles de plusieurs académiciens, ses collègues, qui alors avaient en effet repris leur ton naturel. « Oui, lui dit l'ami, ils sont avec ceux de nos gais chansonniers qui nous rappellent le mieux Pannard et Collé. — Oh! reprit Delille, s'ils allaient me reconnaître!..... » A ces mots il remet son

chapeau qu'il rabat sur sa figure, et tourne le dos au bosquet où tout à coup se font entendre les couplets les plus ingénieux et dignes du grand poète qu'ils célébraient. L'un, entr'autres, finissait par ces mots remarquables :

« On a vu l'autre jour Homère
» Présider l'Institut. »

« Homère! » répétait Delille avec la plus touchante modestie : « Ils n'ont vu que » mes yeux..... » Un autre couplet vint à prédire que les ouvrages de ce nouvel Homère iraient bien loin dans la postérité. « Est-ce que par hasard, dit-il à son ami, » ces aimables chansonniers seraient aveu- » gles comme moi ?.... »

Enfin l'on entend résonner à quelque distance les sons harmonieux d'une harpe. « Ce sont, dit Madame Delille, ces deux » jeunes frères languedociens qui depuis » quelque temps parcourent les rues de » Paris, et rassemblent tous les passans

» autour d'eux : justement ils s'arrêtent
» devant nous. » Au même instant deux jeunes personnes d'un talent remarquable et placées au bout de la terrasse, préludent sur des harpes; l'un des plus célèbres chanteurs de l'Europe, imitant un reste d'accent provençal, s'écrie : « Messieurs et dames,
» nous allons avoir l'honneur de vous chan-
» ter le fameux cantique de *Saint-Jac-*
» *ques.* Ce n'est pas *Jacques-l'Hermite,*
» *Jacques-de-Compostelle*, ni *Jacques-le-*
» *Mineur;* mais bien *Jacques-le-Majeur,*
» autrement dit *Jacques-Delille*, patron
» des poètes français et des vieillards aima-
» bles..... » Aussitôt les harpes font entendre de nouveaux accords auxquels s'unit une voix ravissante qui chante la vie entière du poète, depuis son enfance dans la Limagne, jusqu'à son dernier retour à Paris. Cette heureuse époque surtout est célébrée par un chœur si mélodieux et si touchant, que Delille ne peut plus retenir les pleurs qui mouillent ses traits vénéra-

bles; et se croyant alors plus que jamais au Jardin-Turc, environné d'une foule immense, il dit à son Antigone, dont il saisit le bras avec empressement : Sortons d'ici! tâchez de me soustraire à ces hommages publics dont je crains les effets, et qui, je n'en puis plus douter maintenant, étaient préparés d'avance. — Il n'est que trop vrai, lui répond son ami, mais rassurez-vous, et ne craignez rien de tous ceux qui vous entourent. Vous n'êtes point sur le boulevard du Temple. — Comment! — Vous n'avez point dîné au Cadran-Bleu. — Que dites-vous? — Mais bien chez moi, mon cher Delille, au sein de ma famille et de mes nombreux amis, qui depuis cinq heures au moins représentent les différens personnages qui vous ont causé tant de douces émotions. — Non, non, reprit le poète, je ne puis croire qu'on produise à ce point l'illusion. On n'imite pas ainsi les divers accens, le mouvement, la gaieté franche du peuple. — Rien portant n'est

plus vrai, cher confrère, lui dit le joyeux académicien, qui avait rempli le rôle du commissionnaire de vins. C'est moi qui vous logeais rue des Marmouzets, *à la Femme sans tête.* — Vous devez reconnaître Paul dit le premier comique du Théâtre-Français, Paul, chef de service, à qui vous avez remis un écu de six francs, qu'il vous demande la permission de conserver toute sa vie. — Nous sommes les courtiers de change qui fêtaient si bien la hausse, disent plusieurs artistes célèbres. — Et nous, ajoutèrent leurs épouses, les trois commères de l'île Louviers. — C'est moi qui vous ai chanté le cantique de *Saint-Jacques*, dit celui qu'on surnomme en France le *moderne Orphée.* — Et c'est moi, continua l'un de nos premiers peintres, qui faisais le garçon limonadier, et qui vous ai proposé cette crême à la Jacques-Delille. — C'est nous qui disputions avec tant de chaleur sur vos ouvrages, s'écrient, en lui serrant les mains, plusieurs membres de l'Acadé-

mie française. — Enfin c'est moi, dit la dame de la maison, qui représentais madame Henneveu; vous avouerez qu'il m'était impossible d'accepter le montant de la carte, et que j'avais bien raison de vous dire que l'honneur de vous recevoir chez moi, serait mon unique salaire. — Dieux! s'écrie Delille, se laissant aller dans leurs bras; comment exprimer ce que j'éprouve?..... Quoi, tant de monde pour amuser un pauvre vieillard!..... Ce n'est qu'en France que l'on peut inventer une scène aussi délicieuse, ce n'est que dans sa patrie qu'on peut recevoir de si touchans hommages..... Mes amis..... mes frères, hommes aimables, artiste célèbres qui m'entourez..... et vous femmes charmantes que je sens près de moi, que je crois voir encore, puissiez-vous tous partager mon ivresse!..... Ah! quand je ne serai plus, vous aurez le droit de vous dire : « *Nous* » *avons prolongé la carrière du poète-*

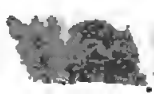
» *aveugle ; ce fut parmi nous que De-*
» *lille passa le plus beau jour de sa vie.* »

FIN DU TOME PREMIER.

BIBLIOTECA · LUCCHESI
19403

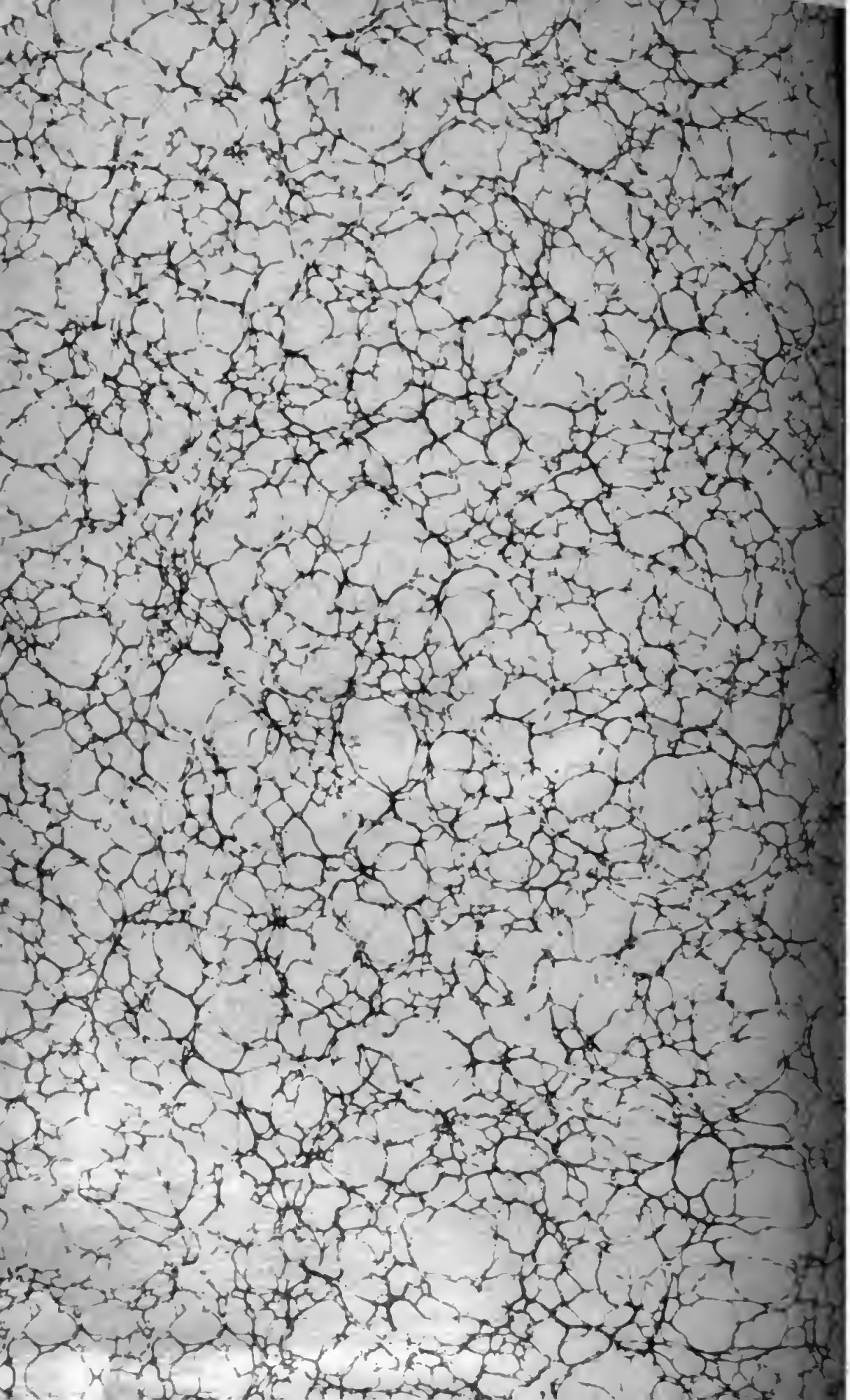
TABLE.

La Maladie de Berquin. . . . . Page 1
Barthélemy sur les bords de la Loire. . . . 19
La Chienne de Florian. 45
La Fête de Saint-Lambert, ou les Vieux Amis. 73
Le Pèlerinage de Lemierre, ou le premier du Mois. 91
Sedaine au Parterre 113
Le Sommeil de La Harpe. 127
Marmontel à Saint-Brice, ou les lectures du soir 143
La Convalescence de Legouvé, ou l'exemplaire du Mérité des Femmes. 167
Demoustier à Vincennes, ou *le Conciliateur*. 201
Les Lilas de Collin d'Harleville. 217
La Chanson de Laujon. 238
La Promenade de Bernardin de Saint-Pierre . 255
Le Dîner de Delille, ou le Cadran-Bleu. . . 273



Digitized by Google

Digitized by Google



BIBL